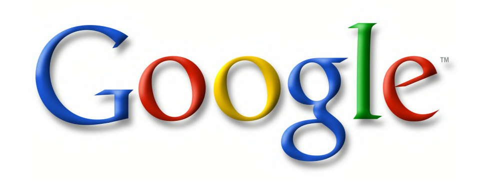
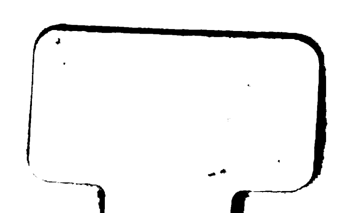



DOMINVS
ILLVMINATIO
MEA
SIR M·MONIER-WILLIAMS K.C.I.E.
EX LIBRIS
EBR. 97.



[illegible] the [illegible] [illegible] this work

[illegible] F a 2 (5)

INSCRIPTIONS SANSCRITES

DU

CAMBODGE.

INSCRIPTIONS SANSCRITES

DU

CAMBODGE,

PAR

M. A. BARTH.

EXTRAIT DES NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE,

TOME XXVII, 1re PARTIE.



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXV.

INSCRIPTIONS SANSCRITES

DU

CAMBODGE.

Le nombre des documents épigraphiques, tant khmers que sanscrits, que M. Aymonier a recueillis jusqu'ici au cours de sa mission archéologique au Cambodge et dont il a envoyé les estampages[1] en France, s'élève dès maintenant à plus de trois cents numéros, dont la moitié environ est formée de textes sanscrits, et la moisson n'est pas près d'être finie. Après le Cambodge proprement dit et les anciennes provinces cambodgiennes aujourd'hui détenues par Siam, viendront le Laos, que M. Aymonier explore en ce moment même, ainsi que la partie méridionale de l'Annam, où se trouvera peut-être la solution du problème encore si obscur de l'ancien royaume de Campâ. C'est tout cet ensemble de documents que nous espérons, mes collaborateurs et moi, publier successivement dans ce recueil, que l'Institut a gracieusement ouvert à cette nouvelle branche d'études. Les textes sans-

[1] Ces estampages, exécutés avec beaucoup de soin, sont chaque fois en plusieurs exemplaires. Un des exemplaires est remis à la Société asiatique; les autres sont déposés à la Bibliothèque nationale. Outre les estampages, M. Aymonier a envoyé en France un certain nombre d'originaux, entre autres ceux de VIII et de XI. Ces deux stèles sont actuellement déposées au Musée khmer du Trocadéro.

IMPRIMERIE NATIONALE.

crits viendront d'abord; les inscriptions rédigées en langue khmer, dont l'interprétation est encore peu avancée, seront réunies en une section spéciale, qui ne pourra être publiée que plus tard.

Le hasard d'un premier partage ayant mis entre mes mains les documents les plus anciens, et l'honneur m'étant ainsi échu d'ouvrir la série des « Inscriptions sanscrites du Cambodge », je n'ai à présenter qu'un petit nombre d'observations préliminaires. Le moment, en effet, n'est point encore venu d'écrire une introduction générale. Comme il arrive souvent en pareille matière, la préface ne pourra venir ici qu'à la fin du livre. C'est seulement lorsque la série entière des documents accessibles aura été publiée, que l'un de nous pourra essayer d'en retracer l'ensemble; de résumer l'histoire, hier encore inconnue, qu'ils nous révèlent; d'en coordonner les données parfois si instructives par le jour qu'elles jettent sur le développement social, religieux et littéraire, non seulement de ces contrées lointaines, mais aussi de l'Inde propre; d'apprécier enfin l'étendue et la force de pénétration de cette vieille culture hindoue que, naguère encore, on soupçonnait à peine et qui, pourtant, était ancienne déjà à l'époque de nos premières inscriptions, puisqu'on peut en suivre la trace jusque chez Ptolémée. Pour le moment, il suffira de renvoyer à l'inventaire que M. Bergaigne a dressé de ces inscriptions dans ses rapports insérés au *Journal asiatique*[1]. Ce résumé, joint aux éclaircissements particuliers qu'on trouvera sous chacun de nos textes, suffira, je l'espère, au lecteur pour s'y orienter.

Les dix-neuf groupes d'inscriptions dont se compose le présent fascicule se partagent en deux séries : I-XIII sont les plus anciennes qu'on ait trouvées jusqu'ici. XIV-XIX comptent parmi les plus récentes. Les deux séries, étant séparées par un intervalle de trois siècles, sont naturellement écrites en des alphabets différents. La discussion de ces alphabets est également renvoyée à plus tard. Pour le moment, je me borne à dire que le plus ancien est originaire de l'Inde du Sud, que

[1] *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 139, et janvier 1884, p. 51.

l'autre dérive du premier, que cette dérivation s'est faite très probablement au Cambodge même et que, malgré des différences d'aspect très considérables, ils n'en sont pas moins au fond identiques.

Par contre, je dois indiquer dès maintenant les principales particularités de l'orthographe. Ces inscriptions ne distinguent pas le *b* du *v*. Cette confusion, commune à tant d'autres alphabets indiens ou de provenance indienne, et qui est très fréquente dans les textes de la première série, devient constante dans ceux de la deuxième : à partir de XV, le *b* ne reparaît plus. La répétition d'une consonne précédée de *r* est habituelle, mais non constante : les exceptions, plus fréquentes dans la deuxième série que dans la première, ne se laissent ramener à aucune règle certaine. La même orthographe se rencontre dans les anciennes inscriptions sanscrites de Java et de Bornéo, qui offrent tant de points de ressemblance avec les nôtres. Des exemples d'un redoublement infiniment plus rare et décidément vicieux, celui de *dh* écrit *ddh* devant un *y*, se voient VI, A, 4; XI, 18 et 23; XVIII, B, 12[1]. Par contre, une consonne étymologiquement double est souvent écrite simple, par exemple *datvā*, *patra*, *sàtra*, *chatra*, etc. L'usage étendu que font ces textes de la nasale gutturale *ṅ* en place de l'*anusvāra*, notamment devant les sifflantes, se retrouve également à Bornéo et en kavi. D'ordinaire une sifflante reste devant une autre sifflante ou s'assimile, si elle est d'organe différent. Le *jihvāmūlīya* et l'*upadhmānīya*, que les plus anciennes inscriptions substituent régulièrement au *visarga* devant les sourdes gutturales et labiales, paraissent être tombés en désuétude de bonne heure : les textes de la première série semblent en accuser la disparition graduelle, et ils ne reparaissent dans aucune des inscriptions plus récentes. De même à Java, où ces signes étaient jadis en usage, ils se sont perdus de bonne heure et n'ont pas passé dans l'écriture kavi[2]. A de très rares

[1] Cette faute se rencontre souvent dans les manuscrits. Je l'ai trouvée particulièrement fréquente dans l'écriture kashmīrienne, tant devanāgarī que çārada, où *çudhyati*, par exemple, est presque toujours écrit *çuddhyati*.

[2] Ils ont de même disparu de bonne heure des textes épigraphiques de l'Inde

exceptions près, il y a *sandhi* du premier pāda[1] au deuxième et du troisième au quatrième, tandis que le deuxième est suivi d'une pause[2]. Il n'y a point de signe pour marquer l'élision. Les voyelles longues sont d'ordinaire correctement indiquées et la notation en est suffisamment distincte, excepté pour l'*u* dans l'alphabet ancien, où cette voyelle est représentée par plusieurs signes, parmi lesquels un, du moins, peut être pris indifféremment pour la brève ou pour la longue. Pour le cas spécial de *ru* et *rū*, quand ces groupes ne sont pas souscrits, la confusion est commune à la plupart de nos textes. Il n'y a en tout que sept endroits (V, 1; XVII, A, 5, 13, 21; XVIII, A, 18; D, 21; XIX, 5) où la longue soit correctement marquée. Parmi les consonnes, ce sont, comme partout, les cérébrales dont l'orthographe laisse le plus à désirer. Dans XVIII, la dentale est même employée d'une façon constante dans certains mots, tels que *sphuṭa* et *bhaṭa*. Le *ṭh* que les anciennes inscriptions (excepté VIII) distinguent du *th*, ne reparaît plus à partir de XV. Quant au *ḍ*, il semble manquer absolument : dans le petit nombre de cas où l'on pourrait être tenté de reconnaître ce caractère, il est probable qu'on se trouve seulement en présence d'un *d* mal fait. De même, quand elle est souscrite, cette lettre n'est pas distinguée du *d* dental et le groupe si fréquent *ṇḍ* est

propre. Dans les manuscrits, ils se sont maintenus plus longtemps. Dans l'écriture çārada du Kashmīr, par exemple, ils ont subsisté jusqu'à nos jours. — Pour les rapprochements avec les inscriptions de l'Archipel, voir H. Kern, *Over het Opschrift van Djamboe*, 1877, et *Over de Opschriften uit Koetei in Verband met de Geschiedenis van het Schrift in den Indischen Archipel*, 1882. Ces deux mémoires sont extraits des Transactions de l'Académie des sciences d'Amsterdam. On peut aussi consulter K. F. Holle, *Tabel van Oud- en Nieuw-Indische Alphabetten. Bijdrage tot de Palaeographie van Nederlandsch-Indië*, Batavia et la Haye, 1882; mais en ayant soin de se défier des transcriptions, qui sont très souvent inexactes.

[1] Toutes ces inscriptions sont en vers.

[2] Il en est de même dans l'inscription de *Pūrṇṇavarman*, à Djamboe (Java). Dans celles de Koetei (Bornéo), au contraire, il y a pause après chaque pāda. Ces inscriptions, comme les nôtres, divisent les stances en leurs pādas. A toutes ces ressemblances avec l'ancienne épigraphie de l'Archipel, on peut en ajouter une autre, de nature différente, la finale en *varman* qui termine invariablement les noms royaux sanscrits.

toujours écrit *ṇd*[1]. A part cela, il n'est que juste d'ajouter que les fautes proprement dites sont rares et que, pour l'orthographe, ces inscriptions cambodgiennes sont supérieures à la moyenne de celles que fournit l'Inde propre. Il en est de même de la langue, qui est en général d'une correction rare. A part les méprises des lapicides et, dans les textes plus récents, quelques irrégularités grammaticales, choquantes, il est vrai, mais commises à dessein, par nécessité prosodique, les barbarismes sont très peu nombreux. Le choix des mots et la construction sont parfois moins irréprochables. On trouve notamment ici ce manque de propriété qui est la marque de toute langue artificielle imparfaitement soumise au contrôle de l'usage. La langue de ces inscriptions est en effet celle des grammairiens et des *Koshas*. Quelque rares, quelque suspects que soient un mot, une forme, une acception, l'emploi en est justifié ici, du moment qu'ils ont pour eux l'autorité d'un de ces livres. C'est dire que le lexique trouve à glaner dans ces inscriptions; que, pour plus d'un mot qu'il n'a pu enregistrer jusqu'ici que d'après les vocabulaires indigènes, il rencontrera ici des exemples, si du moins on peut appeler exemples des emplois qui ne remontent probablement pas plus haut que les recueils où il les a pris lui-même. C'est dire aussi que tout le travail philologique, à d'autres égards si utile, du Dictionnaire de Saint-Pétersbourg, est de peu d'usage ici et que le véritable lexique de ces textes est celui qui a servi de base à Wilson.

Les fac-similés, exécutés dans les ateliers de M. P. Dujardin, sont la reproduction directe des estampages par les procédés de l'héliogravure. Il faut en excepter ceux de II, VI A, XIV A, XV b et c, XVIII A et C, dont les originaux étaient trop effacés pour pouvoir être rendus directement par la photographie. Ceux-ci, j'ai dû les autographier moi-même. Autant que possible, j'en ai fait un décalque mécanique, par frottement, avec interposition d'une surface noircie.

[1] Parmi ces inscriptions, il n'y a, à ma connaissance, qu'une stèle d'Angkor Thom du XII[e] siècle çaka, et qui ne fait pas partie de la présente série, où le *ḍ* ait une notation distincte : il y est représenté par *dd* et le groupe *ṇḍ* par *ṇdd*.

Là où le relief était trop faible pour donner un résultat par ce procédé, j'ai employé le papier végétal. Pour XVIII A et C, j'ai pu me servir de calques au crayon pris directement sur la pierre sous la direction de M. Aymonier. Une fois la mise en place des lignes et des caractères ainsi effectuée, on a soigneusement repassé ces décalques à l'encre de Chine, en comparant, trait par trait, aux estampages de la Société asiatique ceux de la Bibliothèque nationale, que l'administration de cet établissement et son éminent directeur, M. Léopold Delisle, ont bien voulu mettre à ma disposition avec une libéralité et une obligeance dont je ne saurais être trop reconnaissant. Les copies ainsi préparées ont été ensuite reproduites par la photographie en clichés typographiques. Si l'on veut bien comparer avec les fac-similés directs de I et de XI, dans le présent fascicule, ceux que j'ai donnés précédemment de ces deux mêmes inscriptions dans le *Journal asiatique*, on accordera peut-être quelque confiance à mes reproductions. Je crois pouvoir en garantir l'exactitude en ce qui concerne la forme même des caractères. Quant à l'épaisseur du trait, il a fallu naturellement la forcer dans les parties effacées, tandis que dans les parties frustes où les caractères originaux sont plus ou moins épatés, j'ai dû, au contraire, me restreindre à une sorte de tracé moyen, sous peine de n'obtenir, à la reproduction, que des taches informes. Il ne faudrait donc pas, d'après ces copies éclectiques, où les accidents de la pierre sont supprimés, juger de l'état, parfois déplorable, des originaux.

Mes collaborateurs, MM. Bergaigne et Senart, ont bien voulu partager avec moi la peine de revoir les épreuves. Au premier, en outre, je suis redevable de toute une série d'observations dont j'ai été heureux de pouvoir faire mon profit.

Dans la transcription, les lettres et les signes tombés, mais de restitution facile, sont placés entre parenthèses. Les restaurations d'un caractère plus conjectural sont mises entre crochets [ ]. De même, dans la traduction, ce qui est de conjecture pure est entre crochets; les parenthèses désignent les mots qui ont dû être ajoutés au texte,

comme remarques, ou pour satisfaire aux exigences de la construction française.

Voici la table des caractères adoptés pour la transcription :

Voyelles	a ā i ī u ū ṛi ṛī e ai o au
Gutturales	k kh g gh ṅ
Palatales	c ch j jh ñ
Cérébrales	ṭ ṭh ḍ ḍh ṇ
Dentales	t th d dh n
Labiales	p ph b bh m
Semi-voyelles	y r l v
Sifflantes	ç sh s
Aspirée	h
Visarga	ḥ
Upadhmānīya	×
Jihvāmūlīya	+
Anusvāra	ṃ

I (206 a b)[1].

HAN CHEY.

Publications antérieures : H. Kern (d'après un estampage incomplet de M. Harmand), dans les *Annales de l'Extrême Orient*, janvier 1882. — A. Barth, dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1882 et février-mars 1883.

L'inscription comprend deux parties indépendantes l'une de l'autre, désignées ici par les lettres A et B.

HAUTEUR.	LARGEUR.
A, 1m19	A, 0m85
B, 0 50	B, 0 85

Les deux parties sont entièrement en çlokas *anushṭubh*, occupant chacun une ligne et divisés en leurs pādas[2]. A en contient 35; B n'en a que 12.

On sait, par MM. Harmand et Aymonier[3], que Han Chey ou Phnom Han Chey, d'où provient l'inscription, est le nom donné par les indigènes[4] à une vieille tour élevée sur un des contreforts du plateau qui domine la rive droite du Mekong, à quelque distance audessus du vaste groupe de pagodes et de ruines connu sous le nom

[1] Les chiffres et les lettres ainsi placés entre parenthèses reproduisent la cote des estampages déposés à la Bibliothèque nationale.

[2] Dans la transcription, les strophes ont dû être écrites en deux lignes; mais la séparation des pādas est maintenue.

[3] Dr Harmand, *Notes de voyage en Indo-Chine*, dans les *Annales de l'Extrême Orient*, mai 1879, p. 330. M. Harmand écrit Han Khieï. Phnom Han Chey est le nom de la colline. — E. Aymonier, *Recherches et Mélanges sur les Chams et les Khmers*, dans le fascicule VIII du recueil publié à Saïgon sous le titre : *Cochinchine française; Excursions et Reconnaissances;* tirage à part, Saïgon, 1881, p. 22.

[4] D'après une note de M. Aymonier, la forme sanscrite ou sanscritisée serait *Hanjaya*. Le nom ancien était peut-être *Ugrapura* [?] (cf. A, 32). L'identification a toutefois contre elle le fait que M. Aymonier n'a pas trouvé trace de ville dans les environs. Le plateau est occupé aujourd'hui par les bonzes d'une pagode moderne qui s'élève non loin de la tour.

de Phnom Bachey[1]. La tour, comme la plupart de ces édifices fort nombreux dans le pays[2], est en briques, de forme carrée, haute de 13 à 14 mètres et large de 6 à 7. La porte, en épaisses dalles de grès, est élevée de trois ou quatre marches au-dessus du sol : elle était autrefois flanquée de colonnes et elle est encore surmontée d'une sorte de tympan où se voient diverses scènes sculptées. C'est sur les deux parois de l'enfoncement ou de l'espèce de couloir formé par cette porte dans l'épaisseur du mur de la tour, que sont gravées les deux parties de l'inscription, A occupant la paroi de gauche; B, celle de droite[3]. A l'intérieur de l'édifice, il y a la trace d'un plancher à 60 centimètres au-dessus du sol, avec une gargouille s'ouvrant au dehors. Si la tour a réellement servi au culte d'un linga, ce serait là le *somasûtra,* le « chenal du nectar », destiné à conduire à l'extérieur, où elles étaient recueillies avec empressement par les fidèles, les eaux ayant servi aux ablutions du dieu. A une vingtaine de mètres de la tour, se trouve un édicule de forme carrée, mesurant environ 2 mètres en hauteur et 3 mètres sur chacune de ses faces. Trois de ces faces sont formées chacune de trois pierres plates dressées debout, d'autres pierres plates superposées aux premières formant le toit. La quatrième face est ouverte et sert de porte. Cette porte est également décorée de sculptures et flanquée de colonnes. A un mètre en avant

[1] Phnom Bachey (qui n'est pas marqué sur la carte la plus récente du Dépôt de la marine) est situé sur la rive droite du grand fleuve, vers le milieu du coude qu'il fait, au-dessous de Stung Trang, dans la direction de l'ouest, environ par 12° N. et 103° E. La localité est marquée sur la carte de Fr. Garnier et sur celle qui est jointe au récent ouvrage de M. J. Moura : *Le Royaume du Cambodge,* 2 vol., Paris, 1883. La carte qui accompagne la *Géographie du Cambodge* de M. Aymonier, Paris, 1876, indique Phnom Bachey et Phnom Han Chey.

[2] Le mémoire cité de M. Aymonier en décrit ou en énumère plus de vingt dans ces parages : la description de celle de Han Chey se trouve pages 22-24 du tirage à part. Notre inscription II provient d'une tour semblable.

[3] Par côté gauche et côté droit, il faut entendre ici, de même que dans toute la suite de ces inscriptions, la gauche et la droite d'un spectateur placé à l'intérieur de l'édifice et tourné vers le dehors, en d'autres termes la gauche et la droite du dieu, en supposant que l'édifice soit un sanctuaire.

IMPRIMERIE NATIONALE.

de cette cellule, est un troisième petit monument, en forme de porte, composé de quatre dalles, celle qui repose sur le sol étant percée de mortaises comme le piédestal d'une statue. Aussi M. Aymonier estime-t-il que les édicules de ce type, assez communs dans le pays, ont servi à abriter l'image d'un dieu. Un peu plus loin, avec les débris de deux statues, se trouve un linga de 50 centimètres de long, « qui présente la particularité d'augmenter progressivement de grosseur vers sa partie supérieure, en forme de massue antique, son diamètre variant de 10 à 15 centimètres. »

Les lignes 1-16 de A sont consacrées à l'éloge du roi *Bhavavarman*. Puis viennent l'éloge de son fils et successeur (17-21), celui d'un personnage qui fut au service du père et du fils (22-31), enfin l'érection par ce personnage, qui était seigneur d'une localité appelée *Ugrapura*, d'un Çivalinga invoqué sous le nom de *Bhadreçvara*. Les douze lignes de B ne contiennent que l'éloge du même roi *Bhavavarman*, et l'inscription s'arrête brusquement après avoir introduit, dans la dernière ligne, un personnage au service de ce prince, apparemment le même que celui qui figure dans A. Dans la suite, si elle a existé, était-il également question du fils de Bhavavarman[1]? S'agissait-il de la même fondation ou d'une autre analogue? Y trouvait-on le nom du donateur et celui du jeune roi, dont l'absence est si singulière dans A[2]? Ce

[1] On peut d'autant plus en douter que B passe directement du père au serviteur, sans parler d'abord du fils, comme A. Il y a peut-être là un indice que B est antérieur à A, supposition que confirmerait, au besoin, la situation respective des deux inscriptions. M. Aymonier a remarqué, en effet, que ces inscriptions commencent *toujours* par la paroi de droite, en prenant ce terme dans le sens indiqué dans la note précédente.

[2] Pour ce dernier, il n'y a qu'une allusion à son titre de *Kumāra* « prince royal », qu'il a dû porter du vivant de son père. Bien que les exemples ne manquent pas de rois qui ont gardé ce titre pendant toute la durée de leur règne, il est peu probable qu'ici il faille voir le nom du jeune roi. Ce nom a dû, en effet, comme tous les autres, se terminer en *varman*, et l'auteur de l'inscription n'aurait pas manqué de le relever par l'addition d'un *çrī* ou de quelque autre équivalent. Par une fâcheuse coïncidence, ce nom ne se trouve pas non plus dans notre n° II, où il s'agit probablement des deux mêmes princes. L'inscription XI place *Mahendravarman* après *Bhavavarman*.

sont là autant de questions auxquelles il ne sera sans doute jamais possible de répondre. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que, dans l'état actuel, cette partie de l'inscription est incomplète, soit que, pour une raison ou pour une autre, elle n'ait jamais été achevée, soit que la suite ait été coupée, ce qui prouverait que le document n'est plus *in situ*. Ce dernier doute du moins pourra être résolu sur place à la suite d'un nouvel examen de la pierre[1].

L'inscription ne dit rien des prédécesseurs de *Bhavavarman*. Elle nous apprend seulement que, comme tant d'autres de ses confrères de l'Inde, il prétendait descendre du *Somavaṃça*, l'une des deux grandes dynasties de la légende épique[2]. Ce silence s'expliquerait, au besoin, par l'hypothèse que le donateur aurait été un homme nouveau, dont les ancêtres n'auraient eu jusque-là aucune relation avec la famille royale. Il importe toutefois d'en prendre note et nous aurons à y revenir à propos de l'inscription XI. Jusqu'ici nous n'avons aucun document daté de Bhavavarman; mais, par XI qui contient une liste de rois, et par X, nous savons que *Jayavarman*, son troisième successeur, régnait en 664 et en 667 A. D., et VI nous apprend qu'*Īçānavarman*, le deuxième successeur, était sur le trône en 626. On ne se trompera donc pas de beaucoup en adoptant pour Bhavavarman la date approximative à laquelle M. Kern a été conduit par des considérations paléographiques, et en plaçant ce prince dans les premières années du VIIe siècle[3]. C'est lui peut-être qui envoya à

[1] Il l'est maintenant. M. Aymonier ayant eu l'occasion de repasser à Han Chey, s'est assuré que les pierres sont *in situ* et que l'inscription a été gravée après leur mise en place. En tout cas, B n'a pas été coupé : le chambranle est d'une seule pièce, comme celui de gauche, et il se prolonge bien au-dessous de la dernière ligne. Il faut donc admettre que, pour une raison ou pour une autre, l'inscription est restée inachevée. Au-dessous de la partie inscrite, la pierre est fendue en deux endroits; mais M. Aymonier ne pense pas que ce soit là le motif qui a fait arrêter le travail du lapicide.

[2] Plus tard, des rois du Cambodge appartenant à une autre dynastie se diront issus de la race solaire, par exemple le *Sūryavarman* de l'inscription de Prea Khan, publiée par M. Kern dans les *Annales de l'Extrême Orient*, mai 1880.

[3] Ce résultat ne saurait être sensiblement modifié, même si de nouvelles découvertes venaient à prouver que la liste de XI est incomplète.

l'empereur de la Chine cette ambassade de 616 dont Abel Rémusat a retrouvé le souvenir[1].

L'alphabet dans lequel sont écrites cette inscription et la suivante est de tous, sinon le plus archaïque, du moins celui qui reproduit le plus fidèlement un prototype hindou déterminé. Comme l'a fort bien vu M. Kern, à qui appartient l'honneur d'avoir fondé l'étude de l'épigraphie cambodgienne, il rappelle exactement celui des plus vieilles inscriptions du temple de Pāpanātha à Paṭṭadakal, dans le Dékhan occidental[2]. La ressemblance est même telle, qu'elle s'expliquerait difficilement par l'hypothèse d'une dérivation plus ou moins lointaine, et qu'il faut conclure à une transmission directe. Le type de ces caractères a certainement été porté du Dékhan au Cambodge à une époque rapprochée de celle où nos inscriptions I et II ont été écrites. Le travail même, dirait-on, a ici quelque chose d'hindou. Il est exécuté d'une main sûre et hardie; mais il n'a rien de la parfaite régularité, du fini et de l'élégance qui distinguent la plupart des produits de l'épigraphie cambodgienne. L'ouvrier ne s'est donné la peine ni de bien préparer la surface de la pierre, ni de calibrer exactement ses lettres, en cela imitant ses confrères de l'Inde qui, tout en laissant de très beaux spécimens d'écriture lapidaire, ne paraissent guère s'être doutés qu'une inscription, même d'une certaine étendue, peut servir de motif décoratif.

Le signe marquant la fin du çloka, ici une double barre verticale légèrement fléchie, n'est employé ou n'a subsisté qu'après A, 4-8, où on le trouvera reproduit dans la transcription. Par contre, un autre signe, une sorte de volute qui ne paraît destinée ici qu'à remplir l'espace laissé libre par une ligne plus courte que les autres, se rencontre fréquemment : A, 2, 3, 19, 21, 28 à la fin d'un çloka; 6, 14, 17, 18 après la demi-strophe; 7 et 22 à la fin d'un simple

[1] *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 77.

[2] Voir les fac-similés dans *Archæological Survey of Western India*, III, pl. LXV, et *Indian Antiquary*, X, p. 170. D'après M. Burgess, le temple serait du v[e] siècle; M. Fleet estime que les inscriptions sont du vi[e], supposition ainsi confirmée à son tour par les données cambodgiennes.

pāda. Dans la transcription, ce signe est figuré par un O. De plus, j'avertis ici, une fois pour toutes, que le groupe *ṇḍ* de la transcription, représente partout, non seulement dans cette inscription, mais aussi dans les inscriptions suivantes, un original *ṇd*. Dans les cas, au contraire, où le *ḍ* n'est pas déterminé par la consonne précédente, bien que l'orthographe par la dentale soit également constante, la correction sera indiquée en note.

A

1.	Jitam induvatańsena	mūrddhnā gaṅgāṃ babhāra yaḥ
	umābhrūbhaṅgajihmormmi–[1]	mālāmālum ivāmalām
2.	rājā çribhavavarmmeti[2]	patir āsīn mahībhṛitām
	apradhṛishyamahāsatvaḥ[3]	tuṅgo merur ivāparaḥ O
3.	somānvaye prasūtasya	somasyeva payonidhau
	kenāpi yasya tejas tu	jājvalīti sadāhave O
4.	antassamutthā durgrāhyā	mūrtyabhāvād atīndriyāḥ
	yadā shad[4] arayo yena	jitā vāhyeshu kā kathā ‖
5.	nityadānapayassikta–	karān eva mataṅgajāgān[5]
	ātmānukārād iva yaḥ	samarāya samagrahīt ‖
6.	çaratkālābhiyātasya	parānāvṛitatejasaḥ O
	dvishām asahyo yasyaiva	pratāpo na raver api ‖
7.	yasya sainyarajo dhūta–	m ujjhitālaṅkṛitishv api
	ripustrīgaṇḍadeçeshu O	cūrṇṇabhāvam upāgatam ‖
8.	ripor iva manaç çushkaṃ	nagarīparikhājalam
	yasya yodhai + karāpita–[6]	m āsannai ravinā[7] saha ‖
9.	parītāyām api puri	jvalatā yasya tejasā
	punarukta ivāropaḥ	prākāre jātavedasaḥ
10.	jitvā parvvatabhūpālān	tanoti sakalā[8] bhuvaḥ
	vandibhis saguṇānīgai–[9]	r yyaçobhir iva yo diçaḥ

[1] Peut-être un *ṃ* a-t-il disparu à la fin du pāda.

[2] Lire *çrī°*.

[3] Pour *sattvaḥ*. De plus, comme ces inscriptions observent le *sandhi* à la fin des 1ers et 3e pādas, on s'attendait à *satva– s tuṅgo*.

[4] Lire *shaḍ*. La pierre est un peu usée en cet endroit.

[5] Lire *mataṅgajān*.

[6] Lire *karāpīta–*. + transcrit le *jihvāmūlīya*.

[7] Lire *raviṇā*.

[8] La ligne médiane du *k* est prolongée au-dessous de la ligne, de façon à le faire ressembler à *ku*.

[9] Lire °*nīkai–*

11. yeneyad aidavaṅçyānāṃ[1] maryyādālaṅghanaṃ kṛitam
yad eshām avaḍhir bhūme– r atikrānta × [2] parākramaiḥ
12. çaktyāpi pūrvvaṃ vijitā bhūmir amvudhimekhalā
prabhutve kshamayā yena saiva paççād ajīyata
13. yasyākṛishṭā × prabhāvena pare yudhy ajitā api
rājaçriyam upādāya namante caraṇāmvuje
14. pareṇākrāntā pūrvveya– m akhileti vicintayā ○
ajitvāmbhodhiparyyantā– m avanim yo na çāmyati
15. avāpya shodaça[3] kalā– ç çaçāṅko yāti pūrṇṇatām
asaṃkhyā api yo labdhvā na paryyāpta + kadācana
16. nāsti sarvvaguṇa + kaçci– d iti vākyaṃ mahādhiyām
yenāsiddhīkṛitam idaṃ svenāpi vacasā vinā
17. tasya rājādhirājasya navendur iva yas sutaḥ ○
gāṇakāntyādibhir[4] yyogā– d unnetrayati ya × prajāḥ
18. rāgan dadhati bhūpānā– ñ cūdāratnamarīcayaḥ[5] ○
yasya pādanakheshv eva– m anāgasi na cetasi
19. çaivaṃ padaṅ gate rājñi dṛishṭvā yam uditaṃ prajāḥ
muñcanti yugapad vāshpe çokānandasamudbhave ○
20. tamovighātavikshobha–[6] m avāpad udaya(ṃ) raviḥ
yas tu çāntam anāvādha– m alabdha kshitimaṇḍalam
21. nave vayasi vṛittasya yasya rājyabharodyataḥ
citrīyate kumārasya sainānyaṃ marutām iva ○
22. upadhāçuddhimān bhṛitya– ○ s tayor avanipālayoḥ
visrambhadānasanmānaiḥ[7] yogyo ya × paryyatṛipyata
23. antaççitrāmalacchatra–[8] m ūrddhvakāñcanavudvudam
yānaṃ suvarṇṇaracitaṃ hastyaçvaparivarhaṇam
24. haimau karaṅkakalaçā– v ityādiçriyam uttamām
yo labdhavān prasādena svāminor ubhayor api
25. na kiñcit svāmyasaṃbhukta– m āptaṃ yena kadācana
bhojanavasanaṃ vāpi yānānyābharaṇāni[9] vā

[1] Lire *aiḍa°*. Le groupe *d aida* est très endommagé.

[2] Ce signe est la transcription de l'*upadhmānīya*.

[3] Lire *shoḍaça*.

[4] Lire *guṇa;* le lapicide a oublié de marquer l'*u*, c'est-à-dire de prolonger en forme de boucle le jambage de droite du *g*.

[5] Lire *cūḍā°*. Du groupe *ñcū*, la voyelle seule est restée distincte.

[6] Au 5e caractère, *ta*, la pierre a éclaté sous le ciseau, et il s'est formé un trou.

[7] On attendait *°mānai– r yyo°*. Pour l'orthographe *visrambha*, cf. XI, 21.

[8] Pour *°cchattra–*.

[9] On est tenté de lire *yānādyā°;* mais le signe de l'*n* est suffisamment net.

26. prāṇair asāralaghubhi– r[1] bhartṛpiṇḍavivarddhitaiḥ
svāminorthe gurustheya– + kretum aihata yo yaçaḥ
27. lakshmyā gāḍhopagūḍhopi pūrvvābhyāsabhalena[2] yaḥ
munīnāṃ caritan dhatte kshamāsamaparāyanaḥ[3]
28. suprakāçitaçauryyasya saṃgrāmatyāgayor api
bhīrutvaṃ yasya vikhyata–[4] m akīrtter vṛijinād api O
29. priṇayann apy udāsinā–[5] n upakurvvan dvishām api
pakshadvayaṃ yo mitratva– m anayad guṇasampadā
30. kalinā valinā dharmmo bhagnaikacaraṇopi yam
mahāstambham ivālamvya catushpād iva susthitaḥ[6]
31. açāçvatīty anādṛitya tanuçriyam ivātmanaḥ
yaça × puṇyamayīm eva yas sthirāṃ bahv amanyata
32. idam ugrapurādhīça– s subhaktyā liṅgam aiçvaram
pratishṭhāpitavān atra çrībhadreçvarasaṃjñakam
33. dāsagokshetrahemādi devadravyam açeshataḥ
pramāṇam iha te santu yatayo devayājakāḥ
34. vāndhavā yajamānasya putrās saṃvandhinopi ca
devasvan nopabhuñjīra– n na pramāṇībhavanti ca
35. yad dattam asmai devāya yajamānena bhaktitaḥ
ye narā hartum icchanti te yāntu nirayañ ciram

B

1. svabhāvanishkalenāpi jitam indukalābhṛitā
ekenāpi jagat kṛitsnaṃ vibhutvenādhitishṭhatā
2. sthānātiçayalobhena mukhe lasati bhāratī
asatkṛityoshitā[7] yasya mahatīm urasi çriyaṃ
3. somānvayanabhassomo ya + kalākāntisaṃpadā
ripunārīmukhābjeshu kṛitavāshpapariplavaḥ

[1] Le premier groupe, *rbha*, est endommagé.

[2] Lire °*valena*.

[3] Lire °*yaṇaḥ*. Il faut en outre probablement corriger °*çama*°.

[4] Lire °*khyāta*–.

[5] Lire *prīṇayann* et *udāsīnā*–. Au milieu du pāda, la pierre a éclaté sous le ciseau du lapicide, qui a recommencé le groupe *dā*.

[6] Il n'y a qu'une trace très faible du *ḥ* final.

[7] Au-dessus du *tā* il y a une faible marque, qui peut être aussi bien la trace d'un *ṃ* que le résultat d'un accident. La traduction suppose °*tāṃ*,

4. atisheṇayato[1] yasya — pratāpaç çaradāgame
raver apy adhikas sahyo — na hi sāvaraṇair api
5. jetu[2] parvvatabbhūpālā— — n ā mahīdharamastakāt
setu× prāvṛishi yasyāsī— — d dhāstineshv api vārishu
6. bhaṭair āveshṭita(ṃ) yasya — ripūṇāṃ parikhājjalaṃ[3]
açushyat saha cetobhi— — r vvandhusnehāplutair api
7. yaṃ samīkshyātisaundaryya- — cetonayanahāriṇaṃ
samaçerata kāminya— — × pushpaketor anaṅgatāṃ
8. raṇe kvacid arātīnāṃ — paçyatāṃ yañ caturbhujaṃ[4]
akāṇḍepy agamad bhaṅga(ṃ) — sahacakro manorathaḥ
9. bhrāntā vidurato[5] yasya — kīrttir āçāmukheshv api
itastatastyais sujanai— — r avadāteti varṇyate
10. na kevalam imāṃ bhumi—[6] — m açeshāñ jetum icchati
sarvvasādhanasa(ṃ)patyā[7] — yo 'dyām api davīyasīṃ
11. na guṇānām açeshāṇāṃ — kaçcid ekas samāçrayaḥ
iti ruḍha×[8] pravādoyaṃ — guṇinā yena lupyate
12. mahārājādhirājasya — tasya çrībhavavarmmaṇaḥ
bhṛityas sarvvopadhāçuddhe— — r antaraṅgatvam āsthitaḥ

TRADUCTION.

A

1. La victoire est au (dieu) qui porte la lune à son diadème[9]; qui, sur sa tête, reçut la Gangā, dont les flots, dans leur fuite oblique sous le regard courroucé d'Umā, lui formaient comme une guirlande de liane immaculée.

2. Le roi çrī-Bhavavarman fut le maître des protecteurs de la terre, héros magnanime et invincible, sublime comme un autre Meru.

3. Né dans la race de Soma, comme (l'éclat de) Soma (brille) dans l'Océan, son courage, à lui, en quelque sorte flamboie dans la bataille des braves[10].

[1] Lire *abhisheṇa*°.

[2] Lire *jetu*× ou, ce qui est graphiquement plus simple, *jetuṃ*.

[3] Lire °*khājalaṃ;* il n'existe pas de masculin ou neutre *parikha*.

[4] On assiste ici à la déformation de l'*u* se rapprochant graduellement de l'*ū*.

[5] Lire *vidūrato*.

[6] Lire *bhūmi*-.

[7] Pour °*pattyā*.

[8] Lire *rūḍha*×.

[9] Çiva. Quand la Gangā (le Gange) descendit du ciel, elle fut d'abord reçue sur la tête du dieu, ce qui éveilla la jalousie d'Umā, l'épouse de Çiva.

[10] Le sens joue sur *tejas* « valeur » et

4. Quand les six ennemis qui naissent en dedans (de nous)[1], insaisissables. incorporels, inaccessibles aux sens, ont été vaincus par lui, que dire de ceux du dehors?

5. Il captivait, pour (s'en servir dans) le combat, les éléphants à l'époque même où leurs trompes étaient constamment humectées par le suc du dāna et qu'ils semblaient ainsi l'imiter lui-même (dont les mains étaient toujours humides de l'eau versée à l'occasion de ses donations)[2].

6. Quand, au temps de l'automne, il partait en guerre, dans sa splendeur que ses ennemis ne purent jamais éclipser[3], c'est son ardeur, bien plus que celle du soleil, qui était insupportable pour ses adversaires.

7. La poussière (soulevée) par son armée venant à se répandre sur les joues des femmes de l'ennemi, bien que toute toilette en fût bannie, y prenait l'apparence de la poudre de sandal[4].

8. L'eau dans les fossés des villes de ses ennemis séchait aussi bien que leur cœur, bue qu'elle était à la main par ses soldats établis à l'entour, en même temps que par (les rayons du) soleil[5].

9. Quand une ville était déjà enveloppée par son ardeur flamboyante, c'était comme une (vaine) tautologie que de porter encore du feu sur le rempart[6].

10. Après avoir vaincu les rois de la montagne, il occupe, par le moyen de ses bardes, en quelque sorte toutes les régions de la terre avec sa gloire suivie de l'armée de ses mérites.

« éclat », et sur *jval* « briller » et « brûler ». Soma, la lune, qui sortit de la mer de lait barattée par les dieux, est *çītāṃçu*, l'astre aux rayons brillants mais froids.

[1] Les six vices principaux, la volupté, la colère, la cupidité, l'orgueil, le mensonge et la paresse. De là l'emploi du mot *ari* « ennemi » pour désigner le chiffre 6.

[2] Le *dāna* est le liquide qui s'écoule du front de l'éléphant à l'époque du rut. C'est le moment où l'animal est le plus redoutable. Les mots entre parenthèses donnent le deuxième sens du composé *nityadānapayassiktakara*. Une donation (*dāna*) se confirme par l'acte symbolique de prendre de l'eau dans le creux de la main et de la répandre.

[3] Ou, en coupant autrement le deuxième pāda : « Quand .... il allait attaquer les nations étrangères, dont le lustre pâlissait (aussitôt). »

[4] La poudre de sandal, dont les femmes se frottent le visage et la gorge, est le complément de la grande toilette. Dans le trouble de leur affliction, les femmes des ennemis de Bhavavarman ne songeaient plus à se parer.

[5] Jeu de mots sur *kara* « main » et « rayon ».

[6] La strophe peut aussi s'entendre de la ville même du roi, à laquelle sa valeur formait comme un rempart de feu. Le feu, sous diverses formes, s'employait dans l'attaque et dans la défense des places.

IMPRIMERIE NATIONALE

11. En sa personne, la race d'Aiḍa[1] sortit de la limite en ceci seulement, qu'elle franchit les bornes de la terre au cours de ses exploits.

12. Bien qu'il eût conquis une première fois par la force la terre qui a l'océan pour ceinture, lorsqu'il exerça la souveraineté, il la conquit une seconde fois par sa mansuétude.

13. Entraînés par sa vaillance, des adversaires, même sans avoir été vaincus dans le combat, viennent, dans tout l'appareil de leur majesté royale, adorer les lotus de ses pieds.

14. « Un autre l'a déjà parcourue avant (moi) tout entière »; dans cette pensée, il ne se repose pas qu'il n'ait conquis la terre qui est entourée par l'océan.

15. Quand la lune a pris ses seize kalās[2], elle arrive à la plénitude; mais lui, bien qu'il en ait acquis d'innombrables, il ne fut jamais satisfait.

16. « Il n'est personne qui réunisse toutes les qualités » : cette maxime des sages a été réfutée par lui, sans même qu'il ait eu à dire un mot.

17. Ce roi des rois eut un fils semblable à la lune nouvelle, qui, doué de vertu, de beauté et de tous les autres (dons), fait l'admiration[3] de ses sujets.

18. Les rayons (que projettent) les joyaux des diadèmes des rois (prosternés devant lui) donnent bien du lustre aux ongles de ses pieds, mais non (de la passion)[4] à son âme sans défauts.

19. Le roi (Bhavavarman) étant allé au séjour de Çiva, les peuples, en voyant levé cet (astre nouveau), versèrent des larmes à la fois de douleur et de joie.

20. Le soleil a un lever troublé par la lutte contre les ténèbres; mais lui, c'est en paix, sans obstacle, qu'il prit possession du disque de la terre.

21. Encore dans la première jeunesse, du jour qu'il soulève le fardeau de la royauté[5], il brille du plus vif éclat, comme (un autre) Kumāra à la tête de l'armée des Maruts[6].

22. Au service de ces deux princes (fut un homme) pur de toute perfidie,

[1] *Aiḍa* ou *Aila*, c'est-à-dire *Purūravas*, un des ancêtres de la race lunaire. Le sens joue sur le mot « limite » dans sa double acception de « frontière » et de « devoir ».

[2] Jeu de mots sur *kalā* « la seizième partie ou un doigt du disque de la lune » et « un art, une science ».

[3] Le dénominatif *unnetray*, formé comme *utkaṇṭh*, manque dans les lexiques.

[4] Jeu de mots sur *rāga* « rougeur, lustre » et « passion ».

[5] On ne se résigne que difficilement à ne pas chercher dans la finale du pāda un dérivé de *udyam*. Mais la leçon du texte est parfaitement nette. A moins de recourir à une correction (*udyamaḥ*, *udyatiḥ*, au besoin *udyatam*), je ne vois pas d'autre parti à prendre que de faire du dernier mot l'adverbe *adyataḥ*. A la rigueur, *bhara* « fardeau » peut aussi exprimer l'action de soulever un fardeau.

[6] Kumāra, le chef des armées de Çiva et le dieu de la guerre, signifie proprement « jeune homme, prince royal ».

qu'ils comblèrent, (comme il en était) digne, des marques de leur confiance, de leur libéralité, de leur estime.

23. Un parasol éclatant, brodé à l'intérieur et surmonté d'une boule d'or, un char orné d'or[1], un train de chevaux et d'éléphants,

24. Une aiguière et une coupe d'or, telles et autres furent les distinctions suprêmes qu'il reçut de la grâce de l'un et de l'autre de ses maîtres.

25. Jamais il ne posséda rien qui ne fût à l'usage de son maître, en fait d'aliments, de vêtements, de chars et d'autres objets de luxe.

26. Au prix de cette chose vide et légère, son (propre) souffle vital (uniquement) nourri du pain de son maître, il s'efforçait d'acheter, au profit de son seigneur, une gloire lourde et solide.

27. Bien qu'étroitement embrassé par Lakshmī[2], il (n'en) observe (pas moins), grâce à la vertu de ses efforts antérieurs, la règle des ascètes, estimant par-dessus tout la patience et l'égalité d'âme.

28. Bien que son héroïsme se fût illustré dans les batailles et dans les largesses, il était pourtant réputé au loin pour son humeur craintive en face du déshonneur et de la fausseté.

29. Bienfaisant même aux indifférents, secourable même aux ennemis, il ramenait à l'amitié les deux partis hostiles par la (seule) plénitude de ses vertus.

30. Bien que son unique jambe ait été brisée par le violent Kali, Dharma, s'appuyant sur lui comme sur une puissante colonne, se tient aussi ferme que s'il avait encore ses quatre pieds[3].

31. « Elle est périssable, » ainsi dédaignant la beauté de son propre corps, il n'estima comme vraiment solide que celle qui est faite de gloire et de bonnes œuvres.

32. Chef suprême (de la ville) d'Ugrapura, il érigea ici, avec une dévotion parfaite, ce linga du Seigneur, connu sous le nom de çrī-Bhadreçvara,

33. (Instituant) serviteurs, bétail, terres, or et le reste, sans exception, comme bien du dieu. Que seuls aient autorité ici les ascètes serviteurs des dieux !

[1] « Véhicule » serait plus exact que « char », car il s'agit probablement d'une chaise à porteurs. D'après la relation chinoise du XIIIe siècle publiée par Abel Rémusat (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 110), la chaise à porteurs ornée d'or ou d'argent et le nombre des parasols à pomme d'or étaient les marques distinctives des officiers de rang élevé. Notre personnage, d'après ces indications, aurait été un officier du troisième rang.

[2] Nous dirions « au sein de la fortune ».

[3] *Dharma*, la loi civile et religieuse, est représenté communément sous la figure d'un taureau qui, ayant perdu un de ses pieds dans chacun des trois âges précédents, n'en a plus qu'un dans l'âge actuel, le *Kaliyuga*. Cf. par exemple Manu, I, 81.

34. (Mais) les parents du donateur[1], ses fils, ses alliés, qu'ils ne jouissent pas du bien du dieu; car ils n'en ont pas le droit.

35. Ce qui a été ainsi donné à ce dieu par le donateur en témoignage de sa foi, que les hommes qui voudraient le ravir aillent dans l'enfer pour longtemps.

B

1. La victoire est à celui qui, bien que essentiellement sans kalās, porte (à son diadème) la kalā de la lune[2]; qui, bien qu'il soit un, occupe tout l'univers par son ubiquité.

2. Dans la bouche du (roi Bhavavarman) se joue Bhāratī qui, aspirant à une station plus haute, a dédaigné de rendre hommage à la puissante Çrī qui repose sur sa poitrine[3].

3. Lune du ciel de la race lunaire, il se baignait sur le visage des femmes de ses ennemis, comme parmi autant de lotus, dans les larmes (qu'il leur arrachait) par la plénitude de l'éclat de ses kalās[4].

4. Quand il allait en guerre, à la venue de l'automne, sa brûlante ardeur, supérieure à celle du soleil même, était insupportable même pour ceux qui étaient à couvert[5].

5. Pour vaincre les rois de la montagne jusqu'au sommet de leurs pics, il avait, en pleine saison des pluies, un pont[6] pour traverser les eaux, fussent-elles profondes à hauteur d'éléphant.

[1] Ici et dans la strophe suivante, *yajamāna*, proprement celui qui fait célébrer à son profit un sacrifice védique. La tendance est très marquée, dans ces textes, d'appliquer au çivaïsme les termes consacrés de l'ancien culte : cf. *yajvan* de V, 12, et VIII, 6; *sattrin* de VII, 4; *çivayajña* de XI, 23, et, dans les inscriptions plus récentes, les cas nombreux où des prêtres d'un linga sont appelés *hotṛi*.

[2] Jeu de mots sur *kalā* « partie, division » et « seizième partie du disque de la lune ». Comme dans A, le dieu invoqué est Çiva.

[3] Cette strophe et les strophes suivantes, toutes construites avec le pronom relatif, se rapportent à *Bhavavarman* de la strophe 12. *Bhāratī* est la déesse de l'éloquence. *Çrī*, la déesse de la fortune, est représentée comme la maîtresse des rois.

[4] Autre jeu de mots sur *kalā* « partie du disque lunaire » et « habileté dans un art », surtout dans un art d'agrément. Le visage des femmes est d'ordinaire comparé au lotus, et la lune, dans la poétique hindoue, est l'amant des lotus.

[5] Derrière des retranchements; le mot a les deux sens, comme en français.

[6] Ou une digue. Je n'ose préciser davantage et dire « il fit faire »; car il semble que, par ce pont ou cette digue, l'auteur ait voulu désigner les éléphants de guerre du roi. Dans ces « rois de la montagne » (cf. A, 10) il faut voir probablement les

6. Quand ses soldats assiégeaient (une forteresse), l'eau dans les fossés séchait en même temps que le courage de ses ennemis, bien qu'il fût arrosé par (les larmes de) tendresse de leurs familles[1].

7. A la vue de ce (héros) qui, par son extrême beauté, ravissait les yeux et les cœurs, les belles en venaient à douter que le (dieu) armé de fleurs fût réellement sans corps[2].

8. Plus d'une fois, dans la bataille, à la seule vue de cet (autre) Caturbhuja[3], l'espoir de ses adversaires, ainsi que leur armée[4], fut soudain brisé.

9. Sa gloire, bien qu'elle eût couru au loin, jusqu'aux extrémités de la terre, (n'en) est (pas moins) déclarée pure par les honnêtes gens de tout pays.

10. Ce n'est pas seulement cette terre entière qu'il désire conquérir, mais, par la réunion de tous les moyens possibles, le ciel encore qui est par delà.

11. « Jamais toutes les qualités ne se réunissent en un seul; » ce commun proverbe est démenti par ce possesseur de (toutes les) qualités.

12. Au service de ce roi suprême des grands rois, çrī-Bhavavarman, et s'attachant à rester pur de toute perfidie.....

(Le reste manque.)

II (286 a).

PONHEAR HOR.

Hauteur	0m53
Largeur	0 78

Dix-sept lignes, comprenant dix-sept strophes écrites en une ligne chacune et divisées en leurs pādas[5]. De 1, il n'est resté que deux

chefs de ces peuplades sauvages et de race distincte qui habitaient sans doute alors déjà les parties peu accessibles du pays où on les trouve encore aujourd'hui.

[1] Le mot *sneha* « tendresse », a aussi le sens de « liquide ».

[2] L'Amour, qui n'a plus de corps, depuis que Çiva l'a réduit en cendres du feu d'un de ses regards.

[3] « Quatre-Bras », surnom de Vishṇu-Kṛishṇa.

[4] Les mots exprimant « espoir » et « armée » (*manoratha* et *cakra*) ont éte choisis à dessein, pour amener l'inoffensif rapprochement de *ratha* « char » et de *cakra* « roue ».

[5] Dans la transcription, les strophes sont écrites en deux lignes.

caractères. 2-4 sont des *trishṭubh* appartenant probablement à différentes variétés de l'*Upajāti*[1]. 5-13 sont des çlokas *anushṭubh*. 14 est une *trishṭubh Indravajra* ou *Upajāti*. 15 est une *jagatī* de l'espèce *Atiruciră*. 16 et 17 sont des çlokas *anushṭubh*.

La seule indication que je possède sur Ponhear Hor, c'est qu'il fait partie de la province de Trêang, une des subdivisions de la région plus étendue qui est figurée sur les cartes sous le nom de Terre de Trêang[2]. Celle-ci est la partie la plus méridionale du Cambodge, allant du Mekong jusqu'à la frontière de Siam et s'étendant au sud jusqu'à la mer et à la province française de Hatien. La province de Trêang proprement dite est une des plus méridionales de cette région. Elle s'étend au sud du 11e degré jusque vers 10° 40′, entre 102° et 102° 30′ E.

L'inscription est gravée, comme la précédente, sur un des chambranles de la porte d'une tour. L'autre chambranle porte une inscription de six lignes en langue khmer.

Le document est mutilé. Dans la partie conservée, il est en outre si fruste, que la moitié environ est indéchiffrable. De beaucoup de caractères, il n'est resté qu'une trace juste suffisante pour en marquer la place : d'autres ont entièrement disparu. Même de ceux qui ont mieux résisté, il en est plusieurs que je ne suis arrivé à lire qu'après une comparaison soigneuse de l'estampage appartenant à la Société asiatique avec les deux doubles qui sont déposés à la Bibliothèque nationale.

A première vue, l'inscription rappelle la précédente : même forme de caractères, même travail; on dirait presque la même main. Et, en effet, dans ce qui reste de la strophe 16, on déchiffre le nom du roi *Bhavavarman*. Mais ce ne sont pas là les seuls points que les deux

[1] Voici le détail des pādas conservés de ces strophes : 2, b *Upendravajra;* 3, a *Indravajra*, b *Upendravajra;* 4, b *Indravajra;* 14, a et d *Indravajra*.

[2] Cf. E. Aymonier, *Géographie du Cambodge*. Paris, 1876, p. 41, et *Carte de l'Indo-Chine orientale dressée par M. J.-L. Dutreuil de Rhins, au Dépôt des cartes et plans de la marine*, 1881. Le détail de cette carte laisse, paraît-il, beaucoup à désirer.

documents ont de commun. Dans l'un et dans l'autre, il est question de deux princes et d'un personnage à leur service qui a reçu d'eux les mêmes marques d'honneur. On est donc amené à penser que ce sont les mêmes princes qui figurent dans I, Bhavavarman et son fils. Si le personnage à leur service est également le même, ce qui est beaucoup plus douteux, nous apprenons du moins, à défaut de son nom, une circonstance de plus sur son compte, qu'il était seigneur d'une localité appelée *Pasenga*[1]. Les fondations pieuses de ce personnage font le sujet de 8-13. Ce sont : un linga d'*Īçvara,* une image de *Durgā,* une autre de *Çambhu-Vishṇu,* un linga[2] et, dix ans plus tard, une image de Vishṇu *Trailokyasāra* « l'Essence des trois mondes ». Puis vient une strophe d'imprécation contre ceux qui porteraient atteinte à ces donations. C'est là évidemment une sorte de clause finale, fermant une première partie de l'inscription. Il est impossible de préciser la relation de cette première partie avec la suite, où il est question d'une image de Lakshmī (?), d'une autre de Vishṇu, d'une donation du roi *Bhavavarman* au Çiva de *Dhanvipura* (?), enfin d'une dernière donation à Vishṇu *Trailokyasāra.*

Dans l'inscription en langue khmer qui occupe le chambranle opposé et qui paraît contenir le détail, avec chiffres à l'appui, d'une ou de plusieurs donations, reparaît la mention de *çrī-Trailokyasāra-svāmin.* L'énumération est précédée de l'indication : « sous le nakshatra Uttaraphalgunī, un mercredi, le douzième jour de la quinzaine claire de Caitra. » Les mots suivants, qui contenaient probablement une date, ont malheureusement disparu.

[1] Je ne vois pas d'autre sens à donner au *pasengapati* de str. 8. Dans I, A, 32, le donateur est seigneur d'Ugrapura.

[2] Peut-être ces deux dernières n'en font-elles qu'une et s'agit-il d'un linga de *Çambhu-Vishṇu.* En tout cas, la mention d'une représentation quelconque de Çiva-Vishṇu est déjà là bien venue. Elle montre une fois de plus, après les sculptures à peu près contemporaines de Bādāmi, dans le Dékhan occidental, que Harihara n'est pas une figure aussi jeune qu'on l'a cru. Pour le culte de ces deux divinités associées, qui paraît avoir été fort en honneur au Cambodge au VIIe siècle, cf. VI, VIII, IX, XI, 11, 12, XII.

1.	. . . . . (s)phura(t) . . . . .
. . . .	. . . .[1]
2. ⏓ – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ dāna—	parākramair ddevapate ⏑ – –
⏓ – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ – –	⏓ – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ – –
3. tasy – ⏑ – – ⏑ ⏑ – sya dātā	dvisho nihantā praṇata ⏑ – –
⏓ – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ – –	⏓ – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ – –
4. ⏓ çrīdharām – ⏑ ⏑ – tidhanyā[2]	gupāt mukhoraççaraṇā ⏑ – –
⏓ – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ – –	⏓ – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ – –
5. [t]ayor bhṛtya× prasādasya	guṇair yyo vimalā[rṇavaḥ][3]
. . . .	. . . .
6. [pū]rvvasya tāvad yo hema—	çikharacchatravī ⏑ –[4]
. . . .	. . . .
7. [gha]nāṭavī yam api sā	çārdūlādiga – ⏑ –
. . . .	. . . .
8. ya× paseṅgapatir lliṅga—	m īçvarasya ⏑ – ⏑ –
. . . .	. . . .
9. uttarasyāpi sauvarṇṇa—	karaṅkakala(ç) – ⏑ –
. . . .	. . . .
10. durggāyā× pratimāṃ çambhu—	vishṇoç ca . ⏑ – ⏑ –
. . . . liṅgaṃ	haimaçobham[5] atishṭhipa(t)
11. daçasv abdeshu pūrṇṇeshu	ya . . . .
. . . . çyo[6]	viparyyastesya – ⏑ –
12. arccāṃ trailokyasārasya	bhavishya . ⏑ – ⏑ –
. . . . bhāvo	dharmyo dharmmavidagraga(ḥ)
13. evaṃ svāmiprasādena	tena pu . ⏑ – ⏑ –
. . . . ṇy adīyanta	jñāninā jñānaçāntinā
14. dattaṃ ca ya× pa ⏑ ⏑ – ⏑ – –	– – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ – –
– – ⏑ – – niraye nimajje—	d āsamplavāt sthāvarajaṅgamānām[7]
15. ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ –	trayodaçī vimalasahasya kāminī
⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ –[8]	pratishṭhitā pratikṛtir atra vaishṇavī

[1] Autant qu'on peut encore en juger par la trace des caractères, cette strophe était, comme les trois strophes suivantes, en mètre *trishṭubh*.

[2] La première syllabe du pāda semble avoir été *çrī*, comme la deuxième.

[3] Il est resté une portion du groupe *rṇa*.

[4] Pour °*cchattra*.

[5] On pourrait aussi lire *haimañ caivam;* de tout le pāda il n'est resté que des traces à peine perceptibles.

[6] Ou *khyo*.

[7] La fin du pāda est indistincte.

[8] Des pādas 1 et 3, il n'est resté que la trace de quelques caractères.

16. . . . .
. . dhanvipureçāya[1]   rājñā çrībhavavarmmaṇā
17. . . . .
s sa[2] çrītrailokyasārāya   vishṇave devabhojakaḥ

TRADUCTION[3].

1-4 ne donnent que des mots sans relation assignable. Un nom propre ou une portion de nom propre apparaît dans le çrī-Çrīdharā de 4. Tout ce qu'on voit par la strophe suivante, c'est que 1-4 comprenaient, outre l'invocation, la mention de deux rois.

5. Serviteur de ces deux [rois] et, grâce à ses mérites, le pur océan (où venaient affluer) leurs faveurs[4]......................................

6. [De la faveur] du premier, [il reçut] un parasol à pointe d'or[5]........
.. ..

7. Cette épaisse forêt même, fréquentée par des tigres et autres (bêtes féroces)[6],
.e......................................

8. Chef de Pasenga, [il érigea] un linga du Seigneur.................
....

9. [De la faveur] du second, [il reçut] une aiguière et une coupe d'or[7]....
....

10. Il érigea une image de Durgā et .... de Çambhu-Vishṇu
.... un linga ayant l'éclat de l'or[8].

11. Dix années étant révolues....................................
....

12. Ferme dans le devoir, marchant en tête des connaisseurs du devoir...
.... [il érigea] une image de Trailokyasāra.........

13. Ainsi furent donnés .... par cet (homme) comb

[1] Ou *dānti*°?

[2] La présence de ce double *s* au commencement du demi-çloka est en contradiction avec la règle observée dans ces inscriptions, qui n'admet pas le *sandhi* en cette place.

[3] Les additions de simple conjecture sont mises entre crochets [ ].

[4] Cf. I, A, 22.

[5] La restitution de *pūrvvasya* paraît suffisamment garantie par *tayor* de 5 et par *uttarasya* de 9. Pour le sens général de la strophe, de même que pour 9, cf. I, A, 23 et 24.

[6] Peut-être la forêt de ses ennemis, ou celle des passions.

[7] Cf. note 5.

[8] Peut-être *Çambhu-Vishṇor* depend-il déjà de *liṅgam*. Le texte a bien le singulier, et non le duel °*vishṇvor*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

de la faveur de ses maîtres .... qui possédait la science et la paix que donne la science.

14. Et celui qui [viendrait à ravir] ce qui a été donné .... qu il soit plongé dans l'enfer jusqu'au jour de la destruction des êtres mobiles et immobiles.

15. .... treizième, la chérie de Vimalasaha[1] .... fut établie ici cette image de Vishṇu.

16. .... au Seigneur de Dhanvipura[2] par le roi çrī-Bhavavarman.

17. .... ce libéral envers les dieux à Vishṇu çrī-Trailokyasāra.

III (15).

PHNOM BANTEAI NEANG.

Hauteur.................................. 0m05
Largeur.................................. 0 68

Une seule ligne, consistant en une strophe *trishṭubh* d'une des variétés dites *Upajāti*[3], séparée en ses pādas.

Phnom Banteai Neang, d'où provient l'inscription, est un bloc de roche calcaire de 50 mètres de haut, qui s'élève à 4 kilomètres au sud d'Angkor Baurey « la ville royale ». Cette dernière localité, qui est le centre d'un grand commerce de cire, est placée par M. Aymonier[4] à deux jours de marche à l'ouest de Battambang, le chef-lieu

[1] Je ne sais que faire de ces débris. *Trayodaçī* paraît être la fin d'un composé et l'indication du jour du mois. Dans le texte khmer, il est question du douzième jour de Caitra. *Vimalasaha* « à l'effort pur » peut être, comme le simple *Saha*, un nom de Vishṇu. On remarquera pourtant que *Saha*, *Sahasya* sont aussi des noms de mois et que *vimala* pourrait désigner, au besoin, la quinzaine claire. Mais on ne voit pas bien comment le jour du mois pourrait être introduit au nominatif. Ou bien s'agirait-il d'une statue de Lakshmī accompagnée de douze autres images ?

[2] Lecture incertaine.

[3] Voici le détail des pādas : a b d *Upendravajra*; c *Indravajra*.

[4] *Géographie du Cambodge*, p. 54.

de la province siamoise du même nom[1]. L'inscription est gravée sur un socle en pierre, sans doute la base du linga dont elle relate l'érection et qui a disparu. Le linga consacré à Çiva *Tryambaka* fut érigé et doté sur les dépouilles prises à l'ennemi par ce même roi *Bhavavarman*[2] dont nous avons déjà trouvé des inscriptions sur les rives du bas Mekong, que nous retrouvons ici à plusieurs journées de marche à l'ouest du grand lac et que nous rencontrerons encore bien loin dans le nord. Le document confirme donc le témoignage des annales chinoises qui nous apprennent que, vers cette époque, le royaume de Cambodge avait soumis les États voisins[3]. Le langage de l'inscription, bref et fier, est bien celui qui convient à un conquérant. Les caractères sont superbes, d'un beau cachet monumental, à la fois solides et élégants. Ils diffèrent de ceux de I et II non seulement par l'exécution, qui est ici parfaite, mais aussi par certains détails du tracé, notamment par le développement dans le sens vertical de plusieurs lettres, qui produit, avec leur exact alignement dans le sens horizontal, un contraste du plus heureux effet. On remarquera surtout, sous ce rapport, la forme du *k*, celle de l'*l* au troisième pāda[4] et celle de l'*r* qui dépasse de beaucoup le bas de la ligne. Le *ṇ* a

[1] Battambang est situé sur la limite des hautes eaux du grand lac, par 13° 5′ N. et 100° 51′ E. Angkor Baurey est probablement la localité marquée Bouri sur la carte du Dépôt de la marine, par 13° 10′ N. et 100° 28′ E.

[2] Les raisons qui me font admettre, d'une façon toute provisoire, bien entendu, l'identité du çrī-Bhavavarman de I-IV, sont, outre l'emploi du *jihvāmūlīya* et de l'*upadhmānīya*, le type carré et robuste des caractères qui est commun à ces inscriptions. Plus tard l'écriture devient plus grêle et plus déliée et ne présente plus le même aspect. Sous ce rapport, ces quatre documents se tiennent et il faudrait des preuves bien nettes pour qu'on consentît à en détacher l'un ou l'autre et à le renvoyer, par exemple, après notre numéro XII. D'autre part, la liste des rois contenue dans XI est suffisamment garantie par la généalogie des ministres pour qu'on ne puisse y supposer la lacune d'un règne important. Ce ne serait donc guère qu'avant les rois de cette liste qu'il y aurait place pour d'autres çrī-Bhavavarman. Rien n'est certain encore dans cette histoire en train de se faire; j'ai pourtant la conviction que de nouvelles découvertes ne pourront que vieillir l'une ou l'autre de ces quatre inscriptions.

[3] Voir A. Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 77 et 84.

[4] Cf. X, 4.

conservé ici une forme moins épanouie, assez semblable à celle qu'il a d'ordinaire quand il est souscrit, et qui donne à la syllabe *ṇa* l'aspect de *no*. Pour la façon dont le signe de l'*o* est replié dans *lo* au deuxième pāda comparer V, 5, c, et IX, A, 1, d.

çarāsanodyogajitārthadānai–[1]
+ karasthalokadvitayena tena
traiyambakaṃ liṅgam idaṃ nṛipeṇa
niveçitaṃ çrībhavavarmmanāmnā

TRADUCTION.

Avec des dons (prélevés sur) les richesses conquises par l'effort de l'arc, ce linga de Tryambaka a été placé par le roi çrī-Bhavavarman, qui tient les deux mondes sur sa main.

IV (165).

VEAL KANTEL.

Hauteur	0m 13
Largeur	0 57

Sept lignes, contenant autant de çlokas *anushṭubh*, occupant une ligne chacun et divisés en leurs pādas.

Je n'ai pas d'autre renseignement sur Veal Kantel sinon que cette localité se trouve dans la province siamoise de Tonle Ropou. Cette province, encore peu connue et dont soixante-dix années de domination siamoise ont fait un désert, s'étend sur la rive droite du Mekong supérieur[2]. Elle est traversée par la rivière du même nom, appelée aussi le Se Lompou, qui se jette dans le grand fleuve en face de Khong, par 14° 5′ N. et 103° 28′ E.

[1] La partie supérieure du signe de l'*o* dans le groupe *dyo* a disparu. — [2] E. Aymonier, *Géographie du Cambodge*, p. 58.

L'inscription est gravée sur l'un des côtés d'une pierre plate, carrée, une sorte de socle, mais sans la mortaise que présentent d'ordinaire les pierres qui ont servi de base à une statue ou à un linga. La pierre provient de Prasat Ba An, à un kilomètre à l'ouest de Veal Kantel.

L'inscription, un peu effacée dans certaines parties, est en somme assez bien conservée, sauf pour les trois dernières strophes, qui ont perdu chacune leur seconde moitié. Elle relate l'érection d'une image de *Tribhuvaneçvara* « le Seigneur des trois mondes », accompagnée d'une figure du Soleil, par un savant brāhmane du nom de *Somaçarman*, époux de la fille de *Vīravarman*, laquelle était sœur de *Bhavavarman*, et eut pour fils *Hiraṇyavarman*. Nous avons donc ici le nom du père de Bhavavarman, et ce nom n'est pas celui du roi qui, d'après notre inscription XI, aurait été son prédécesseur. Sans en avoir la preuve bien nette, nous pouvons admettre comme probable que *Vīravarman* n'a pas régné.

La consécration est, comme d'ordinaire, accompagnée de dons faits au dieu, et, parmi ces dons, il en est un fort intéressant pour nous, celui d'un exemplaire complet du *Mahābhārata*, plus le *Rāmāyaṇa* et un autre ouvrage désigné d'une façon plus vague comme le *Purāṇa*, On sait combien M. Weber, en quête de témoignages concernant l'histoire du Rāmāyaṇa, a eu de peine à en découvrir dont l'antiquité fût garantie[1]. En voici un qui vient des confins du Laos et qui est certainement des premières années du VIIe siècle. Dès cette époque, dans cette terre lointaine, le poème était tenu pour sacré. Somaçarman en institue des lectures quotidiennes dans un sanctuaire, il promet des bénédictions à ceux qui participeront à ces lectures, et prononce des imprécations contre ceux qui raviraient l'un ou l'autre des précieux volumes. Qui peut prévoir les surprises de ce genre que nous réserve encore l'avenir, quand le sol qui recouvre cette vieille culture aura été mieux fouillé, non seulement là où en fut le centre, mais aux extrémités, dans toutes les contrées où s'est répandu l'hindouïsme, et

[1] *Ueber das Rāmāyaṇa*, p. 345.

qui en ont parfois, mieux que la mère patrie, conservé les vestiges?

Nous avons ici une nouvelle variété de la même écriture. Par sa régularité et sa belle exécution, par la forme de l'*r*, qui dépasse le bas de la ligne, elle se rapproche de III. Par la carrure des lettres, elle rappelle I et II. Elle se distingue de l'une et des autres par la forme parfaitement triangulaire du *v* et par la tête très prononcée qu'elle place au-dessus des caractères. Pour le *d* par exemple, cette tête, aussi large que la lettre, rappelle la barre supérieure du *devanâgarî*.

Le signe marquant la fin du çloka, assez semblable ici à un H muni de chaque côté d'un fleuron, n'a subsisté qu'après 1-3. Dans la transcription, il est figuré par ||.

1. çrīvīravarmmaduhitā	svasā çrībhavavarmmaṇaḥ
pativratā dharmmaratā	dvitīyārundhatīva yā ||
2. hiraṇyavarmmajananīṃ	yas tām patnīm upābahat[1]
dvijendur ākṛitisvāmī	sāmavedavidagraṇīḥ ||
3. çrīsomaçarmmārkayutaṃ	sa çrītribhuvaneçvaram
atishṭhipan mahāpūja–	m atipushkaladakshiṇaṃ ||
4. rāmāyanapurāṇābhyā–[2]	m açeshaṃ bhāratan dadat
akṛitānvaham acchedyāṃ	sa ca tadvācanāsthitim
5. yāvat tribhuvaneçasya	vibhūtir avatishṭhate
yo ya e	. . . .
6. dharmmāñças tasya tasya syā–	n mahāsukṛitakāriṇaḥ
. . . .	. . . .
7. itas tu harttā durbud(dh)i–	r yya ekam api pusta(kam)[3]
. . . .	. . . .

TRADUCTION.

1. (Il est une princesse) fille de çrī-Vīravarman, sœur de çrī-Bhavavarman, qui, dévouée à son époux, ne prenant plaisir qu'au devoir, (fut) comme une seconde Arundhatī[4].

[1] D'ordinaire ces inscriptions écrivent *v* au lieu de *b*; ici c'est l'inverse : lire °*vahat*. Cf. IX, B, 6.

[2] Lire *rāmāyaṇa*°.

[3] Il n'est resté que le haut des deux derniers caractères.

[4] La femme de Vasishṭha et le modèle de l'épouse.

2. Celui qui prit pour épouse cette mère de Hiraṇyavarman, une lune entre les brāhmanes, dont le seul aspect annonçait la noblesse et qui marchait en tête des connaisseurs du Sāmaveda,

3. Çrī-Somaçarman érigea, lui, (ce) çrī-Tribhuvaneçvara accompagné (d'une image) du Soleil, avec de grands honneurs et de splendides offrandes[1].

4. Avec le Rāmāyaṇa et le Purāṇa, il donna le Bhārata complet, et en institua la récitation journalière, sans interruption[2].

5. Tant que subsistera la majesté de Tribhuvaneça, quiconque ... [participera à cette lecture,][3]

6. Qu'une part (du fruit) de cette œuvre pieuse[4] revienne chaque fois à l'auteur de cet acte excellent....................

7. Mais l'insensé qui enlèvera d'ici ne fût-ce qu'un seul volume[5],.........
....

V (283).

BAYANG.

Hauteur....................................	0m 44
Largeur...........	0 44
Dates............	526 et 546 çaka = 604 et 624 A. D.

Douze lignes, comprenant douze strophes écrites en une ligne cha-

[1] Je crois devoir séparer *sa* de *çrītribhuvaneçvaram*. Si on réunit les deux mots, il faut traduire : « ce Tribhuvaneçvara accompagné de Çrī et auquel est joint le Soleil ».

[2] A la rigueur, le moyen *akṛita* indiquerait que Somaçarman faisait lui-même cette lecture. On sait que des récitations semblables se faisaient et se font parfois encore dans les sanctuaires de l'Inde propre. Voir le témoignage (à peu près contemporain de notre inscription) de Bāṇa, ap. *Journ. Roy. As. Soc. Bomb.*, X, 87; et celui de Hemacandra (XIIe siècle), ap. *Ind. Antiq.*, IV, 110. *Āsthiti* manque dans nos lexiques.

[3] La relation entre le *yo ya* de ce vers et le *tasya tasya* du suivant, ainsi que ce qui reste du vers 7, ne laisse guère de doute quant au sens général de cette restitution.

[4] Celle de Somaçarman.

[5] D'après la relation chinoise, les Cambodgiens se servaient, pour écrire leurs livres, de peaux de daim noircies. (*Nouv. Mélanges asiatiques*, I, p. 122.) A présent.

cune et divisées en leurs pādas[1]. 1-6 sont en *jagatī* de l'espèce *Vaṃçastha*. 7-9 sont des *trishṭubh* appartenant à différentes variétés dites *Upajāti*[2]. 10 et 11 sont en mètre *vaitalīya*, la première, de l'espèce *Aparavaktrā;* la seconde, de l'espèce *Aupachandasika*. 12 est un çloka *anushṭubh* ordinaire.

La seule donnée que j'aie sur la provenance de l'inscription, c'est qu'elle est gravée sur une stèle placée dans l'intérieur du temple de Bayang, lequel s'élève sur un pic d'environ 200 mètres de hauteur[3], dans cette même province de Trêang[4] d'où provient l'inscription II.

Cet élégant petit monument, d'un style si pur et d'un travail si parfait, est malheureusement mutilé. Dans l'ensemble, il est d'une étonnante conservation : la plupart des caractères sont restés aussi nets qu'au sortir de la main de l'ouvrier. Mais la pierre, un schiste de grain très fin, s'est écaillée en divers endroits, et il s'est produit ainsi plusieurs lacunes, notamment une grande, qui a envahi les deuxièmes moitiés des strophes 3-9, de manière à en compromettre gravement l'interprétation. Bien des détails et, dans le nombre, quelques-uns d'intéressants, restent ainsi douteux. Mais le sens général du document est clair. Il relate une double opération exécutée aux frais d'un même personnage, un brâhmane décoré du surnom védantique de

ils font usage des feuilles d'un palmier qu'ils appellent *treang*. (Aymonier, *Géographie du Cambodge*, p. 31, et J. Moura, *Le Royaume du Cambodge*, I, p. 302.) — Nous retrouverons plus loin, XV, B, 23, un autre exemple d'un don de livres fait à un sanctuaire.

[1] Dans la transcription, ces strophes sont reproduites en quatre lignes chacune, excepté le çloka final, qui n'en occupe que deux.

[2] Voici le détail des pādas restés à peu près intacts : 7 a b *Upendravajra;* c *Indravajra*. 8 a b c *Indravajra*. 9 a c *Indravajra;* b *Upendravajra*.

[3] Le même, probablement, dont il est question dans l'inscription.

[4] Une note additionnelle de M. Aymonier place la montagne dans le voisinage de Chaudoc, qui est situé sur le Mekong à l'endroit où finit le territoire français. Il résulte de cette indication que, par Trêang, il faut entendre ici la Terre, non la province de ce nom, et que le temple de Bayang est situé dans une autre subdivision de cette Terre, dans la province de Prey Krebas. La province proprement dite de Trêang est beaucoup plus à l'ouest.

Vidyādivindvanta : d'abord, l'établissement ou la restauration d'un *Çivapada* sur la plate-forme d'une montagne et, ensuite, l'installation, à proximité du *pada*, d'un tīrtha ou bassin d'ablution. Les deux opérations ont été séparées par un intervalle de vingt ans. Malheureusement il n'y a pas de nom de roi[1]. Mais les dates de 526 et 546 de l'ère *çaka,* correspondant à 604 et 624 A. D., sont les plus anciennes que ces textes nous aient fournies jusqu'à présent[2].

On regrette de ne pas bien voir ce qu'était au juste ce *Çivapada* et comment il était fait. La strophe 11 nous apprend qu'il était entouré d'une bordure de briques. Les strophes 5 et 8, où il était probablement décrit d'une façon plus précise, sont malheureusement mutilées. Mais, comme il est comparé à un lotus fixé sur la pierre, qu'il est rapproché non seulement du *pada* mystique, le « lieu » et aussi la condition suprême de la divinité, mais encore expressément des « pieds » de Çiva[3], et que, strophe 5, où la trace du mot *aṅguli* ne paraît pas douteuse, il est question de ses doigts, on ne peut guère hésiter à y reconnaître une représentation, peut-être une « trace du pied sacré » de Çiva. C'est là, si je ne me trompe, une donnée nouvelle dans l'iconographie religieuse de l'Inde, qui, à côté des *Vishṇupadas* et des *Buddhapadas,* devra désormais enregistrer la figure d'un *Çivapada*[4].

L'invocation appartient entièrement au çivaïsme védantique : Çiva

[1] Tout ce que nous savons par l'inscription VI, c'est que trois ans (peut-être deux, si les années spécifiées dans notre texte doivent être considérées comme révolues) après, en 549 çaka, régnait *Īçānavarman.*

[2] Ce sont aussi, si je ne me trompe, les plus anciens exemples, en *épigraphie,* d'une façon d'exprimer les nombres par des mots symboliques, qui suppose l'usage courant de chiffres avec valeur de position.

[3] Pour rendre autant que possible ces allusions dans la traduction, le mot *pada* du texte y a été partout conservé ou ajouté entre parenthèses.

[4] Je ne connais d'autre *Çivapada* que la célèbre « trace du pied sacré » sur le pic d'Adam, à Ceylan, laquelle est aussi revendiquée par les çivaïtes, mais qui, en réalité, est un *Buddhapada.* C'est un simple fait d'adoption de la part du çivaïsme. L'empreinte du gros orteil de Çiva qui est vénérée dans le temple d'Acaleçvara sur le mont Abu, appartient à la classe fort nombreuse et infiniment diversifiée des « marques de la présence » du dieu. Ce n'est point un *pada.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

est identifié avec le *paramātman*, l'absolu des Upanishads. Les noms particuliers par lesquels il est en outre désigné sont : *Vibhu*, l'omniprésent; *Giriça*, celui qui trône sur les montagnes; *Jagatpati*, le maître des créatures; *Çambhu*, le propice; *Īça*, le seigneur; *Paçupati*, le maître du bétail, et *Çiva*, le fortuné.

A de légères différences près, l'écriture de cette inscription est la même que celle de III, mais avec quelque chose de moins raide et de moins sévère, et nous ne la retrouverons plus que dans XI, tracée avec la même perfection, la même élégance svelte et souple. Il n'est pas aussi facile que pour I et II de la rattacher à un modèle hindou déterminé. Les types dont elle se rapproche peut-être le plus sont l'inscription de Mangalīça à Bādāmi (578 A. D.) et celle de Vikramāditya II à Paṭṭadakal (milieu du VIIIe siècle)[1]. Mais ni ces monuments, ni aucun autre de la même écriture trouvé jusqu'ici dans la mère patrie, ne peut se comparer à ceux-ci, sous le rapport de la régularité, de la symétrie, de la perfection du détail et de la grâce de l'ensemble.

A la dernière ligne, qui est plus courte que les autres, le commencement, le milieu et la fin du çloka sont marqués par des volutes : celles-ci sont figurées dans la transcription par des O.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, en essayant dans la traduction de combler les lacunes, je n'ai eu nullement la prétention de restituer les parties perdues du texte. Je n'ai entendu donner que de simples indications sur la façon plus ou moins probable dont ces fragments ont pu être reliés entre eux. Toutes ces additions conjecturales ont du reste été mises entre crochets [ ].

1. viçuddhatarkkāçamayuktiniçcayā –[2]
(n) n(i)rū(p)ya[3] – – ⏑ ⏑ – (p)ratishṭhitam[4]

[1] *Indian Antiquary*, III, p. 305 et X, p. 164. *Archæological Survey of Western India*, I, pl. XXXII et III, pl. LXIV.

[2] La forme de l'*u* souscrit, comme ici dans *viçuddha*, se rapproche parfois de celle de l'*ū* jusqu'à se confondre avec elle; cf. 3 a, 4 a, 4 c, 8 b, 10 a, 10 c.

[3] Il semble qu'il y ait trace de la marque de l'*ū*, assez rare dans la syllabe *rū*.

[4] Le *p* de *pratishṭhitam* est souscrit à une autre consonne, qui a complètement disparu.

yam āntarañ jyotir upāsate budhā
niruttaraṃ vrahma parañ jigīshavaḥ
2. tapaççrutejyāvidhayo yadarppaṇā
bhavanty an(ird)d(eç)yaphalānuvandhinaḥ
na kevalan tadphalayogasaṅ(g)inā–
m asaṅgināṃ karmmaphalatyajām api
3. nisarggasiddhair aṇimādibhir guṇai–
r upetam aṅgīkṛitaçaktivistaraiḥ
dhiyām atītam vacas – ᵕ – ᵕ –
(anā)spadaṃ yasya padam vidur budhāḥ
4. vibhutvayogād iha labdhasannidhe–
(ç çr)iyā × [1] padan tasya vibhor idam padam
vikī(r)ṇṇa(d)riçyāṅgu(li) – ᵕ – ᵕ –
ᵕ – ᵕ – ṇḍābjam ivopalārppitam
5. ayañ ca mūrddhnā sphuṭaratnamālinā
padan dadhāno giriçasya bhūdharaḥ
upaiti loke bahu – ᵕ – ᵕ –
ᵕ – ᵕ ā mānyatame [2] hi sannatiḥ
6. divokasāṃ mauliviluptareṇunā
padāravinde(na) [3] yathā jagatpateḥ
bibhartti mānonnati – ᵕ – ᵕ –
ᵕ – ᵕ – – ç çikharai(r aya)n nagaḥ
7. dvijātisūnur dvijasattamasya
dhruvasya naptā dhruvapuṇyakīrtteḥ
ya × [4] prāgabhijñātaku – ᵕ – –
⏓ – ᵕ – yas svakulaṃ vyanakti
8. vidyādivindvantagṛihītanāmnā
tenaikatānena çubhakriyāsu
çambho × padasyedam ak – ᵕ – –
⏓ – ᵕ – – ᵕ ivānya(d a)dreḥ
9. tenāpi tīrtthodakapāvitāyā–
m adhityakāyām iha bhūdharasya

[1] Du groupe *ççri*, il n'est absolument resté que la voyelle et la silhouette des consonnes.

[2] Pour le signe de l'*e* ainsi souscrit, cf. *mauli°*, 6 a et IX, A, 2 a, B, 5 a.

[3] Effacé, mais pourtant lisible.

[4] A première vue, on est tenté de lire *yam* : mais il est bien plus probable que le lapicide aura confondu ici le signe de l'*upadhmānīya* avec celui du *jihrāmūlīya*; cf. ce dernier, parfaitement net, 12 b.

snānārt(th)am īçasya kṛitam mahī –
⏓ – ⏑ – – ⏑ ivātmakīrtteḥ

10. paçupatipadabhāg anuttaram
padam adhigacchatu sānvayo janaḥ
ciram avatu hitāya dehinā–
m ayam api bhūmidharo bhuvas sthitim

11. rasadasraçaraiç çakendravarshe
padam aiçam vinivaddham ishṭakābhiḥ
ṛituvārinidhīndriyaiç ca tīrthe
(sa)lilasthāpanam akāri tena bhūyah

12. o ārāmadāsidāsāç[1] ca paçava + kshetram uttamam o
yathāsti[2] svadhanan dattaṃ çivapādāya yajvanā o

TRADUCTION.

1. Lui que, par la constante pratique d'une méditation correcte et de la quiétude, les sages perçoivent siégeant [dans le cœur] ... et qu'ils adorent comme la lumière intérieure, désireux de conquérir la (condition) suprême, l'absolu brahman[3];

2. Lui par qui les pratiques de la mortification, de l'étude et du sacrifice, pourvu qu'elles s'adressent entièrement à lui, procurent des fruits inexprimables non seulement à ceux qui sont (encore) attachés au fruit de ces (pratiques), mais aussi aux détachés qui ont renoncé à tout fruit des œuvres;

3. Lui dont le pada sans support, doué des qualités de ténuité et autres qui lui sont inhérentes, et qui se développent par l'action des énergies qu'il revêt, dépassant [le pouvoir de toute] pensée et de toute parole, (n')est connu (que) des sages[4];

4. De cet Omniprésent qui, grâce à son omniprésence, est venu résider en ce lieu, ce pada, (vraie) demeure (pada) de Çrī, [avec les rayons] qui se répandent de ses doigts aimables, [brille] ici, semblable à un lotus [à la tige d'or] fixé sur la pierre[5].

[1] Lire °*dāsī*°.

[2] Les deux premiers caractères un peu effacés.

[3] Ou, en faisant de *brahmaparañ* un seul mot, « supérieure à Brahmā ».

[4] La traduction suppose au troisième pāda : *vacasāñ ca gocarāv*.

[5] La traduction suppose °*āṅguliraçmi çobhate hiraṇyakāṇḍābjam*. *Çrī* réunit en elle les notions de splendeur et de salut.

5. Et ce mont, en recevant sur son front enguirlandé de joyaux étincelants le pada de Giriça, s'acquiert dans le monde une grande [gloire]; car c'est [s'élever] que de s'humilier devant le plus illustre[1].

6. De même que du lotus des pieds (pada) du Seigneur du monde, dont le pollen est essuyé par les diadêmes des habitants du ciel, s'enorgueillit .... (de même) .. de ses cimes cette montagne[2].

7. (Il est) un fils de brâhmane, du meilleur des brâhmanes, de Dhruva, petit-fils de Dhruvapuṇyakīrtti, lequel, [issu d'une] race de vieille illustration, rend [à son tour, par son mérite] témoignage de sa race[3].

8. Par lui, appelé du surnom de Vidyādivindvanta[4] et uniquement appliqué à de saintes œuvres, [fut faite cette représentation] du pada de Çambhu, comme un autre .... de la montagne.

9. Par lui aussi, sur la plate-forme de ce mont purifiée par l'eau d'un tīrtha, fut fait, pour les ablutions du Seigneur, [ce bassin, ornement de la montagne, la purification], en quelque sorte, de sa propre gloire[5].

[1] Le goût du texte pour les assonances me fait supposer *bahumānyatām* au troisième pāda. Le quatrième devait commencer par un adjectif se rapportant à *sannatiḥ* ou par un substantif abstrait féminin.

[2] Tout l'arrangement de la comparaison reste obscur.

[3] La construction est un peu lourde, et on peut hésiter sur la distribution des noms propres. Je crois devoir prendre *Dhruva* comme celui du père, bien que la constitution de la famille hindoue fournisse des motifs qui permettraient, au besoin, d'expliquer l'absence de ce nom. *Dhruvapuṇyakīrtti* signifie « réputé pour la solidité de son mérite religieux ». Le reste de la traduction suppose *°kulaprajāto guṇena bhūyas.*

[4] Je ne pense pas qu'il faille voir dans la forme donnée dans le texte une simple circonlocution de *Vidyāvindu*. Ainsi réduit, le nom serait toujours védantique et signifierait « celui qui possède la science parfaite ». Tel que je l'adopte dans la traduction, il signifie « qui a pour commencement la Vidyā et pour fin le Vindu ». *Vidyā*, la science, est le Veda, le *çabdabrahman* et l'*avarā gatiḥ* des Upanishads. Le *vindu* est l'élément final et le plus immatériel de la syllabe mystique *oṃ* et, en même temps, « le connaisseur » (l'assonance n'est pas fortuite et doit être retenue), dans l'une et dans l'autre acception, Çiva lui-même identifié avec le *parabrahman*. Le nom résume donc en quelque sorte la devise : Per transitoria ad æterna. — Au troisième pāda, il faut sans doute restituer *akāri.*

[5] La syllabe qui manque à la fin du troisième pāda ne peut guère avoir été que *bhṛit*, *mahībhṛit* formant le premier terme d'un composé dont la fin commençait le pāda suivant; par exemple, *mahībhṛi– cchriye* « pour l'ornement de la montagne ». Au quatrième pāda, avant *ivātmakīrtteḥ*, je suppose qu'il y avait *tīrtham*, lequel pourrait se rapporter à la fois à ce qui précède, dans le sens propre

10. Puissent les adorateurs des pieds (pada) de Paçupati atteindre avec leurs familles le pada suprême, et puisse longtemps aussi, pour le bien des hommes, ce porteur du monde (la montagne) assurer l'assiette de la terre.

11. Dans l'année du roi des Çakas (désignée) par les saveurs, les Açvins et les flèches[1], ce pada du Seigneur a été entouré d'une bordure de briques, et (dans l'année désignée) par les saisons, les mers et les sens[2], l'eau fut ensuite amenée par lui dans le tīrtha.

12. En même temps un verger, des servantes, des serviteurs, du bétail, des terres excellentes, tout cela fut donné en toute propriété au Çivapada par son adorateur[3].

VI (261 a b).

VAT CHAKRET.

Deux parties, désignées par les lettres A et B.

HAUTEUR.	LARGEUR.
A, 0m460	A, 0m34
B, 0 185	B, 0 42

Date........................ 548 çaka = 626 A. D.

A contient onze lignes, formant cinq çlokas et demi *anushṭubh* écrits en deux lignes chacun et divisés en leurs pādas. B contient quatre lignes, formant une strophe *prakṛiti* de l'espèce *Sragdharā*, chaque pāda occupant une ligne.

de « bassin d'ablution », et à ce qui suit, dans le sens de « moyen de purification ». Dans le premier pāda, *tīrthodaka* n'a peut-être que le sens général de « eau sainte ».

[1] Les six saveurs, les deux Açvins, les cinq flèches de l'Amour; ce qui fait 526.

[2] Les six saisons, les quatre mers et les cinq sens; ce qui donne 546. Peut-être faut-il considérer ces deux dates comme se rapportant à l'année révolue.

[3] Pour le mot *yajvanā*, cf. I, A, 54 traduction.

Vat Chakret est situé dans la province de Ba Phnom, une des divisions de la Terre du même nom, qui s'étend au sud et à l'est du Mekong jusqu'à la frontière française. La province tire son nom de la montagne de Ba Phnom[1], qui en occupe à peu près le centre, et dont le triple massif surgit isolé du milieu des marécages et des rizières, à peu de distance du bras oriental du grand fleuve. Vat Chakret est situé au pied de cette montagne, près de la résidence du Thommea Dechou[2].

L'inscription est gravée sur les deux faces d'une stèle plate. A a beaucoup souffert. Dans le bas, il n'est resté que le premier pāda de la strophe 6. Dans ce qui a subsisté, le trait est partout plus ou moins usé, et aucun des trois estampages qui ont été à ma disposition ne présente un texte lisible d'un bout à l'autre. Une comparaison attentive a permis pourtant de restituer dans leur entier les cinq premières stances, à l'exception d'une seule lacune à la deuxième, où le sens est du reste suffisamment clair. Le verso B, qui contient la date, a moins souffert. La pierre y a subi bien des injures, mais il n'y a pas eu d'ablation lente comme en A, et le creux des caractères y a conservé sa profondeur.

L'inscription, qui se rapporte à l'année 549[3] *çaka* = 627 A. D., est au nom du roi *Īçānavarman,* le deuxième successeur de Bhavavarman d'après la liste des rois fournie par XI. Elle relate l'érection d'une image de Çiva-Vishṇu, couple dont le culte paraît avoir été particulièrement florissant à cette époque, puisque, sur cinq fondations faites sous ce règne, quatre sont dédiées à ces deux divinités réunies[4]. L'image fut érigée par un vassal, seigneur de la ville de *Tāmrapura,* qu'il avait conquise sur un prince rebelle, et possesseur, en outre, des trois villes de *Cakrāṅkapura, Amoghapura* et *Bhīmapura.* C'est là du moins ce qui paraît résulter de plus probable d'un texte

[1] Ce mont est marqué sur la carte de M. Aymonier par 11° 17′ N. et 103° 1′ 20″ E.

[2] Titre du gouverneur de la province de Ba Phnom.

[3] La date du texte, 548, se rapporte à l'année révolue.

[4] Outre celle-ci, celles de VIII, IX, XI, 11 et 12.

où, à l'obscurité provenant de lectures incertaines, vient s'ajouter celle d'une rédaction bizarre.

L'écriture est la même que celle de VII et de la partie ancienne de IX. Par l'exécution, qui est peu soignée, par le dessin lourd des caractères, elle rappelle I et II. Elle en diffère par le prolongement inférieur de certaines lettres, le *k*, l'*u* souscrit, l'*r* qui dépasse toujours le bas de la ligne. Par le tracé, qui est plus grêle, elle se rapproche de XI. Comme particularités, on remarquera l'*ā* dans le nom d'Īçānavarman, à la strophe 2; l'*i*, qui est figuré plusieurs fois comme l'est ailleurs l'*ī*, et l'*ū* de *pūrvvena*, strophe 5, que nous retrouverons plus loin, VII, 1.

Chacun des quatre pādas de la longue strophe de B est marqué du signe qui, d'ordinaire, ne se met qu'à la fin des versets. Ce signe ressemble beaucoup à celui qui est employé dans IV. Il est figuré dans la transcription par ||.

A

1. Jayatīndukalāmauli— (r a)n(e)kaguṇavistaraḥ[1]
sa ādir api bhūtānā— m anādinidhanaç çivaḥ
2. devaç çrīçānavarmmeti[2] vabhūva pṛithivīçvaraḥ
çakratulyas svavīryyeṇa çriyā ca hari . . maḥ[3]
3. rājendrasya[4] prasādena diṅmaṇḍalavicār(iṇaḥ)[5]
pareshāṃ[6] kīrttim ākramya yasya kīrttir jjavasthitā[7]

[1] Des deux premières syllabes, il n'est resté que la barre verticale et une trace de la boucle de l'*n*.

[2] Le parafe qui marque l'*ā* dans *çrīçā*° est insolite avec *ç*; cf. VII, 2.

[3] La trace de *hari* est très faible, mais la lecture est suffisamment garantie par la comparaison des estampages.

[4] Le *j* n'apparaît distinct que sur un seul estampage.

[5] Un estampage donne l'*i* de °*cāriṇaḥ* et un autre offre une faible trace de l'*ṇ*. L'absence de toute trace d'un *ī* final (la marque des caractères placés au-dessus ou au-dessous de la ligne est particulièrement durable) me fait écarter la leçon °*cariṇī*, qui, autrement, se présentait d'abord.

[6] La comparaison des estampages ne laisse pas de doute sur la lecture des deux premières syllabes.

[7] Le seul caractère incertain de ce mot est le *va*, qui pourrait aussi être lu *ga*, à la rigueur même *ṭā* ou *dā* (*ḍā*?).

4. [yo]ddhyāsitobhavad[1] dīrgham soyaṃ tāmrapureçvaraḥ[2]
cakrāṅkāmoghabbhīmākhya—[3] puratrayapadaçriya(m)[4]
5. [ya]çobhikāṅkshatā tena sthā(pi)tāv[5] ā bhuva sthiteḥ
çraddhāpūrvvena[6] vidhinā sūrī(sh)ṭau[7] hariçaṅkarau
6. bhṛityagomahishakshe(tra)—[8] vas . r . . . . . .
. . . .

B

Piṇḍībhūte çakāpde[9] vasujalanidhiçarair[10] vvāsare mādhavādau ||
kīṭe prāglagnabhūte kumudavanapatau tāvure kṛittikāyām ||
rājño lapdhaprasādo[11] ripumadapidhanāt[12] tāmrapuryyā+ kurājñaḥ[13] ||
(so)traiva[14] svarggabhūtyaiḥ[15] haritanusahitaṃ sthāpayām āsa çambhuṃ ||

[1] Lire °*dhyāsito*°; pour une orthographe semblable, cf. XI, 18 et 23; XVIII, B, 12. La trace laissée par le premier caractère ne permet guère d'autre restitution que *so* ou *yo*.

[2] Le *ḥ* final est donné par deux estampages.

[3] Le *ca* initial est suffisamment net sur un estampage. Il n'y a pas la moindre trace d'un signe, ni au-dessus, ni à la suite du °*khya* final.

[4] *Da* est fourni par un seul estampage, l'*i* de °*çriya*° par deux; un seul donne une faible trace du *y*; l'*m* final manque sur les trois. Mais ils portent tous la marque du *virāma*, qui implique ici forcément un *m*.

[5] Ce premier mot manque complètement sur un estampage; les deux autres ont conservé de faibles traces de la première et de la troisième syllabe.

[6] Lire °*pūrvveṇa*. Pour la marque de l'*ū*, cf. VII, 1.

[7] Traces très faibles. La marque de l'*ū* de *sūrī*° consiste en un petit crochet placé à droite de la voyelle souscrite. Le *ṭ*, qui n'apparaît que sur un seul estampage, pourrait aussi être lu *dh*, ce qui conduirait à *sūrīddhau*.

[8] Un seul estampage donne l'avant-dernier groupe °*kshe;* le dernier, °*tra* est indistinct. Au pāda suivant, il y avait probablement *vasu*°.

[9] Lire *çakābde;* cf. note 11 et XI, 17.

[10] Il y a ici une syllabe de trop; lire °*jaladhi*°. Si la faute provient du lapicide, celui-ci savait le sanscrit, car *jaladhi* et *jalanidhi* sont synonymes.

[11] Lire *labdha*°; cf. note 9.

[12] Pour °*pidhānāt*, par une licence prosodique dont nous trouverons encore plusieurs exemples.

[13] On attendait *kurājña—s so*°. La trace du *ñ* souscrit est extrêmement faible. Cf. la note de la traduction.

[14] De la première syllabe, il est resté la barre supérieure de l'*o* et une faible trace de la consonne.

[15] Lire °*tyair hari*°, ou plutôt : °*tyai hari*°.

IMPRIMERIE NATIONALE.

TRADUCTION.

A

1. La victoire est au (dieu) qui porte le croissant de la lune à son diadème; qui se manifeste par le développement infini des (trois) qualités, Çiva, à la fois le principe des êtres et lui-même sans principe et sans fin.

2. Le deva[1] çrī-Īçānavarman fut le maître de la terre, l'égal de Çakra[2] par la force, [semblable à][3] Hari par sa splendeur.

3. Par la grâce de ce roi des rois[4], parcourant le cercle (entier) des régions[5], lui dont la gloire, après avoir attaqué la gloire de ses rivaux, s'est arrêtée dans sa course rapide[6],

4. Lui, le seigneur de Tâmrapura, que voici[7], qui longtemps a fait l'ornement de ses pieds des trois villes de Cakrāṅkapura, Amoghapura et Bhīmapura[8],

5. C'est par lui, désireux (d'augmenter) sa gloire, qu'ont été érigés selon les préceptes, avec foi et pour rester debout aussi longtemps que la terre, ces deux (dieux) adorés par les sages, Hari et Çaṅkara.

6. Serviteurs, bœufs, buffles, terres, objets précieux ....
....

[1] C'est le pendant du *divus* des latins. Nous le trouverons plus loin appliqué à d'autres personnages encore qu'à des rois.

[2] Indra.

[3] Le sens n'est pas douteux; pour la forme, on peut supposer *hariṇā samaḥ*. Le double instrumental n'aurait rien d'étrange. C'est à dessein que *çrī* a été choisi pour motiver la comparaison avec Hari.

[4] Je fais dépendre *rājendrasya* de *prasādena* et le sépare entièrement de *yasya;* l'expression correspond évidemment au *rājño labdhaprasādo* de B.

[5] En maître, en ordonnateur : *vicārin* implique ces nuances.

[6] Pour se reposer, sans doute, et se fixer auprès de lui. Ou faut-il traduire : « (n'en) est devenue (que plus) rapide » ?

[7] La troisième personne équivaut ici à la première : « moi, le seigneur de Tāmrapura ». *Tāmrapura* signifie « la ville de cuivre ». La relation chinoise traduite par Abel Rémusat signale en plusieurs endroits la profusion avec laquelle le cuivre était employé dans l'architecture cambodgienne. Voir, par exemple, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 105.

[8] On pourrait aussi, en admettant la chute d'un *ḥ* final, voir dans le troisième pāda le nom du personnage : « qui ne porte pas en vain le nom redoutable de Cakrāṅka ». Ce qui me décide à voir dans le composé les noms des trois villes, c'est que *Bhīmapura* se trouve dans le texte

B

L'année (du roi) des Çakas (désignée) par les Vasus, les océans et les flèches[1] étant révolue, le premier jour (du mois) de Mādhava[2], le Scorpion étant à l'horizon oriental[3], et le Seigneur des forêts de lotus[4] dans le Taureau et dans Kṛittikā[5]; reçu en grâce par le roi pour avoir étouffé l'orgueil hostile du vil roi

khmer *a* de l'inscription XV (cf. p. 99); que *Cakrāṅkapura* pourrait fort bien être Chikreng ou Chakreng, dans la province du même nom, au sud-est d'Angkor, et que *Amoghapura*, d'après une communication de M. Bergaigne, se retrouve, lui aussi, dans un de nos textes, l'inscription de Sdok Kok Thom. *Cakrāṅkapura* signifie «la ville du Porte-disque, de Vishṇu»; *Amoghapura*, «la ville qui n'a pas été bâtie en vain» ou «la ville d'Amogha, de Çiva»; *Bhīmapura*, «la ville redoutable» ou «la ville de Bhīma, de Çiva». Mais voici une autre difficulté. Dans l'inscription suivante, Īçānavarman porte lui-même le titre de «possesseur de trois villes». L'identité de ces trois villes dans l'un et l'autre document ne saurait guère faire l'objet d'un doute; aussi la tentation est-elle bien forte de rapporter les deux derniers pādas à Īçānavarman, d'en faire un composé possessif et de chercher dans la stance quelque chose comme «lui, qui depuis longtemps a pris refuge auprès de celui qui a les trois villes ..... pour ornement de ses pieds». Malheureusement *adhyāsito* s'y oppose : l'expression serait tout bonnement impertinente de vassal à souverain, et, pourtant, c'est la seule lecture qui semble possible, bien que le participe ainsi construit avec le verbe auxiliaire ne soit pas d'une bonne langue. Faut-il admettre que, d'une inscription à l'autre, les trois villes aient fait retour au roi? ou, dans VII, le roi ne les possédait-il qu'indirectement, comme souverain de son vassal? En tout cas, on ne saurait conclure de l'emploi qui est fait ici du passé, que ce dernier ne les possédait plus au moment où fut rédigée la présente inscription.

[1] Les huit dieux appelés *Vasu*, les quatre océans et les cinq flèches de l'Amour : ensemble, 548.

[2] Avril-mai. C'est le premier mois de l'année hindoue.

[3] Environ 4 heures de l'après-midi.

[4] La lune.

[5] Le nakshatra des *Krittikās* (le nom est d'ordinaire au pluriel) répond aux Pléiades, qui font partie de la constellation du Taureau. *Tāvura*, dont le texte se sert, est le grec *ταῦρος*. Il est tout naturel que ces noms grecs aient suivi l'astronomie zodiacale grecque dans son voyage de l'Inde au Cambodge. Ce n'est pourtant pas sans éprouver un sentiment étrange qu'on les rencontre égarés ainsi sur les rives du Mekong. La mention du même signe revient plus loin, dans l'inscription XII.

de Tāmrapurī[1], ce (seigneur) a érigé ici, avec une magnificence (digne) du ciel[2], ce Çambhu uni au corps de Hari.

VII (241).

SVAI CHNO.

Hauteur .... 0^m30[3]
Largeur 0 39

Dix lignes, comprenant sept lignes de texte sanscrit suivies de trois lignes de texte khmer. Les sept lignes du texte sanscrit contiennent quatre strophes : 1 est une *trishṭubh* de l'espèce *Upajāti* (a c *Upendravajra*, b d *Indravajra*); 2 est une *trishṭubh* de l'espèce *Indravajra;* 3 est une *çakkarī* de l'espèce *Vasantatilaka.* Ces trois strophes sont écrites en deux lignes chacune, avec séparation des pādas. 4 est un çloka *anushṭubh* écrit en une ligne et divisé de même en ses pādas.

Svai Chno, d'où provient l'inscription, est situé près de Vat Prey Veng, localité de la province de Phnom Penh. Cette province, dont

[1] La leçon *kurājñaḥ,* que j'avais vainement cherchée sur les estampages (ils ne donnaient que *kurājaḥ*) et que je n'osais pas adopter contre leur apparent témoignage, ne m'a été fournie que par le fac-similé photographique, où la trace de l'*ñ,* bien que faible, se distingue pourtant nettement des rugosités de la pierre. Il résulte de cette leçon que le seigneur de Tāmrapura ou °purī, érecteur de l'image, avait conquis cette ville sur un prince ennemi d'Īçānavarman et qui portait le titre de roi. La mention *in extremis* de cette conquête, quand le rédacteur avait si bonne occasion d'en parler plus haut, est certainement faite pour surprendre : la construction du passage aussi est loin d'être irréprochable. Mais ce sont là de minces griefs en comparaison des embarras où m'avait jeté la lecture *kurājaḥ.*

[2] La traduction reproduit le texte tel quel, avec son substantif inconnu et invraisemble *bhūtya = bhūti.* Il faut sans doute corriger *bhūtyai* et traduire : « pour obtenir la félicité au ciel ».

[3] La hauteur du texte sanscrit est de 0^m20.

le chef-lieu est la ville bien connue du même nom, la capitale actuelle du Cambodge[1], est peu étendue en latitude, mais pénètre assez loin dans l'intérieur, perpendiculairement au cours du Mekong. Ni Svai Chno ni Vat Prey Veng ne sont marqués sur les cartes, et je n'ai aucune donnée sur la distance qui les sépare de Phnom Penh.

L'inscription, qui est gravée sur une stèle schisteuse, est d'une exécution très négligée. Le tracé peu régulier des caractères et les nombreuses gerçures dont la pierre est couverte en rendent la lecture assez difficile. De plus, le commencement des trois dernières lignes est perdu. Le document n'est pas daté; mais, comme le précédent, il est du règne d'*Īçānavarman*, qui est qualifié de « suzerain de trois rois » et de « possesseur de trois villes ». On peut se demander si, sous ces formules pompeuses, ne se cache pas un commencement de décadence et de démembrement du royaume. L'objet de l'inscription est la fondation d'un *āçrama* par un certain *Ārya Vidyādeva*.

L'écriture est la même que celle de VI, mais encore moins soignée. On remarquera l'*ṇ*, qui a ici la forme plus simple déjà signalée à propos de III; l'*ū* souscrit dans *anūnaçakti*, str. 1, et l'*ā* dans le nom d'*Īçānavarman*, str. 2, que nous avons déjà rencontrés l'un et l'autre dans VI; le *bh* très négligé de *bhoktā*, str. 2, et le contour arrondi du *th* dans *āvasathāya*, str. 4.

1. Jayaty akhaṇḍārddhaçaçāṅkamauli-
r ākhaṇḍalānamrakirīṭakosha(ḥ)[2]
sadhātṛinārāyaṇarudrakoṭi-
r avyāhataç çambhur anūnaçakti(ḥ)[3]
2. bhūpatrayasyoruyaço vidhātā
bhoktā valīyān nagaratrayasya

[1] La ville de Phnom Penh est située aux *Quatre-Bras*, au carrefour formé par le cours supérieur du Mekong, par ses deux branches inférieures et par la rivière du grand lac.

[2] Le *sha* de *kosha(ḥ)*, un peu effacé sur deux de mes estampages, est lisible sur le troisième.

[3] Pour la forme de l'*ū*, dans *anūnaçaktiḥ*, cf. VI, A, 5.

çaktitrayasyeva hara sthirasya
.çrīçānavarmmā[1] jayati kshitīçaḥ

3. — — ᵕ — ᵕ[2] gaṇitās saha ceṭakeṇa[3]
gāvoshṭa ca[4] kramukavṛindam açītisaṃkhya(m)
— — ᵕ saṃkhyagaṇitais saha nālikerai—
+ kshetrasya kṛitsnaparimāṇatayā çat — —[5]

4. . . . . . . m āryyeṇa | vidyādevena satriṇā[6]
utkramāvasathāyeda— | m atyāçraminive(çitam)

TRADUCTION.

1. La victoire est au (dieu) qui porte toute une moitié de la lune à son diadème, qui repose sur la tiare altière d'Ākhaṇḍala[7], qu'escortent Dhātṛi, Nārāyaṇa et les Rudras par millions[8], l'irrésistible Çambhu, dont l'Énergie ne souffre pas d'atteinte.

2. Victorieux (aussi) est le glorieux souverain de trois rois[9], le puissant possesseur de trois villes[10] inébranlables, comme Hara l'est de sa triple Énergie, çrī-Īçānavarman, le maître de la terre.

3. . . . . . au nombre de . . . . avec un serviteur, plus huit vaches, un bosquet

[1] Pour l'*ā* de *çrīçān*°, cf. VI, A, 2.

[2] A la troisième syllabe on distingue la trace de *sra;* la quatrième paraît avoir commencé par un *v;* la cinquième contenait une consonne souscrite, probablement un *ç:* on est tenté de restituer *viñça.*

[3] Lire *ceṭakena.*

[4] Caractère incertain; la lecture apparente est plutôt *ṭā* ou *dha.* Peut-être faut-il lire °*shṭadhā.*

[5] Peut-être *mat.*

[6] Pour *sattriṇā.*

[7] Indra. Le texte dit : « qui a la tiare... pour *kosha* », c'est-à-dire : qui est porté par elle, comme une fleur est portée par sa capsule. On peut aussi décomposer *ānamra,* « inclinée (devant lui) ».

[8] Brahmā, Vishṇu et les génies suivants de Çiva.

[9] *Uruyaço* peut, à la rigueur, se construire de quatre façons différentes : il peut être à l'état isolé ou en composition avec *vidhātā,* et, dans chacun de ces cas, il peut être, ou adjectif masculin se rapportant à *vidhātā,* ou bien substantif neutre régi par lui. Ces quatre constructions donnent deux traductions : celle qui se lit ci-dessus, et « celui qui dispense une large gloire à trois rois ».

[10] Cf. VI, A, 4. Il s'agit évidemment de trois forteresses. « Inébranlables » se rapporte à la fois aux trois villes et aux trois Énergies de Çiva. Ces trois Énergies sont les personnifications de la puissance de Çiva comme créateur, conservateur et destructeur des êtres. En même temps, il y a là une allusion aux trois *çaktis* d'un roi, l'activité, la prudence et la force.

d'arecas[1] au nombre de quatre-vingts, avec des cocotiers comptés au nombre de . . . . , et cent . . . . . selon la mesure totale du domaine.

4. Par l'honorable Vidyādeva, qui célèbre de riches sacrifices[2], [a été établi], pour (qu'on puisse) s'y retirer (temporairement) ou y demeurer (à toujours), cet [āçrama][3] peuplé de (religieux) élevés au dessus des (quatre) āçramas.

VIII (282).

ANG POU.

Publication antérieure : A. Bergaigne, dans le *Journal asiatique*, avril-juin 1883, p. 453. Texte des strophes 1, 4, 5, et analyse du reste.

Hauteur	0m97[4]
Largeur	0 35

Quarante-deux lignes, comprenant quatorze lignes de sanscrit suivies de vingt-huit lignes de texte khmer. Les quatorze lignes de la partie sanscrite contiennent cinq çlokas *anushṭubh* écrits en deux

[1] Le palmier qui produit la noix d'arec, laquelle se mâche enduite de chaux et enroulée dans une feuille de bétel. La relation exacte de *gāvo* reste obscure. Au dernier pāda, si la lecture *çat* est juste, il faut admettre sans doute une mesure agraire exprimée ou sous-entendue.

[2] Proprement, « qui célèbre des *sattras* », de grands sacrifices védiques à Soma. Cf. la note de I, A, 34. Il se peut, toutefois, que le mot ait ici simplement le sens de « charitable », *sattra* signifiant aussi une distribution solennelle d'aumônes.

[3] La restitution n'est pas douteuse quant au sens : il s'agit évidemment d'un de ces établissements religieux qui tenaient tantôt de l'ermitage, tantôt du couvent, et dont la mention revient si souvent dans ces inscriptions. Quant au terme choisi pour le désigner, la présence du mot assez rare *atyāçramin* fait supposer que ce devait être *āçrama*, qui est aussi du neutre. Cela fournissait un jeu de mots avec les quatre *āçramas*, qui sont les quatre stages de la vie prescrits au fidèle : l'état de novice, de maître de maison, d'ermite et d'ascète. Il faut donc, très probablement, restituer *āçramam* au premier pāda. La signification de « retraite (temporaire) », que me paraît avoir ici *utkrama*, ne se trouve pas dans les lexiques.

[4] La partie sanscrite mesure 0m34 en hauteur.

lignes chacun, avec séparation des pādas, et suivis d'une sixième strophe *atidhṛiti* de l'espèce *Çārdūlavikrīḍita,* dont les quatre pādas occupent une ligne chacun.

Ang Pou ou Vat Pou, comme le nom est écrit ailleurs[1] par M. Aymonier, fait partie de la province de Trêang[2]. Le site, sur lequel je n'ai pas d'autres renseignements, correspond à l'emplacement d'un ancien temple qui paraît avoir été construit en bois. Il n'en reste plus rien que la trace du fossé qui l'entourait. Trois statues qui étaient dans l'enceinte, ainsi que la stèle en grès qui porte l'inscription, ont disparu à leur tour : elles ont été envoyées en France et se trouvent actuellement au musée cambodgien du Trocadéro.

L'inscription n'est pas datée; mais, comme les deux précédentes, elle est du règne d'*Īçānavarman.* Elle relate l'érection d'une image et d'un linga de *Çiva-Vishṇu* et la donation d'un *āçrama* consacré à *Bhagavat* par un certain *Īçānadatta,* qui est qualifié de *muni,* d'homme retiré du monde.

Le document est écrit en caractères un peu lourds, mais hardiment et nettement tracés, du moins dans la partie sanscrite et dans les seize premières lignes du texte khmer. A partir de là, le travail s'altère et devient bientôt détestable. Dans la partie soignée, l'écriture reproduit exactement celle de I et II. Mais à côté de cette facture archaïque, l'orthographe présente des innovations remarquables. Nous voyons disparaître des distinctions soigneusement faites jusqu'ici : le *visarga* tend à se substituer au *jihvāmūlīya* et à l'*upadhmānīya* (sur cinq occasions qui se présentaient pour l'un ou pour l'autre, le vieux signe n'est employé qu'une fois), et le *ṭh* n'est plus distingué du *th;* la consonne souscrite des groupes *sth* et *shṭh* est exactement la même, et, dans les deux cas, elle est représentée par *th.* Ce sont là des habitudes qui deviendront constantes dans les inscriptions postérieures.

[1] *Journal asiatique,* avril-juin 1883, p. 452. — [2] Pour cette province de Trêang, voir plus haut, p. 22.

Le texte khmer[1] renferme un bon nombre d'expressions sanscrites, dont plusieurs paraissent être des noms propres : *ācāryyarāmadeva*, *bhadraviçesha* (deux fois), *içvaradatta* (= *Īçānadatta ?* c'en est du moins le synonyme), *kumāraçakti*, *rudraçambhu*, *rāmapāla* (deux fois), *rudrakīrtti*, *nāgavindu*.

1. Jayato jagatāṃ bhūtyai kṛitasandhī harācyutau
parvvatīçrīpatitvena bhinnamūrttidharāv api
2. khyātavīryyaviçeshena çesheṇeva mahībhṛitā
ratnojvalitabhogena[2] jitaṃ çrīçānavarmmaṇā
3. yaḥ[3] pratītatapaç çila—[4] vṛittaçrutaparo muniḥ
īçānadatta ity ākhyā— khyātaḥ[3] khyātakulodgataḥ
4. çaṅkarācyutayor arddha— çarīrapratimām imāṃ
ekasaṃsthāsukṛitaye yo guruṇām[5] atishthipat[6]
5. vishṇucandeçvareçāna— liṅgaṃ tena pratishthitaṃ[7]
ekabhoganivaddhāstu tatpūjety asya niçcayaḥ
6. dāsakshetragavādikaṃ bhagavate dattaṃ dhanaṃ[8] yajvanā
tṛishṇākampitamānasaḥ[3] khalajano yas saṃharaty uddhataḥ
nānādu+khasamanviteshu narakeshv akshīṇapāpātmako[9]
tishthatv[10] eva sakopajihmitamukhair abhyāhataḥ[3] kiṅkarai(ḥ)

TRADUCTION.

1. Victorieux sont Hara et Acyuta[11], devenus un pour le bien des êtres, quoique, en tant qu'époux de Pārvatī et de Çrī, ils portent des corps distincts.

2. Victorieux (aussi) est l'illustre et très héroïque crī-Īçānavarman, qui porte la terre comme Çesha, dont la magnificence (dont la crête) resplendit de joyaux[12].

[1] Voir ce qu'en dit M. Aymonier, *Journal asiatique*, l. c.

[2] Lire °*jjval*°. La marque de la longue dont semble affecté l'*i* suivant est probablement accidentelle.

[3] Remarquer le *visarga*.

[4] Le vers serait meilleur avec *çīla*—.

[5] Lire *gurūṇām*.

[6] Lire °*shṭhi*°.

[7] Lire °*shṭhi*°.

[8] Le *dh* ressemble ici tout à fait à un *v*.

[9] On s'attendait à °*maka*— *s tish*°.

[10] Lire °*shṭha*°.

[11] Çiva et Vishṇu.

[12] Çesha est le serpent sur lequel repose la terre, et *mahībhṛit* «qui porte la terre» est un des synonymes de roi. Le dernier membre de phrase traduit l'ad-

IMPRIMERIE NATIONALE.

3. Célèbre par ses austérités, uniquement adonné à la vie d'aumônes[1] et à l'étude, le muni connu sous le nom d'Īçānadatta, issu d'une famille illustre,

4. A érigé cette image dans laquelle sont unis par moitiés les corps de Çankara et d'Acyuta, pour le bénéfice de ses parents[2].

5. Il a (aussi) érigé un linga de Vishṇu et d'Īçāna Candeçvara[3] : « que leur culte soit lié par la participation aux mêmes offrandes », telle est sa décision.

6. Les biens en serviteurs, terres, bétail et autres donnés à Bhagavat par son adorateur[4], l'impie qui, plein d'insolence, l'âme frémissante d'avidité, oserait les ravir, que, sans pouvoir expier son forfait, il soit sans cesse, dans les enfers aux supplices variés, frappé par les valets (de Yama)[5], à la bouche grimaçante de colère.

jectif composé du troisième pāda, lequel s'applique au roi ou à *Çesha*, selon qu'on traduit *bhoga* par « royauté, appareil royal » ou par « crête, repli ».

[1] Proprement « la manière de vivre de celui qui ne subsiste qu'en glanant ».

[2] La traduction suppose un *anusvāra* tombé ou oublié au-dessus de *saṃsthā*. Si on ne veut pas faire cette correction au texte, il faut traduire, en faisant de *guru* un pluriel de majesté et en le rapportant aux deux divinités (ce mot est un des noms de Çiva) : « cette image des demi-corps de Çankara et d'Acyuta, pour la réalisation excellente de l'union des (divins) gurus ». Par *ardhaçarīrapratimā*, il ne faut pas se figurer une image à mi-corps, quelque chose comme un hermès bicéphale, mais une image entière, où les deux divinités étaient probablement, comme dans les monuments analogues de l'Inde propre, associées de face, la moitié de gauche appartenant à l'une, celle de droite à l'autre.

[3] Je crois qu'il s'agit ici d'une représentation différente, bien que *liṅga* puisse, à la rigueur, se dire d'une image. Je suppose en outre que *Candeçvara* « le seigneur de la lune » qualifie *Īçāna* et que ce dernier nom est choisi par allusion à celui du roi et du donateur. Mais, comme *īçvara* admet aussi le féminin *īçvarā* à côté de *īçvarī*, il se pourrait que l'association fût ici triple, et que le linga fût consacré à Vishṇu, à Devī et à Çiva. Seulement, dans ce cas, il faudrait corriger °*caṇḍecvare*°. *Caṇḍeçvarā* signifie « la Dame courroucée ». — Cette note m'avait été surtout suggérée par le soupçon d'un rapport possible entre les divinités mentionnées dans le texte et les trois statues trouvées auprès de la stèle. Je puis ajouter maintenant que ce rapport n'existe pas. Les objets déposés au Trocadéro ne sont pas encore classés et les étiquettes sont tombées en route : il n'est donc pas possible, pour le moment, d'en reconnaître la provenance. Mais il résulte d'une note additionnelle de M. Aymonier que, des trois figures trouvées à Ang Pou, une seule est mâle. « Elles étaient plantées et alignées sur une large pierre plate, légèrement creusée en bassin, avec gargouille d'écoulement à gauche, c'est-à-dire au nord, la divinité mâle au milieu. »

[4] *Bhagavat* est plus spécialement un nom de Vishṇu. Pour la portée du mot *yajvan*, cf. la note de I, A, 34.

[5] Le dieu des enfers.

IX (256, 255).

ANG CHUMNIK.

Deux parties, désignées par les lettres A et B.

HAUTEUR.	LARGEUR.
A, 0m79[1]	A, 0m53
B, 0 80	B, 0 57

Date........................ 550 çaka = 628 A. D.

A contient, en dix-neuf lignes : une strophe *trishṭubh* d'une des variétés dites *Upajāti* (premier et quatrième pādas *Indravajra*, deuxième et troisième *Upendravajra*), lignes 1, 2; deux çlokas *anushṭubh*, 4-6; un texte en langue khmer, 7-18; un çloka *anushṭubh*, 19. B contient, en vingt lignes : quatre çlokas *anushṭubh*, 1-8; une strophe *prakṛiti* de l'espèce *Sragdharā*, 9-12; une strophe *atiçakkarī* de l'espèce *Mālinī*, 13, 14; six çlokas *anushṭubh*, 15-20. Toutes les strophes sont divisées en leurs pādas.

Ang Chumnik, ou plus exactement Vat Kedey Ang[2], d'où provient l'inscription, fait partie du territoire du village de Ta Tron, dans le district de Koh, une des subdivisions de la province de Ba Phnom[3]. Le district de Koh (l'île), ainsi appelé parce qu'il forme en quelque sorte une île entre le bras oriental du grand fleuve et l'arroyo qui, de Banam, va rejoindre les arroyos de Cochinchine, est une vaste plaine, dominée au nord par le mont Ba Phnom, inondée dans presque toute son étendue à l'époque des grandes crues et occupée par de fertiles rizières. Au-dessus du niveau de la plaine

[1] Sur cette hauteur, 0m29 reviennent au texte sanscrit.

[2] M. Aymonier écrit ces noms de diverses manières : Ang Chumnik, Chumnik, Vat Kedey Ang, Kedey Ang, Vat Keday.

[3] Pour cette province, voir plus haut, p. 38.

s'élèvent çà et là des tertres de peu de relief, couronnés d'élégants palmiers à sucre et de maigres bouquets d'arbres d'autres essences. Parmi ces tertres, que M. Aymonier tient pour artificiels, un des plus considérables est Vat Kedey Ang, à peu près au centre de la partie la plus fertile de la plaine, à 12 kilomètres à l'ouest de Kompong Trebek et à 10 kilomètres au sud du mont Ba Phnom, en inclinant un peu vers l'est[1]. Il consiste en une enceinte rectangulaire, entourée d'un fossé de 20 mètres de largeur, et interrompue par de larges chaussées d'avenue à l'est et à l'ouest. Au centre du rectangle, il y a un léger remblai. A 200 ou 300 mètres de là, vers l'est, se trouve Ang Chumnik ou Chumnik, c'est-à-dire « la mare », bassin artificiel entouré d'une levée ayant une vingtaine de mètres d'épaisseur. C'est à Vat Kedey qu'a été trouvée l'inscription. Elle est gravée sur deux stèles plates en pierre noire, qui, de l'avis de M. Aymonier, ont dû faire partie d'une de ces cellules cubiques, ayant tout au plus la hauteur d'un homme et entièrement formées de grandes plaques de pierre, comme il en existe une près de la tour de Han Chey[2].

Sauf quelques lacunes regrettables, l'inscription est assez bien conservée. Elle commence par relater la restauration et la dotation, par un certain *Ācāryavidyāvinaya*, d'un Çivalinga, auquel le donateur, conjointement avec sa femme, fait abandon de tout son bien, A, 1-3. La donation est de l'an 551[3] *çaka* = 629 A. D. Cette partie de l'inscription est donc très probablement du règne d'*Īçānavarman;* mais le roi n'y est pas nommé. Le texte khmer qui suit pourra seul établir avec une entière certitude si la mention qui vient plus loin (A, 4) de la fondation d'un sanctuaire appelé le *Rudrāçrama*[4] doit être rapportée, comme je le crois, au même donateur[5]. Toute cette

[1] Kompong Trebek ou Trabek est marqué sur la carte qui accompagne la *Géographie du Cambodge* de M. Aymonier, ainsi que sur celle du Dépôt de la marine, par 11° 7′ N. et 103° 8′ E. Pour le mont Ba Phnom, voir plus haut, p. 39.

[2] Voir plus haut, p. 19.

[3] La date du texte, 550, est celle de l'année révolue.

[4] Le nom se trouve déjà à la ligne 18 du texte khmer.

[5] Ce qui me le fait croire, c'est que, dans ces inscriptions, la place d'honneur appartient aux textes sanscrits. Ce sont

première stèle a été évidemment gravée en une fois et par le même ouvrier. De la même main sont encore les six premières stances de la seconde, B, qui paraissent bien être la suite immédiate de A. Après avoir énuméré différentes fondations faites apparemment par le même personnage que ci-dessus, mais dont le détail reste obscur, et après les avoir mises sous la protection de formules imprécatoires (B, 1-4), ces strophes célèbrent la restauration, toujours par le même individu, d'un étang consacré à *Hari* et bien connu de « tous les habitants de la ville », B, 5, 6. Serait-il téméraire de voir la trace de cet étang de Hari dans Chumnik « la mare », que M. Aymonier décrit comme une excavation artificielle? Après la sixième strophe, la ligne est précédée d'une volute, dont le rôle est, à première vue, tout autre que celui d'une volute semblable [1] placée après le troisième pāda de la strophe 5. La première avait pour objet de remplir l'espace laissé libre par une ligne plus courte que les autres. Celle-ci, au contraire, est placée en dehors du texte, dans la marge, et elle a évidemment la valeur d'un signe de ponctuation destiné à marquer le commencement d'un texte nouveau. Ce qui suit est, en effet, d'une main différente et paraît avoir été ajouté après coup. En tout cas, cette partie est sensiblement postérieure à 550 *çaka*, puisqu'elle est du règne du successeur d'Īçānavarman, de *Jayavarman*, dont la première

eux qui contiennent l'invocation aux dieux, qui introduisent et célèbrent les donateurs et qui résument en termes généraux leurs libéralités. Une stance sanscrite relatant une fondation dont l'auteur n'aurait été mentionné que dans un texte khmer serait une singularité. En général, ces textes khmer, ceux du moins qui accompagnent les inscriptions de la présente série, contiennent l'énumération circonstanciée, avec chiffres à l'appui, des présents faits aux dieux. Ce sont en quelque sorte les protocoles des donations, enregistrant avec exactitude et en détail ce qui n'aurait pu entrer que difficilement dans les formules de la versification sanscrite. Ce caractère, qu'on peut deviner sans savoir le khmer et rien qu'à l'inspection des nombreux mots sanscrits répandus dans ces textes, est aussi celui de la partie khmer de la présente inscription. Comme les autres, ce texte renferme un bon nombre de termes sanscrits, parmi lesquels je note, à cause de leur physionomie particulière, *somakīrttita, ācāryyasamudra, bhavakumāra.*

[1] Elles sont figurées l'une et l'autre dans la transcription par un ○.

inscription datée (X) est de 586. On y voit (B, 7-12) que ce prince fit à son tour de riches dons à ce Çiva local, et qu'un de ses serviteurs, qualifié de « chef de *Varadagrāma* », et qui, conformément à un droit héréditaire dans la famille, avait été établi par lui gouverneur de la ville d'*Āḍhyapura,* institua une fête que « les habitants de la ville » furent invités à célébrer en l'honneur de ce Çiva, le troisième jour du mois de Mādhava.

On ne saurait décider si nous avons ici le même gouverneur héréditaire d'*Āḍhyapura* institué par *Jayavarman* que nous trouvons dans XI, 18, ou un de ses parents [1]. Mais ce qui semble ressortir de nos textes (B, 5, 8, 9, 10; XI, 18, 19; remarquer l'emploi répété du démonstratif), c'est qu'à proximité de ces sanctuaires il y avait une ville, et que cette ville était appelée *Āḍhyapura.* M. Aymonier, qui, d'abord, avait cherché vainement des vestiges d'habitations dans les environs, est moins affirmatif à cet égard dans ses dernières communications. « Là devait être la ville, » dit-il en parlant d'Ang Chumnik. Mais il est aussi décidé que par le passé à nier l'existence en ces lieux d'une agglomération considérable et, notamment, celle de toute trace de fortifications [2]. Ne pouvant que rendre les données que me paraissent fournir les textes, je n'ai nullement la prétention de trancher la question. Je ferai seulement observer que *pura* ne désigne pas nécessairement une ville fortifiée et que, en dehors des sanctuaires, du palais du roi et des fortifications, les villes du Cambogde paraissent avoir été autrefois ce qu'elles sont encore aujourd'hui : des aggloméra-

[1] Je dois faire observer que, indépendamment de la lacune qu'il présente, notre texte (B, 9) n'est pas aussi formel que XI, 18. Il laisse notamment dans le doute si l'hérédité appartenait à notre personnage en sa qualité d'officier au service du roi ou en sa qualité de gouverneur d'Āḍhyapura. Le gouverneur de XI, 18, s'appelait Siṃhadatta, et ce nom ne se laisse restituer dans aucune des lacunes de notre texte. Il est probable que ce dernier ne contenait pas le nom du personnage.

[2] Voici ses propres termes, extraits d'une lettre écrite à la hâte, entre deux explorations : « Là devait être la ville; mais pas de fortifications; dimensions restreintes; méritait d'être appelé *grāma* et non *pura.* Pas trouvé trace de ville fortifiée dans tous les environs. »

tions plus ou moins considérables de cases recouvertes en chaume[1]. Mais je suis tout prêt aussi à reconnaître que les arguments fournis par les textes sont loin d'être péremptoires et que le dernier mot doit appartenir à l'inspection des lieux, une fois surtout que ces conclusions s'appuieront sur des fouilles.

L'écriture, dans la partie ancienne de l'inscription, est la même que celle de VI et de VII. Elle est peu soignée, et le grand espacement des caractères produit un effet grêle et disgracieux. Dans l'addition faite sous Jayavarman, les caractères sont plus serrés et plus sveltes. Le travail paraît meilleur, bien que l'état fruste de la pierre ne permette plus guère de juger des finesses de l'exécution. En tout cas, l'ouvrier a visé dans l'ensemble à une plus grande régularité, et, par là, cette partie de l'inscription se rapproche de XI, qui est du même règne. Mais elle s'en éloigne par l'épaisseur du travail et par la forme de l'*r*, qui dépasse sensiblement le bas de la ligne. On remarquera que le *visarga* est ici seul employé, tandis que dans la partie ancienne les vieux signes sont maintenus. C'est encore là un indice de la postériorité de cette portion de l'inscription. Le signe marquant la fin d'une strophe n'a subsisté qu'après A 4, B 3, 4 et 5. Nous avons ici une nouvelle variante de ce signe déjà rencontré dans I, IV et VI. Il est figuré dans la transcription par ||.

A

1. ācāryyavidyāvinayāhvayena
samastadāyasthiram astu sarvva–
mayā punas sa(ṃ)skṛitam atra bhaktyā
lokaikanāthasya[2] çivasya liṅgaṃ[3]

2. khapañcendriyage[4] çāke
çivaliṅgan tadā tena
rohiṇyāṃ[5] çaçini sthite
devas sa(ṃ)skriyate punaḥ

[1] Cf. Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 107.

[2] Pour la forme de *lo*°, cf. III, b, et V, 5, c.

[3] De l'*ṃ*, trace très faible.

[4] Dans le groupe *ñce*, l'*e* est attaché au bas de la consonne; cf. V, 5, d, et plus bas, B, 5, a.

[5] L'*ṇ* a ici la forme réduite, déjà plusieurs fois signalée; cf. 4, a, B, 5, b, et B, 6, d; la même forme revient plusieurs fois dans le texte khmer.

3. sarvvasvaṃ bhāryyayā sārddhaṃ   yajñadattasya bhojakaḥ
çi . . . . . yaitat[1]   çivaliṅgāya dattavān

Douze lignes de texte khmer.

4. nānātaruganākīrṇnaṃ   devāyatanam īdṛçam
kṛitaṃ[2] nāmābhavat tena   rudrāçrama iti smṛitam ||

B

1. punas saṃskṛitya tenaiva   çrī. . mrātakeçvare[3]
yojitāçeshavibhavaṃ   çiva(li)ṅgadvayaṃ k ◡ –[4]
2. somaçarmmā jaṭā liṅgaṃ[5]   hariç cai . taṭ – ◡ –[6]
teshān tena ca dattaṃ yo   devasvaṃ hartum[7] icch(ati)
3. sa mūḍho narakaṃ yātu[7]   kālasūtram avāñçirā(ḥ)
saputrapautrasantāna   ā saptamakulād api ||
4. svadattāṃ paradattāṃ vā   yo hareta vasundharām
çvavisṭhāyāṃ krimir bhūtvā   pitṛibhis saha pacyate ||
5. lākshārāgopameyan[8] nikhilapurajanair llakshitaṃ paṅkajānāṃ
raktatvaṃ yattadalāgreshv[9] anudinam uditaṃ çrīhare × pushkariṇyām
tan niççeshaṃ vinashṭaṃ bhavati khalu punas saṃskṛitāyāṃ tvayāsyāṃ o
dharmme tetyantaçuklā nihitam iha manas sūcayantīva padmāḥ ||

[1] Après une comparaison attentive des estampages de la Société asiatique et de la Bibliothèque nationale, je crois pouvoir lire ainsi ce pāda effacé : *çivadattād avāpyaitat*. On attendait °*tac çiva*° ou °*tac chiva*°.

[2] De l'*ṃ*, trace douteuse : *kṛitanāmā*° paraît moins probable.

[3] Ou °*hrātake*° ?

[4] Le groupe *li* a complètement disparu. Sous le *k*, il semble qu'on distingue encore une portion du contour d'un *ṛi*; je restitue *kṛitam*.

[5] Pour ce pāda, voir la traduction.

[6] Après le groupe en partie mutilé *çcai*, il semble qu'il y ait la trace d'un *va*; je restitue *caiva*. Pour la fin du pāda, on peut penser, à cause de la suite, à *taṭāka*; mais, dans ce cas, je ne vois pas de fin de vers convenable. Il est plus probable que le *t* est en réalité un *bh* et qu'il faut restituer *bhaṭārakaḥ*, orthographe fréquente pour *bhaṭṭārakaḥ*.

[7] Remarquer la forme de l'*u* = *ū*.

[8] Pour la façon dont l'*e* est souscrit dans °*me*°, cf. A, 2, a.

[9] Lire *yad dalā*°. Il y a une syllabe de trop.

6. ciram api sahajāntāraktatām āçu[1] hitvā
svavapur atimanojñaṃ çaṅkhakundenduçubhraṃ
bahati[2] punar idānīṃ yad vanaṃ paṅkajānāṃ
kuçalakaraṇadakshaṃ tvanmanas tatra hetuḥ[1]

7. o rājā çrījayavarmmeti yotyaçetānyabhūbhujaḥ
somavaṅçāmalavyoma– somas sarvvakalānvitaḥ

8. tenāsmiṅ giriçedāyi koço hutavahadyutiḥ
dattakoçasahasreṇa sarvvadigkhyātakīrttinā[3]

9. tenaiva rājñā dharmmajña– s sadbhṛityaḥ[4] kulasantateḥ
satkṛityāḍhyapurasyāḍhyo[5] . . . . niyojitaḥ

10. tenotsavaç çivasyāsya saṃmataḥ[6] puravāsināṃ
varadagrāmapatinā . . . . bhavuddhinā

11. mādhavasya tṛitīyāhni dānakālapraçaṅsite
karttavyaç çraddhayā puṃbhi– r i[7]. . . . m akshayam

12. puṇyaṃ vījan na kuryyād yaḥ[8] puṇyakshetre maheçvare
urusampatvalçāvāpti–[9] nirāça . . . ha ca

TRADUCTION.

A

1. Consacré[10] ici de nouveau avec foi par moi, qui ai nom Ācāryavidyāvinaya, puisse demeurer à jamais en possession de tous les dons (à lui faits), ce linga de Çiva, le maître unique de tous les mondes[11].

2. L'(an) de Çaka (marqué) par l'espace, cinq et les sens[12] étant passé, la lune se trouvant en Rohiṇī, en ce moment, ce linga de Çiva est de nouveau consacré (comme) dieu par lui.

[1] Remarquer la forme de l'*u* = *ū*

[2] Lire *vahati*; cf. IV, 2.

[3] Lire °*dikkhyāta*°.

[4] Remarquez que le *visarga* remplace ici le *jihvāmūlīya*, de même que 10, b, et 12, a, il remplace l'*upadhmānīya*.

[5] La restitution de *Āḍhyapura* est certaine; au quatrième pāda, je restitue *yodhyakshatve*, en comparant XI, 18.

[6] Cf. note 4.

[7] Après l'*i*, il y a une trace qui semble être celle d'un *cch*; je restitue : *icchadbhiḥ phalam*.

[8] Cf. plus haut, note 4.

[9] Lire °*sampadval*°.

[10] Et aussi « restauré ».

[11] *Sarvalokaikanātha* pourrait aussi être pris comme nom propre local de Çiva.

[12] C'est-à-dire zéro, cinq et cinq = 550. Le présent, dont se sert le texte, a été conservé dans la traduction. Remarquer le passage de la première personne à la troisième.

IMPRIMERIE NATIONALE.

3. Ne se nourrissant que de l'offrande[1], il a, conjointement avec sa femme, donné au linga de Çiva tout son avoir, tel qu'il l'avait hérité de Çivadatta[2].

(Douze lignes de texte khmer.)

4. Tel[3] fut fait par lui ce sanctuaire rempli de groupes d'arbres variés et connu sous le nom de Rudrāçrama[4].

B

1. Les ayant consacrés de nouveau[5], le même érigea, avec toute la richesse (requise), deux lingas à çrī. . mrātakeçvara[6].

2. (Plus) un chignon où repose la lune, un linga[7] et (une image de) Hari,

[1] Proprement «ce qui est donné pour le sacrifice, pour le culte»; d'ordinaire *yajñadatta* est nom propre.

[2] Tout ce pāda est de lecture peu certaine. Je prends *Çivadatta* comme nom propre, l'expression revenant à la troisième ligne du texte khmer, et il est certain qu'on voudrait en faire autant de *Yajñadatta*, si l'introduction, sans autre explication, de ces deux personnages pouvait se justifier. *Yajñadatta* est parfois, comme *Devadatta*, employé en qualité de nom propre indéterminé, ce qui donnerait le sens de «donnant à Pierre ce qu'il recevait de Paul». Mais je ne me souviens pas d'avoir vu *Çivadatta* employé avec cette signification. En prenant ce dernier comme nom commun, deux traductions sont possibles : «prélevant (cette nourriture) sur ce qui est donné à Çiva», et «ayant reçu (cet avoir) en don de Çiva». La double attraction de *yajñadatta* d'une part et de *çivaliṅga* d'autre part peut faire hésiter entre les deux interprétations. N'était la présence de *çivadatta* dans le texte khmer, c'est à la dernière, après tout, que je donnerais la préférence. De toute façon, *etat* se rapporte à *sarvasvam*.

[3] Se rapporte sans doute à la description donnée dans le texte khmer.

[4] «L'ermitage de Rudra.»

[5] Voir A, 1, note 1.

[6] Nom local d'un Çiva.

[7] Comme il arrive parfois, la partie du texte restée intacte est ici plus embarrassante que celle qui est mutilée. La traduction donnée me paraît la seule que comporte le pāda, si l'on ne veut pas y faire de changements. Mais il n'est pas besoin de dire qu'elle ne me satisfait guère. Ici encore il semble qu'on ait affaire à un nom propre, *Somaçarman*, mais dont on ne voit pas l'emploi. S'il était permis d'introduire une double correction dans un passage dont le contexte est mutilé, je proposerais de lire *somaçarmajaṭaliṅgam*, «un liṅga du dieu qui porte la lune à son chignon», c'est-à-dire Çiva, le composé

[le Seigneur]. Et celui qui voudrait ravir ce bien des dieux donné par lui à ces (divinités),

3. Que cet insensé aille dans l'enfer Kālasūtra, la tête la première, avec la lignée de ses fils et de ses petits-fils, jusqu'à la septième génération[1].

4. Celui qui s'aviserait de ravir la terre donnée par lui-même ou par un autre, expie (ce forfait) changé en ver (et plongé), lui et ses ancêtres, dans des excréments de chien[2].

5. Cette rougeur comparable aux teintes de la laque, que tous les habitants de la ville voyaient chaque jour s'épanouir au haut des feuilles des lotus de l'étang de çrī-Hari, elle avait péri sans laisser de trace. Mais voici qu'elle renaît dans cet (étang) restauré par toi, et que les nymphéas (redevenus) d'une infinie splendeur montrent en quelque sorte (eux-mêmes combien) ton cœur est attaché à la piété.

6. Si, reprenant bien vite la rougeur intérieure qui leur fut si longtemps propre, cette forêt de lotus déploie de nouveau maintenant ses formes ravissantes où l'éclat de la nacre s'allie à celui du jasmin et de la lune, la cause en est ton cœur capable de (toute) action salutaire.

7. (Il est) un roi çrī-Jayavarman, qui a surpassé les autres princes de la terre, pleine[3] lune dans le ciel sans tache de la race lunaire.

8. A ce Giriça fut donné un trésor brillant comme le feu par ce (prince) qui donnait des trésors par milliers et dont la gloire était proclamée dans toutes les régions.

9. Ce roi même eut un serviteur excellent, instruit dans le devoir, lequel, selon la succession établie dans la famille[4], fut institué par lui, après avoir été

pouvant aussi être pris comme nom local du dieu. Mais, ainsi même, la construction resterait lourde et embarrassée, si bien qu'on est amené à se demander si le lapicide n'a pas oublié une ligne. La *jaṭā* est la chevelure nattée et ramenée en chignon sur le haut de la tête, qui est la coiffure de Çiva et des ascètes. *Hari* est un des noms ordinaires de Vishṇu.

[1] Remarquer l'acception insolite de *kula* dans le sens de «génération, degré dans la parenté». Pour la formule, cf. Manu, III, 249.

[2] C'est la formule qui se trouve aussi dans les inscriptions de l'Inde propre, par exemple, dans celle de Mangalīça, à Bādāmi (500 *çaka*), où elle est qualifiée de *Vyāsaçloka*. Elle n'y diffère que par le dernier mot, qui est *majjati;* cf. Manu, X, 91. Ailleurs et beaucoup plus fréquemment, le deuxième vers présente la variante : *shashṭivarshasahasrāṇi vishṭhāyāṃ jāyate kṛimiḥ*.

[3] Proprement «pourvue de toutes ses parties» et aussi «doué de tous les talents».

[4] Selon qu'on rapporte *kulasantateḥ* à ce qui précède ou à ce qui suit, on fera dire à la strophe que la dignité d'officier

comblé d'honneurs, opulent lui-même, [dans le gouvernement de la ville] d'Āḍhyapura.

10. Et c'est par celui-ci, le maître du Varadagrāma, à l'intelligence....., que fut ordonnée la fête (en l'honneur) de ce Çiva (à célébrer) par les habitants de la ville.

11. Le troisième jour (du mois) de Mādhava, qui est recommandé comme une époque (favorable pour faire) des dons, elle doit être célébrée avec foi par les hommes [qui sont désireux d'un fruit] impérissable.

12. Qui ne fait pas semence de bonnes œuvres en ce champ pur (qui est) Maheçvara ne saurait espérer une moisson abondante [dans l'autre monde] ni ici-bas [1].

X (266).

VAT PREY VIER.

Hauteur	0^m52 [2]
Largeur	0 35
Date	586 çaka = 664 A. D.

Dix-sept lignes, comprenant dix lignes de texte sanscrit suivies de sept lignes de texte en langue khmer. La partie sanscrite contient huit strophes, à savoir : six çlokas *anushṭubh*, occupant une ligne chacun; une strophe *trishṭubh* d'une des variétés dites *Upajāti* (a *Upendravajra*, b c d *Indravajra*); une strophe *atiçakkarī* de l'espèce *Mālinī*. Ces deux dernières prennent chacune deux lignes. Toutes les strophes sont divisées en leurs pādas.

Je n'ai pas de renseignements sur Vat Prey Vier, d'où provient

du roi ou celle de gouverneur d'Āḍhyapura était héréditaire dans la famille. Cf. XI, 18. L'adjectif «opulent» (āḍhya) est amené ici par le nom de la ville.

[1] Je n'ai guère de doute quant au sens à restituer, mais je n'arrive pas à trouver quelque chose de satisfaisant pour finir le vers; *nirāças sa divīha ca* (bien que, devant le *h*, il y ait sur les estampages comme la trace d'un *ī*), ne se recommande pas, *divi* étant une expression peu propre ici.

[2] La partie sanscrite mesure 0^m28 de haut.

l'inscription, je sais seulement que la localité est située dans le district de Mechong, lequel fait lui-même partie de la province de Ba Phnom[1]. L'inscription est gravée sur une stèle plate. Elle est assez bien conservée, sauf sur les bords, où chaque ligne a perdu un ou plusieurs caractères au commencement et à la fin. Elle relate la transmission par droit héréditaire, mais en même temps autorisée et garantie par le roi[2], de la propriété ou de la jouissance d'un domaine qui paraît avoir eu un caractère religieux. L'acte est au profit d'un certain *Çubhakīrtti*, fils de la fille d'une sœur de *Ratnabhānu* et *Ratnasiṃha*[3], tous deux qualifiés *bhikshu*. L'emploi de ce terme et, d'autre part, l'absence de toute invocation à un dieu du brahmanisme, ainsi que l'intervention des *sādhus* de str. 8, fait supposer que l'inscription est bouddhique. Il est regrettable que le texte ne soit pas plus explicite à cet égard; car ce serait là, jusqu'à présent du moins, la mention la plus ancienne du bouddhisme au Cambodge. L'acte, qui est fait au nom du roi, est du règne de *Jayavarman* et de l'année 587 çaka = 665 A. D.[4].

L'écriture, qui est très soignée et très élégante, est la même que dans XI. Comme dans cette dernière, l'*r* ne dépasse pas le bas de la ligne, excepté, toutefois, dans le texte khmer. Le *ṭh* est distingué du *th*; mais le *visarga* a remplacé l'*upadhmānīya*. La forme de l'*l* au commencement de la strophe 4, est la même que dans III. Dans *sarvvaṃ*, str. 6, l'*s* a presque perdu sa boucle, de façon qu'elle ressemble à un *p*. La même forme revient plusieurs fois dans le texte khmer.

1. (Jitam) ūrjjitaçauryyeṇa
cācalāpi satī yatra
rājñā çrījayavarmmaṇā
sthirā lakshmī ⏑ – ⏑ –

[1] Voir plus haut, p. 39.

[2] Nous avons deux autres exemples de cette intervention, sans doute plus ou moins *pro forma*, de l'autorité royale dans la transmission de privilèges héréditaires; cf. IX, B, 9, et XI, 18.

[3] Ces trois noms reviennent dans le texte khmer.

[4] L'expression du texte, *labdhe*, semble bien indiquer qu'ici encore la date spécifiée (586) est celle de l'année révolue. Ailleurs, nous avons, dans le même sens, *piṇḍībhūte*, *ge*, *yute*, *yāte*. C'est ainsi du reste que comptent d'ordinaire les Hindous, en négligeant la fraction de l'année courante.

2. . . . bhūyishṭhadṛishṭir yyo	jagadrakshaṇadakshiṇaḥ
sākshāt sahasrāksha iti	prājyadhībhi ⏑ – ⏑ –
3. (ra)kshatas tasya pṛithivīṃ	pṛithuvikramanirjjitām
rājye bhikshuvarishṭhau sta–	s sodarau sthira – ⏑ –
4. (çī)laçrutaçamakshānti–	dayāsaṃyamadhīnidhī
ratnādibhānusiṅhāntaṃ	vibhaktan nāma vi(bhratau)
5. (ta)yoç çubhrayaçodīptyoḥ [1]	bhāgineyīsutaç çubhaḥ
çubhakīrttir iti jñāto	niyuktaç çubha – ⏑ –
6. (sva)kulakramasantatyā [2]	bhūpateç çāsanena ca
tasmint [3] saṃnyasyate sarvvaṃ	gurubhiḥ [4] puṇya – ⏑ –
7. (dvi)pāccatushpādvanabhūmidāva- [5]	kshetrādipuṇya(ṃ) pratipāda – –
(ta)n naiva harttavyam iti kshitīndra	ājñāpayaty ūrjjitaçāsa – –

8. rasavasuvishayāṇāṃ sannipātena labdhe
çakapatisamayābde māghaçukla(dvitīye) [6]
naravaranagarasthais sādhubhis sādhitoyaṃ
vidhir iti nṛipadhīkshye [7] vīkshya tatvaṃ [8] ⏑ – –

TRADUCTION.

1. [Victorieux] est le roi çrî-Jayavarman, de puissant héroïsme, auprès de qui Lakshmī, bien qu'elle soit volage [9], [se tient] sans bouger [10].

[1] On attendait °*dīptyo— r bhā*°.

[2] Au commencement du pāda, on distingue encore sur un estampage une portion du *v* souscrit.

[3] Ce *sandhi*, qui, dans les manuscrits, est plus particulièrement védique, se rencontre parfois dans les anciennes inscriptions.

[4] Remarquer le *visarga*.

[5] La moitié de gauche du groupe *dvi*, au commencement du pāda, est suffisamment distincte sur un estampage.

[6] La restitution de *dvitīye* paraît certaine : il faut évidemment un nom de nombre indiquant le quantième de la quinzaine, et *dvitīya* est le seul qui fasse le vers.

[7] Ou °*vīkshye*.

[8] Pour *tattvaṃ*; l'*anusvāra* est parfaitement net sur deux estampages : l'antépénultième syllabe avait pour voyelle un *i*.

[9] Les lexiques ne connaissent pas *cācala*; ils ne donnent que *cācali*, qui n'irait pas dans le vers. Je suppose qu'il faut corriger *cañcalā*; *cā* ressemble beaucoup à *ñca*; le lapicide a pu prendre l'un pour l'autre, et, de plus, intervertir l'ordre des deux signes.

[10] Je suppose quelque chose comme *lakshmīḥ pratishṭhitā* à la fin du dernier pāda. Au commencement du vers, la restitution de *jitam* « victorieux », comme toutes les restitutions qui ont été admises dans le texte, est certaine.

2. Doué d'une vue toujours..... et habile à protéger le monde, il est [proclamé] par les sages Sahasrāksha [1] en personne.

3. Pendant qu'il protège la terre conquise à larges enjambées [2], vivent dans son royaume deux bhikshus excellents, fils de la même mère, fermes dans.....

4. Tous deux des trésors de vertu, de savoir, de douceur, de patience, de compassion, d'austérité, de prudence, [portant] un nom qui commence par Ratna et finit respectivement en Bhānu et en Siṃha.

5. Le fils de la fille de la sœur de ces deux (frères) brillants d'un vif éclat, (fut) le pur Çubhakīrtti, adonné à de pures [actions] [3].

6. A lui est transmis en totalité, selon la succession ininterrompue de sa famille et aussi par le commandement du roi, tout ce que ses ascendants [avaient acquis par] leurs mérites [4].

7. Bipèdes, quadrupèdes, parc, terrain, forêts, champs et tout ce qui constitue cette fondation pieuse [5] [doit lui être] remis, et nul ne doit y porter atteinte : ainsi l'ordonne le roi aux puissants commandements.

8. Étant révolue l'année de l'ère du roi des Çakas [6] qui s'obtient par la ren-

[1] Le dieu «aux mille yeux», Indra. Je suppose, à la fin, °*bhiḥ prakīrttitaḥ*. Pour combler la lacune du commencement, on n'a que l'embarras du choix : le premier participe venu, de deux syllabes, par exemple *dṛishṭa*, fera l'affaire. Il va sans dire que *dṛishṭi* «vue» est à prendre au figuré, dans le sens de «manière de voir».

[2] *Vikrama* «enjambée», signifie aussi «vaillance, exploit». La lacune de la fin peut être comblée de trop de manières pour qu'il y ait chance de trouver juste.

[3] Je suppose *çubhakarmmaṇi*. La fin restant indéterminée, je n'ose préciser davantage le sens de *niyukta*, auquel correspondrait plutôt «employé, associé à leur sainte vie».

[4] Pour ne pas surcharger *saṃnyasyate* d'un troisième régime à l'instrumental, je fais dépendre *gurubhiḥ* d'un participe à suppléer dans la lacune, et je suppose que *puṇya* était en composition avec ce participe. Dans la strophe suivante, où ce mot est longuement déterminé, il peut bien comporter l'idée de propriété; mais ici, donné comme sujet indépendant de *saṃnyasyate*, il ne pourrait signifier que «sainteté, mérite religieux». Or c'est là une sorte de biens dont la transmission n'est pas de la compétence du roi. Je restitue donc quelque chose comme *puṇyasambhṛitam*.

[5] *Puṇya* : il eût fallu peut-être conserver le mot dans la traduction. Je ne pense pas qu'il s'agisse simplement d'une propriété «bien acquise», mais je crois que le domaine était plus ou moins d'origine et de destination religieuses. Je n'ai guère de doute qu'à la fin du deuxième pāda il ne faille restituer *pratipāditavyam*. Quant à la fin de la strophe, je suppose *ūrjjitaçāsano ha* ou °*çāsanoho*.

[6] On remarquera avec quelle fidélité les formules employées pour désigner l'ère çaka ont parfois gardé le souvenir de la véritable origine de cette ère instituée

contre des saveurs, des Vasus et des objets des sens[1], le [deuxième jour] de la quinzaine claire de Māgha[2], cet ordre a été procuré par les vénérables qui résident dans la ville du premier des hommes[3]. De ceci donc, qui doit être considéré comme la pensée même du roi, ayant reconnu le vrai sens..... [4]

XI (253).

ANG CHUMNIK.

Publication antérieure : A. Barth, dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1882.

Hauteur	1m 10
Largeur	0 57
Date	589 çaka = 667 A. D.

Vingt-sept lignes, comprenant vingt-cinq çlokas *anushṭubh* écrits sur une seule ligne chacun et divisés en leurs pādas, plus, à la fin, une strophe *atidhṛiti* de l'espèce *Çārdūlavikrīḍita*, écrite sur deux lignes et divisée de même en ses pādas.

On trouvera plus haut, page 51, des renseignements sur Ang Chumnik et Vat Kedey Ang, où l'inscription a été trouvée. Elle est gravée sur une grande stèle en pierre noire, dont toute la surface a été au préalable soigneusement préparée. La conservation

par un conquérant de race étrangère, souvenir qui, ailleurs, dans la littérature, s'est si promptement altéré. Le même fait se remarque dans les anciennes inscriptions de l'Inde propre.

[1] Les six saveurs, les huit *Vasus* et les cinq catégories des objets sensibles : ensemble, 586.

[2] Janvier-février.

[3] C'est-à-dire la capitale. Ou bien *Naravaranagara* serait-il le nom propre d'une ville? Par les *sādhus*, «les *optimi viri*», faut-il entendre les conseillers, les scribes du roi, ou les chefs de la communauté bouddhiste?

[4] Le sens à suppléer est sans doute : «que l'on s'y conforme.» Le texte khmer paraît reproduire les termes mêmes de l'ordre royal, car il commence et finit par *ājñā* «commandement.» — La lecture également possible *nṛipavīkshye*, obligerait, ce semble, de prendre *vīkshya* dans le sens de *vīkshita*, ce qui n'est guère admissible.

parfaite du document fait d'ailleurs supposer qu'il a dû être bien abrité et que, comme V par exemple, il se trouvait placé dans l'intérieur d'un temple ou de quelque édifice. L'original de ce beau spécimen de l'art épigraphique du Cambodge vient d'être envoyé en France par les soins de M. Aymonier, et se trouve déposé à Paris, au musée khmer du Trocadéro.

L'inscription a pour objet de relater l'érection d'un linga et la dotation d'un sanctuaire consacré à Çiva *Vijayeçvara* dans la ville d'*Āḍhyapura*[1] et en l'an 590[2] d'une ère non spécifiée, mais qui ne peut être que l'ère *Çaka*, la seule relevée jusqu'ici dans ces inscriptions[3]. Le document est donc de 668 A. D. Le reste de l'inscription est consacré à la généalogie du donateur et à l'histoire de sa famille pendant quatre générations, à savoir :

Deux frères, *Brahmadatta* et *Brahmasiṃha*, médecins au service du roi *Rudravarman ;*

Leurs neveux (fils de sœur) *Dharmadeva* et *Siṃhadeva*, ministres successivement des rois *Bhavavarman* et *Mahendravarman*. Ce dernier envoya Siṃhadeva en ambassade auprès du roi de Campā ;

Siṃhavīra, fils de Dharmadeva, poète et ministre du roi *Īçānavarman;*

Enfin *Siṃhadatta*, fils de Siṃhavīra, médecin du roi *Jayavarman* et gouverneur héréditaire d'Āḍhyapura, l'érecteur du linga.

Nous obtenons donc, pour ces rois du Cambodge, dont plusieurs nous sont déjà connus par les inscriptions précédentes, la série suivante :

Rudravarman,
Bhavavarman,
Mahendravarman,
Īçānavarman,
Jayavarman.

[1] Voir plus haut, p. 54.

[2] La date du texte, 589, se rapporte à l'année révolue. Le fait est mis hors de doute par XII, qui est de la même année, et où celle-ci est nettement désignée comme passée.

[3] XII est en effet décisif en faveur de l'ère *çaka*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

la plus ancienne qui soit nettement connue jusqu'ici et dont le dernier régnait en 668 A. D. Comme les documents ne nous ont pas révélé jusqu'ici d'autres noms de princes ayant certainement régné, il est probable que la série est complète, bien que l'inscription ne donne que l'ordre de succession, sans le garantir immédiat et sans autrement préciser les relations de ces princes entre eux. Elle donne seulement lieu de soupçonner que le deuxième, *Bhavavarman*, pourrait être arrivé au trône d'une façon irrégulière[1]. Le premier nommé, *Rudravarman*, ouvre-t-il la série simplement parce que l'illustration de la famille du donateur paraît avoir daté de son règne, ou fut-il le fondateur d'une dynastie? On ne saurait le dire. On remarquera pourtant que, dans un autre document, l'inscription de Baksey Chang Krang analysée par M. Bergaigne[2] et qui paraît prendre l'histoire du Cambodge depuis les temps fabuleux, le nom de *Rudravarman* semble être également le premier nom historique. De ce fait, on peut rapprocher encore la mention, conservée dans les annales chinoises, que le Cambodge, dont les relations avec l'empire du Milieu ont commencé en 616 A. D., avait été soumis *auparavant* (l'époque n'est pas autrement spécifiée) au royaume de Fu-nan (Campā)[3].

On trouvera plus haut, page 34, ce qui concerne l'écriture de cette inscription. Comme disposition de l'ensemble et comme exécution, c'est une œuvre parfaite. On remarquera que le *ṭh* y est distingué du *th*, mais que l'*upadhmānīya* et le *jihvāmūlīya* ont disparu.

1. Jayaty ananyasāmānya— mahimā parameçvaraḥ
brahmopendrāñjalinyāsa— dviguṇāṅghriyugāmvujaḥ
2. rājā çrīrudravarmmāsī— t trivikramaparākramaḥ
yasya saurājyam adyāpi dilīpasyeva viçrutam
3. tasyābhūtāṃ bhishaṅmukhyau bhrātarāv açvināv iva
brahmadattas sa yo jyeshṭho brahmasiṅhas sa yonujaḥ

[1] Str. 5. Voir plus loin la note 1 de la traduction.

[2] *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 151. Cf. pourtant les observations additionnelles dans le cahier de janvier 1884, p. 54.

[3] Cf. Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 84.

4. tayor api mahābhāgyau
dharmmadevaḥ prathamajaḥ
bhāgineyau vabhūvatuḥ
siṅhadevas tv anantaraḥ

5. svaçaktyākrāntarājyasya
çrīgambhīreçvaro yasya
rājñaç çrībhavavarmmaṇaḥ
rājyakalpataroḥ phalam

6. tasya tau mantriṇāv āstāṃ
dharmmaçāstrārthaçāstrajñau
sanmatau kṛitavedinau
dharmmārthāv iva rupinau [1]

7. mahendravarmmaṇo bhūya–
tau cāpy amātyatāṃ prāptau
ç çrīmataḥ pṛithivīpateḥ
pratyayau kṛityavastushu

8. siṅhadevonujo rājñā
prītaye preshitaḥ premnā [2]
dūtatve satkṛitaḥ kṛitī
campādhipanarādhipam

9. dharmmadevasya tu punaḥ [3]
kulakānanasiṅho ya–
tanayobhūd analpadhīḥ
s siṅhavīra itīritaḥ

10. vidvān yodyāpi vidvadbhi–
çrīçānavarmmanṛipate–
r āpītakavitārasaḥ
r abhavan mantrisattamaḥ

11. nikāmavaradan devaṃ
hariñ ca siddhisaṅkalpa–
çrīnikāmeçvaraṃ haraṃ
svāminaṃ siddhidāyinam

12. yotishṭhipad imau devau
kīrttistambhāv ivodagrau
çraddhayā bhūridakshiṇau
yau sthitāv ā bhuva sthiteḥ

13. tasya sūnur asūyādi–
yobhavad bhavasanyasta– [4]
doshair aspṛishṭamānasaḥ
cittavṛittir udāradhīḥ

14. vālyepi vinayopeto
trivarggārambhakālepi
yauvanepi jitendriyaḥ
dharmme yas tv adhikādaraḥ

15. yasminn aidaṅyugīnepi
kalipracālito dharmmo
sadācārāvalaṃvini [5]
na skhalaty ekapād api

16. çrīmato rājasiṅhasya
yo vaidyo veditavyānāṃ
jayino jayavarmmaṇaḥ
vettāpi nirahaṅkṛitiḥ

17. punas satkṛitya yaṃ rājā
alapdharājaçapdepi
prādāt sve rājamātule
lapdharājārhasaṃpadi [6]

18. paççād āḍhyapurasyāsya
yogyoyam iti satkṛitya
yoddhyakshatve [7] kulakramāt
svayaṃ rājñā niyojitaḥ

[1] Lire *rūpiṇau.*

[2] Lire *premṇā.*

[3] On attendait *puna– s tana°.*

[4] Lire *°saṃnyasta–.*

[5] Les deux premiers caractères de ce pāda sont légèrement effacés.

[6] Dans ces deux pādas, le lapicide a trois fois écrit *p* au lieu et place de *b;* il faut lire *alabdha°, °çabdepi, labdha°*; cf. VI, B. La méprise était facile; car, en composition, les deux caractères se ressemblent beaucoup.

[7] Pour *yodhya°*; d'autres exemples de cette orthographe vicieuse se rencontrent plus bas, str. 23 de cette même inscription, et ailleurs, VI, A, 4, et XVIII, B, 12.

19. yasminn avati dharmmeṇa parābhyudayakāriṇi
anvarthasaṃjñāṃ saṃprāpta- m idam ādhyapuraṃ puram
20. ucitaṃ yaḥ karādāna- m ārāmebhyaḥ kuṭumvinām
anādadat prabhur api pūrṇṇāṃ vṛittim adād itaḥ
21. roginām arthinām vāpi visraṃbhād[1] rushitaṃ vacaḥ
çṛiṇvato yasya karuṇā dviguṇā samajāyata
22. yan madīyaṃ çubhan nāma janmaprabhṛiti saṃbhṛitaṃ
tad astu pitur eveti saṅkalpo yasya kīrttitaḥ
23. çivayajñena yo devā- n munīn addhyayanena[2] ca
pitṛīṃç cātarppayat toyai- s satputrakaranissṛitaiḥ
24. teneha siṅhadattena dattadātavyavastunā
sthāpito vijayasyāyaṃ dātā çrīvijayeçvaraḥ
25. asmin[3] tena ca yad dattaṃ dāsārāmādi kiñcana
tad eva devasvam iti na haren nāpi nāçayet
26. vaiçākhaprathamadvipañcakadine dvārāshṭavāṇair yyute
jīvaç cāpayuto vṛishe kavisutas siṅhārddhagaç candramāḥ
kaulīre vaṇijo[4] ghaṭe ravisutaç çeshās tu meshasthitā-
s soyaṃ çrīvijayeçvaro vijayate yaḥ kīṭalagne sthitaḥ

TRADUCTION.

1. Victorieux est Parameçvara, qui n'a point d'égal en majesté, dont les pieds (constamment honorés), par l'opposition des mains jointes de Brahmā et d'Upendra[5], présentent (ainsi) deux fois l'image d'un couple de lotus.

2. Il y eut un roi çrî-Rudravarman, invincible comme Trivikrama[5], dont l'heureux règne est aujourd'hui encore célébré à l'égal de celui de Dilīpa[6].

3. A son service, comme premiers médecins, furent deux frères, semblables aux Açvins[7], Brahmadatta, qui (était) l'aîné, et Brahmasiṃha, qui (était) le cadet.

4. Ces deux, à leur tour, eurent deux neveux[8] illustres, Dharmadeva, le premier né, et, immédiatement après lui, Siṃhadeva.

[1] Pour l'orthographe *visraṃbhād*, cf. I, A, 22.

[2] Lire *adhya*°; cf. str. 18.

[3] Le *sandhi* régulier serait *asmiṃs tena*.

[4] Lire *kaulīrevaṇijo*.

[5] Vishṇu.

[6] Ancien roi de la légende épique. Voir la description qui est faite de son règne, *Mahābh.*, VII, 2263 et suiv.

[7] Deux frères, qui sont les médecins des dieux.

[8] Proprement, les fils de leur sœur.

5. Le roi çrī-Bhavavarman ayant pris le pouvoir avec énergie[1], lui pour qui çrī-Gambhīreçvara fut le fruit de cet arbre des désirs qui est la royauté[2].

6. Ces deux furent ses ministres, tous deux de bon conseil, reconnaissants de (ses) bienfaits, versés dans la science du juste et dans la science de l'utile, le juste et l'utile pour ainsi dire personnifiés.

7. De Mahendravarman ensuite, le glorieux maître de la terre, ces deux furent également ministres, (ses) instruments (de succès) en toutes les affaires.

8. Le cadet, Siṃhadeva, honoré à sa pleine satisfaction par le roi des fonctions d'ambassadeur, fut, par bienveillance et pour (assurer) l'amitié (entre les deux princes), envoyé auprès du roi souverain de Campā[3].

[1] « S'étant emparé du trône par sa propre énergie » serait tout aussi exact. Dans ce cas, *Bhavavarman* aurait été un usurpateur, ce qui s'accorderait fort bien avec I, où il n'est pas fait mention de ses prédécesseurs. La phrase, ambiguë à dessein, serait un de ces euphémismes dont le style officiel se sert pour parler d'événements de la sorte. Il est à observer aussi que le père de Bhavavarman, *Vīravarman*, dont le nom nous est connu par IV, n'est pas compris dans notre liste et que nous n'avons jusqu'ici aucun document constatant que ce prince ait régné.

[2] Ou, en construisant autrement : « ce vrai Kalpataru de la royauté, dont çrī-Gambhīreçvara fut le fruit. » Le sens, au fond, est le même. Dans l'un et l'autre cas, *Bhavavarman* est représenté comme ayant eu une dévotion particulière pour un Çivalinga, invoqué sous le nom de Gambhīreçvara « le Seigneur insondable », auquel il avait sans doute consacré un sanctuaire.

[3] Sur *Campā*, voir le *Marco Polo* du colonel H. Yule, II, p. 212, édit. de 1871. Cet État, qui paraît avoir été assez puissant, puisque Hiouen-Thsang, une quarantaine d'années avant notre inscription, l'appelle Mahācampā (St. Julien, *Pèlerins bouddhistes*, I, p. 182; III, p. 33), est communément placé le long de la côte, à l'est du delta du Mekong. Ainsi Lassen (*Ind. Alterth.*, I, 2, p. 382) l'identifie avec la province annamite de Bigne-Thouane. Mais M. Yule a soulevé des objections graves contre l'exactitude de cette détermination pour les temps anciens, notamment en ce qui concerne la situation de la capitale, *Campā* ou *Campāpura*, le *Çanf* des Arabes, qu'il pense retrouver aussi dans le Ζάβαι de Ptolémée. Pour d'excellentes raisons, il la cherche non seulement à l'ouest de l'embouchure du Mekong et de la pointe du Cambodge, mais il croit devoir remonter assez haut dans le golfe de Siam, jusque dans les parages de Kampot, vers 10° 35′ N. et 101° 45′ E. (Voir ses *Notes on the Oldest Records of the sea-route to China from Western Asia*, dans les *Proceedings of the Royal Geograph. Soc. and Monthly Record of Geography*, novembre 1882, p. 8 et 9 du tirage à part). Cette détermination s'accorderait bien avec le témoignage de notre inscription XVIII, B, qui provient d'Angkor et pour qui *Campā* fait partie du *Dakshiṇāpatha*, de la contrée méridionale. Mais la capitale de cet État rival du Cambodge serait ainsi bien proche de cette province de Trêang,

9. Quant à Dharmadeva, il eut un fils aux grandes pensées, un lion dans la forêt de sa race et appelé (pour cela) Siṃhavīra[1].

10. Savant, chez qui les savants vont aujourd'hui encore s'abreuver du suc de l'art poétique, il fut le ministre excellent du roi çrī-Īçānavarman.

11. Le dieu qui donne l'accomplissement de tous les désirs, Hara çrī-Nikāmeçvara, et Hari[2], le maître de ceux qui aspirent à la perfection, (le dieu) qui donne la perfection,

12. (Les images de) ces deux dieux furent par lui érigées avec foi, non sans de nombreuses libéralités (en faveur des prêtres), haut dressées comme deux piliers de (sa) gloire, destinées à rester debout tant que la terre sera debout.

13. Celui-ci eut un fils, dont le cœur demeura inaccessible à l'envie et aux autres défauts, qui, n'ayant que de hautes visées, maintint constamment sa pensée fixée sur Bhava[3].

14. Dans l'enfance même, il montra de la retenue; dans la jeunesse même, il sut dompter ses sens; au temps même de la poursuite des trois sortes (de biens)[4], il donna (toujours) la préférence au devoir.

15. Bien que vivant en cet âge (dégénéré), il reste ferme dans la bonne coutume, de sorte que Dharma, quoique harassé par Kali, ne bronche pas, bien qu'il n'ait plus qu'un seul pied[5].

16. Médecin[6] du glorieux lion des rois, du victorieux Jayavarman, il fut sans orgueil, bien qu'il sût tout ce qu'il est possible de savoir.

où nous avons trouvé des inscriptions (II et VIII) aux noms de *Bhavavarman* et d'*Īçānavarman*. Il est vrai qu'en 627, c'est-à-dire à une date qui ne saurait être bien éloignée de celle de l'inscription II, le roi du Cambodge, d'après les annales chinoises (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 84; cf. 77 et 90), aurait conquis le royaume de *Fu-nan*, et que M. Yule est d'accord avec Fr. Garnier pour identifier cette dernière contrée avec *Campā*. Abel Rémusat (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 75 et 77) l'identifie avec le Tonkin, et St. Julien (*Journal asiatique*, 4e série, X, p. 97) avec Siam. Il y a là encore bien des points obscurs. Pour le nom de *Campā*, qui est en sanscrit celui d'un arbuste et d'une fleur, on sait qu'il revient fréquemment dans la géographie de l'Inde propre, notamment comme celui de l'ancienne capitale des *Angas*, dans le Bengale septentrional.

[1] « Héros semblable à un lion. »

[2] *Hara* et *Hari*, noms de Çiva et de Vishṇu. *Nikāmeçvara* signifie « le Seigneur des désirs »; « qui donne la perfection » signifie aussi « qui donne le succès ».

[3] Ou en coupant les mots autrement, « sur Bhava qui est (vraiment) », avec le double sens de « sur le (seul) être existant (réellement) ». *Bhava* est un nom de Çiva.

[4] Le plaisir, l'intérêt et le devoir, les trois objets de l'âge mûr.

[5] Cf. I, A, 30.

[6] *Vaidya* « médecin » a en outre la signification plus générale de savant, de

17. Ensuite le roi, avec des marques d'honneur, le céda au royal frère de sa mère, lequel, sans avoir le titre de roi, jouissait d'une fortune digne d'un roi.

18. Puis, selon l'ordre de succession dans la famille, le roi ayant reconnu qu'il était l'homme convenable, l'établit avec honneur dans le gouvernement de cette (ville d')Āḍhyapura.

19. Alors seulement qu'il la protégea avec justice, procurant sans cesse la prospérité d'autrui, cette ville d'Āḍhyapura justifia vraiment son nom [1].

20. Renonçant à prendre des chefs de maison la juste redevance de leurs jardins, encore qu'il en fût le maître, il leur donna par là la pleine aisance.

21. Quand, de la part des malades ou des indigents, par suite même de leur confiance (en lui), il entendait une parole impatiente, sa pitié en était doublée.

22. « Que ce que j'ai amassé de mérite depuis ma naissance soit à mon père, » telle est la résolution qu'on célèbre de lui.

23. Avec l'offrande à Çiva [2], il rassasia les dieux; par l'étude (du veda), les munis [3]; ses ancêtres, avec l'eau versée pieusement de ses mains filiales [4].

24. C'est par lui, Siṃhadatta, que fut érigé ici, avec toutes les donations appropriées, ce donneur de victoire, çrī-Vijayeçvara [5].

25. Et ce qu'il lui a donné en fait de serviteurs, de jardins et d'autres biens, que tout cela soit tenu pour propriété du dieu, et que (nul) ne le ravisse ou ne le détruise.

26. Le jour de la première décade (révolue [6] du mois) de Vaiçākha [7], (l'année

lettré; il devint même le titre officiel des poètes de cour. Mais, d'après la strophe 3, il semble bien que la science médicale ait été le *çāstra* héréditaire de la famille.

[1] *Āḍhyapura* signifie « la ville riche ».

[2] Cf. I, A, 34, note de la traduction.

[3] C'est-à-dire les *ṛishis*, les auteurs du Veda et des saints livres en général.

[4] Les libations funèbres se faisaient avec de l'eau. Nous avons ici trois des cinq oblations journalières, *mahāyajña*, prescrites aux maîtres de maison.

[5] « Le Seigneur de la victoire. » Il y a là sans doute une allusion au nom de Jayavarman.

[6] C'est-à-dire simplement le dixième jour, les Hindous n'ayant jamais compté par décades. La traduction donnée ci-dessus est celle que semble, à première vue, comporter le texte, et je la conserve parce qu'elle a pour elle la grammaire. Je doute pourtant qu'elle soit exacte. Étant donnée la construction plus que libre de la plupart de ces expressions numériques, qui sont en quelque sorte de simples dictées de chiffres, je crois qu'il faut plutôt traduire : « le premier jour (marqué) par deux fois cinq, » c'est-à-dire par dix; en d'autres termes, le dixième jour de la première quinzaine du mois, par opposition au dixième jour de la seconde quinzaine. Le résultat est le même, mais l'interprétation, comme on le voit, est bien différente.

[7] Avril-mai, le mois où la lune est pleine dans l'astérisme *Viçākhā*, lequel fait partie du groupe de la Balance.

révolue) étant désignée par les portes, le chiffre 8 et les flèches[1]; Jīva[2] est logé dans le Sagittaire, le fils de Kavi[3] est dans le Taureau, la Lune est arrivée au milieu du Lion, le fils de la Terre[4] est dans le Cancer, le fils du Soleil[5] dans le Verseau, et les autres[6] se tiennent dans le Bélier. Ainsi triomphe ce çrī-Vijayeçvara érigé au moment où le Scorpion se trouvait à l'horizon[7].

---

[1] Les neuf portes ou ouvertures du corps, et les cinq flèches de l'Amour, c'est-à-dire 589.

[2] Jupiter.

[3] Vénus.

[4] Mars. La leçon très nette du texte ne peut signifier que «le Vaṇija est dans le Cancer», *Vaṇija* désignant le demi-*tithi* ou jour lunaire de ce nom. Cette indication, si elle s'accordait avec les autres données, n'aurait rien d'étrange. Pour tout acte rituel, il importe, en effet, de connaître le jour lunaire, de savoir dans quel *nakshatra* la lune se trouve en ce moment. Or, pour cela, l'indication du jour solaire ne fournit qu'un moyen très indirect, le jour lunaire ne s'accordant pas du tout avec le jour solaire et pouvant commencer à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Encore moins la position de la lune dans tel ou tel signe du zodiaque donne-t-elle sa position dans le cercle des *nakshatras*, les divisions des deux cercles ne correspondant que d'une façon très approximative. Je n'hésite pourtant pas à introduire dans le texte la correction indiquée en note et adoptée dans la traduction. La lune est, en effet, indiquée comme se trouvant au milieu du Lion, et c'est bien là la position qu'elle devait avoir le dixième jour, pour que, cinq jours plus tard, elle fût pleine dans *Viçākhā*, c'est-à-dire dans la constellation de la Balance. Le *tithi* indiqué par le *Vaṇija* ne serait donc pas celui qui a coïncidé avec l'érection du linga, mais un *tithi* précédent, celui où la lune se trouvait dans la constellation du Cancer, et on ne voit pas la raison qui aurait pu faire choisir celui-ci. Le léger changement de *ṇ* en *n* nous fournit, au contraire, le mot *avanija*, qui est synonyme de *bhūmija*, un des noms courants de la planète Mars. Ce qui achève d'écarter le dernier doute, c'est que la position de Mars dans le Cancer est confirmée par XII. — Le dérivé *kaulīra*, comme nom du Cancer, ne figure pas dans les lexiques.

[5] Saturne.

[6] Le soleil, Mercure et l'un des nœuds.

[7] Environ 4 heures de l'après-midi, s'il s'agit, comme cela est probable, de l'horizon oriental; cf. VI, B.

XII (265).

VAT PREY VIER.

Hauteur.................................... 0m08
Largeur.................................... 0 74

Date........................ 589 çaka = 667 A. D.

Deux lignes, comprenant une strophe *prakṛiti* de l'espèce *Sragdharā*, divisée en ses quatre pādas.

L'inscription provient de la même localité que X. Elle est tracée sur une pierre plate et rappelle l'érection d'une image de *Vishṇu-Īça* « qui ne font qu'un seul corps », par conséquent encore un Harihara, par un personnage porteur du nom singulier de *Kavalitayamin*. Elle ne contient pas de nom de roi; mais, comme elle n'est postérieure que de six jours à la précédente, elle est du règne de *Jayavarman*. Elle est datée, en effet, du 16 du même mois de Mādhava ou Vaiçākha, et de la même année, comme le prouvent les positions assignées à Vénus et à Mars (celles de Jupiter, Mercure et Saturne sont moins décisives). Or cette année de 589 est ici désignée comme écoulée. Il faut donc aussi la considérer comme écoulée dans XI et conclure que nos deux inscriptions sont l'une et l'autre du commencement de 590 çaka = 668 A. D.

L'écriture est la même que celle de VI et de VII. Elle rappelle surtout cette dernière par ses caractères grêles et anguleux, tracés d'une main malhabile et sans aucun soin. Mais, comme elle a moins souffert, elle est d'une lecture plus facile. La fin de la strophe est marquée par une double barre verticale surmontée de chaque côté d'un crochet. Dans la transcription, ce signe est figuré par ||.

IMPRIMERIE NATIONALE.

En dehors de l'inscription, à droite et à gauche, existent quelques caractères isolés. A droite, on distingue

yā
nam
na
yam

écrits dans des directions différentes et même renversés les uns par rapport aux autres. A gauche, on lit :

yobhāratasyapada m
pa ya
ya
yo bhāratasyatanapa

Ce ne sont pas les restes d'un contexte disparu, mais des essais qui n'ont jamais eu de suite. Parfois, les caractères sont tracés les uns dans les autres. On dirait des exercices de quelque apprenti lapicide.

yāte kāle çakānāṃ navatanuvishayair mmādhave shodaçāhe[1]
jīvaç cāpejasūryyo bhṛiguçaçitanayau tāvurākhye vilagne
sauro mīnendrayāyī kshititanayayute karkkaṭe maitram indu –
r vvishṇvīçāv ekamūrttī kagalitayaminā[2] sthāpitāv atra yuktyā ||

TRADUCTION.

L'époque des Çakas étant passée (d'un nombre d'années marqué) par neuf, les corps et les objets des sens[3], dans (le mois de) Mādhava[4], le seizième jour : Jīva[5] (est) dans le Sagittaire, le Soleil dans le Bélier[6], le fils de Bhṛigu et celui de la Lune[7] dans le (signe) appelé Tāvura[8] qui se levait; le fils du Soleil est arrivé

[1] Lire *shoḍa*°. C'est ici un des rares exemples d'un *ḍ* non souscrit dans un passage bien net : le caractère a exactement la forme du *d*.

[2] Lire *kavalita*°.

[3] Les huit corps de Çiva et les cinq catégories d'objets répondant aux cinq sens : ensemble, 589.

[4] Avril-mai, le même mois que Vaiçākha et le premier de l'année hindoue.

[5] Jupiter.

[6] Remarquer le composé *ajasūryo* formant à lui seul une proposition; dans le deuxième et le troisième pāda, la construction est pénible.

[7] Vénus et Mercure.

[8] Le Taureau; cf. VI, B. Ce lever correspond à 4 heures du matin.

aux Poissons [1], le Cancer étant en conjonction avec le fils de la Terre [2], (et) la Lune (est arrivée) dans Maitra [3]; (en ce moment) Vishṇu et Īça ne formant qu'un seul corps ont été érigés ici avec dévotion par Kavalitayamin [4].

XIII (202).

BARAI.

Hauteur . . . . 0m640 [5]
Largeur 0 445
Date . . . . 598 çaka = 676 A. D.

Seize lignes, soit deux lignes de texte sanscrit suivies de quatorze lignes de texte en langue khmer. Les deux lignes en sanscrit contiennent une strophe *atidhṛiti* de l'espèce *Çārdūlavikrīḍita*. La séparation des pādas est marquée comme d'habitude, mais par un très petit intervalle.

L'inscription provient d'une pagode moderne, qui a remplacé des constructions anciennes, dans une localité du nom de Barai, dont la situation exacte n'est marquée sur aucune de nos cartes. Tout ce que j'en sais, c'est qu'elle fait partie de la province du même nom, une des subdivisions de la Terre de Kampong Svai. Barai est une vaste province, arrosée par le Stung Chinit, un des affluents de la rivière du grand lac, et qui s'étend à l'est de Kampong Svai et au nord et nord-est de Stung Trang, jusque vers Sâmbour, où elle forme la rive droite du Mekong [6]. Tout cet espace qui, sur une largeur de

[1] Littéralement « le roi des poissons ». Les Hindous n'ont pas doublé le signe de cette constellation, de même que, pour le Sagittaire, ils disent simplement « l'arc ». « Le fils du Soleil » est Saturne.

[2] Mars.

[3] Le nakshatra *Anurādhā*, qui fait partie de la constellation du Scorpion et vient immédiatement après Viçākhā, dans lequel la lune avait été pleine la veille.

[4] Le texte porte *kaga°*, ce qui n'a pas de sens. Ainsi rectifié, le nom signifie : « celui qui restreint (le nombre de) ses bouchées. » La *Smṛiti*, à l'article Vœux et Pénitences, décrit plusieurs variétés de cette pratique.

[5] La partie sanscrite ne mesure que 0m12 de haut.

[6] Cf. E. Aymonier, *Géographie du Cambodge*, p. 36.

près d'un degré, va de 11° 25′ jusqu'à la frontière siamoise, au delà du 13e degré nord, est couvert de forêts et encore très peu connu.

L'inscription est gravée au dos d'une stèle dont la face opposée est occupée par un bas-relief. A moins que la stèle n'ait été coupée, l'inscription devait se continuer sur le troisième côté, du moins dans la partie sanscrite, car les deux moitiés de la strophe ont perdu chacune les sept dernières syllabes. Cette strophe relate l'érection d'une image de *Çambhu* en l'an 598 *çaka* = 676 A. D.[1]. Ce qui reste ne donne ni le nom du roi ni celui du donateur. Nous ne savons donc pas si le règne de *Jayavarman* s'est prolongé jusqu'à cette date. La partie khmer contient, comme d'habitude, bon nombre de mots sanscrits, dont quelques-uns ont l'air de noms propres, *dharmmavala, sudharmma, vasantavallī*. A la première ligne figure un nom dont les quatre derniers caractères sont très effacés, mais qui paraît devoir être lu *çrīçaṅkaraṇārayana* (*sic*). Cela peut faire supposer qu'à cette image de Çiva était associé Vishṇu, et que nous avons affaire ici encore à un Harihara.

L'écriture est assez soignée : les caractères sont grands et profondément creusés. Mais, dans la partie sanscrite, le manque d'espace a obligé le lapicide à les serrer outre mesure. Il en est résulté un allongement exagéré dans le sens vertical, qui produit l'effet le plus disgracieux. Dans la partie khmer, ce défaut est moins sensible. Par contre, l'exécution est plus médiocre : la dimension des lettres n'est pas uniforme et varie parfois du double, d'une ligne à une autre. On remarquera que l'*upadhmānīya* et le *jihvāmūlīya*, qui avaient disparu dans quelques-unes des précédentes inscriptions, reviennent ici : désormais nous ne les retrouverons plus. La distinction du *th* et du *ṭh* s'est également maintenue.

mūrttidvāraçaraiç çake sitadine prāpte daçaikottare
jyeshṭhasyārkakujendujā mithunag(ā) — — ⏑ — — ⏑ —

[1] Rien n'indique si la date est ou non, celle de l'année révolue.

çukrasyārkkasuto vṛishe suraguru+ kanyā(ṃ)[1] mṛigārddhodaye
çrīçambho× pratimām ihaiva nihitāṃ – – ⏑ – – ⏑ –[2]

TRADUCTION.

(L'an de) çaka (désigné) par corps, portes et flèches[3], le onzième jour de la quinzaine claire (du mois) de Jyeshṭha[4] étant venu : le Soleil, le fils de la Terre et le fils de la Lune[5] sont arrivés dans les Gémeaux..... de Çukra[6], le fils du Soleil[7] (est) dans le Taureau, le précepteur des dieux[8] (a atteint) la Vierge, le Capricorne étant à moitié levé[9]; (en ce moment) cette image ici placée de çrī-Çambhu[10]..

XIV (130).

PREA EYNKOSEY.

Trois parties, désignées par les lettres A, B, C.

HAUTEUR.	LARGEUR.
A, $0^{m}51$	A, $0^{m}310$
B, 1 23	B, 0 325

C est gravé sur les quatre côtés d'un carré mesurant $0^{m}34$ en tous les sens. La bande ainsi inscrite mesure $0^{m}05$ en hauteur et $1^{m}36$ en développement.

Dates.......... 890 et 892 çaka = 968 et 970 A. D.

A, vingt-quatre lignes, comprenant : 1, strophe *çakkarī* de l'es-

[1] Le lapicide a oublié de marquer l'*anusvāra* ou de doubler l'*m* suivante.

[2] Après °*tāṃ*, il y a trace d'un *d* ou d'un *v*.

[3] Les huit corps de Çiva, les neuf portes ou ouvertures du corps et les cinq flèches de l'Amour : ensemble, 598.

[4] Mai-juin.

[5] Mars et Mercure.

[6] Vénus. Le génitif dépend d'un substantif qui a dû être contenu dans la lacune précédente; il faut sans doute suppléer « en la compagnie de », par exemple, *bhogaṃ gataḥ*.

[7] Saturne.

[8] Jupiter.

[9] Environ quinze heures après le lever du soleil. Ou presque à l'heure même de ce lever, si, par *mṛiga*, il fallait entendre ici le nakshatra *Mṛigaçiras*, ce qui du reste est peu probable, le nakshatra ne s'indiquant guère que par rapport à la lune.

[10] Le mot « image » *pratimām* est à l'accusatif et doit avoir été régi par un verbe qu'on ne saurait deviner, mais qui n'a pas dû exprimer la notion d'« ériger », laquelle est déjà contenue dans *nihitāṃ*.

pèce *Vasantatilaka;* 2, çloka *anushṭubh;* 3, indéterminé; 4, çloka *anushṭubh;* 5, strophe *prakṛiti* de l'espèce *Sragdharā;* 6, strophe *atidhṛiti* de l'epèce *Çārdūlavikrīḍita.* Ces six strophes remplissent les lignes 1-12. Les lignes 13-24 ne donnent que des fragments pour lesquels il n'est plus possible d'indiquer le nombre ni la nature des strophes.

B, soixante lignes, comprenant : 1, strophe *çakkarī Vasantatilaka;* 2, *trishṭubh Upajāti* (a *Upendravajra,* c d *Indravajra*); 3, une suite de fragments allant de la quatrième ligne à la dixième, où l'on reconnaît quelques pādas *anushṭubh,* sans qu'on puisse préciser le nombre et la nature des strophes; 4, çloka *anushṭubh;* 5, strophe *atiçakkarī* de l'espèce *Mālinī;* 6, strophe *çakkarī Vasantatilaka;* 7, çloka *anushṭubh;* 8, *çakkarī Vasantatilaka;* 9, strophe *āryā,* de l'espèce *Pathyā* ou plutôt *Sugīti;* 10, çloka *anushṭubh;* 11, *çakkarī Vasantatilaka;* 12, *jagatī Vaṃçastha;* 13, *atiçakkarī Mālinī;* 14, *çakkarī Vasantatilaka;* 15, *prakṛiti Sragdharā;* 16, *atiçakkarī Mālinī;* 17, çloka *anushṭubh;* 18, *çakkarī Vasantatilaka;* 19, *prakṛiti Sragdharā;* 20, idem; 21, *çakkarī Vasantatilaka;* 22, *atidhṛiti Çārdūlavikrīḍita;* 23, *trishṭubh Upajāti* (a b c *Upendravajra,* d *Indravajra*); 24, idem (a b c *Indravajra,* d *Upendravajra*); 25, idem (b *Indravajra,* c *Upendravajra*); 26, *atidhṛiti Çārdūlavikrīḍita;* 27, *trishṭubh* (b c d *Upendravajra*); 28, *prakṛiti Sragdharā;* 29, *trishṭubh Upajāti* (a c d *Upendravajra,* b *Indravajra*); 30 et 31, çlokas *anushṭubh.*

C consiste en deux lignes tracées suivant le périmètre d'un carré. La ligne interne contient une stance *atidhṛiti Çārdūlavikrīḍita,* 1; la ligne externe comprend une stance *çakkarī Vasantatilaka,* 2, suivie d'un çloka *anushṭubh,* 3.

Dans toutes ces strophes, la division des pādas est marquée par un petit intervalle; mais les strophes ne sont pas écrites à la ligne comme dans les autres inscriptions. Elles se suivent sans discontinuité, séparées seulement par une petite rosace fleuronnée, qui, aux endroits où elle a subsisté, est figurée dans la transcription par ❁[1]. A

[1] Dans la transcription, où les alinéas sont rétablis, les lignes de l'original sont

ce signe en est parfois (après l'invocation dans A, 4, et dans C) associé un autre, que nous retrouverons dans la plupart des inscriptions suivantes, où il sert à marquer la fin des stances. Ce dernier signe, qui paraît être une transformation de la double barre, ressemble à une S majuscule très allongée et retournée, ou, mieux encore, au signe également retourné dont nous nous servons pour indiquer les paragraphes. Il est rendu dans la transcription par || .

Eynkosey ou Prea Eynkosey, d'où provient l'inscription, est le nom d'un vieux sanctuaire situé dans la ville de Siem Reap[1], la résidence actuelle du gouverneur de la province siamoise d'Angkor, à 7 ou 8 kilomètres au sud d'Angkor Vat. Le site est précisé par M. Aymonier comme se trouvant à 1 kilomètre en amont de la citadelle moderne, sur la rive gauche de la rivière. L'inscription occupe les quatre faces latérales et la face supérieure d'une stèle à section carrée, placée à l'est de deux petites tours en briques. Les deux tours sont entourées d'un fossé, et l'une d'elles porte deux longues inscriptions en langue khmer.

Des quatre faces latérales de la stèle, deux sont également en khmer; les deux autres, ainsi que la face supérieure, sont en sanscrit. Au milieu de cette dernière face, les estampages indiquent l'existence d'une mortaise carrée de $0^{m}105$ de côté, qui fait supposer que la stèle était surmontée de quelque image, peut-être du linga dont il est question dans C. Le document a malheureusement beaucoup souffert. De A, les treize premières lignes seules sont restées entières. Les suivantes sont prises en diagonale par une ablation profonde de la pierre, qui leur a enlevé à chacune une portion de plus en plus large à mesure qu'on descend plus bas. La vingt-deuxième compte encore six caractères; la vingt-troisième n'en a plus que

numérotées par des chiffres placés entre crochets [ ]. Des fleurons plus compliqués sont gravés au commencement de A, au commencement et à la fin de B et au commencement de C.

[1] L'indication de la carte de Garnier, qui a passé de là dans celle du Dépôt de la marine et qui place Phra Inkosi à 10 kilomètres environ à l'est de Siem Reap, est fausse.

quatre; la vingt-quatrième est réduite à deux; d'une vingt-cinquième, il n'est resté qu'une portion d'une seule lettre. Si l'inscription de cette face était à l'origine aussi longue que celle des trois autres, plus de trente lignes auraient ainsi disparu jusqu'à la dernière trace. Mais il s'en faut que la pierre n'ait subi que ce dommage. Tout l'ensemble du document est plus ou moins dégradé. De longues portions du texte sont absolument frustes et indéchiffrables, et dans les parties mêmes qui ont mieux résisté, la lecture est souvent pénible. Il faut bien peu de chose, en effet, pour rendre méconnaissables ces caractères délicats, qui, même à l'origine, n'avaient pas un demi-millimètre d'épaisseur et de creux, et nous devons nous estimer heureux qu'il en soit resté autant de lisibles, après les années, sans doute nombreuses, qu'ils sont restés exposés à l'air et à la pluie. Mon déchiffrement repose sur la comparaison minutieuse de trois estampages, celui de la Société asiatique et les deux doubles déposés à la Bibliothèque nationale, tous les trois fort bien faits, mais dont aucun ne fournirait à lui seul tout ce qui a pu passer dans la transcription.

Les treize inscriptions précédentes nous ont fourni quelques données sur l'histoire du Cambodge pendant le vi^e siècle çaka, jusqu'en l'an 598. Avec celle-ci, nous franchissons brusquement un intervalle de trois siècles et nous arrivons à l'an 890.

Après quatre strophes d'invocation, A débute par l'éloge d'un roi de la race de *Kauṇḍinya*, qui résidait dans la ville d'*Aninditapura* et qui était le prédécesseur de *Rājendravarman*, dont le nom paraît à la ligne 14, ou ce prince lui-même. Le reste de la face A a dû contenir la suite de l'éloge de Rājendravarman.

B, après une nouvelle strophe d'invocation, passe à l'éloge de son fils et successeur, *Jayavarman*, dont le nom paraît à la ligne 6 et qui est le Jayavarman V de la liste dressée par M. Bergaigne[1]. L'éloge de ce roi va jusqu'à la strophe 20 sans nous apprendre grand' chose. Le reste de cette face, la partie la plus intéressante de l'inscription,

[1] J'entends la liste complétée et rectifiée qui se trouve dans le *Journal asiatique*, janvier 1884, p. 51, et à laquelle je renvoie ici une fois pour toutes.

relate diverses fondations faites par une princesse, fille de Rājendravarman et sœur cadette de Jayavarman, du nom d'*Indralakshmī*, et par son mari, un brâhmane et un *bhaṭṭa* ou « docteur », qualifié *deva* et *dvijendra* et dont le nom était *Divākara*, ou, comme il est écrit strophe 28, *Divasakara*. Ce brâhmane était natif des bords de la *Kālindī*, de la Yamunā. Comme les détails suffisamment précis du texte ne permettent guère de songer à une Yamunā du Cambodge, nous avons là un témoignage non équivoque de rapports directs ayant existé entre ce dernier pays et l'Inde du Nord[1]. Ces fondations, dont le détail n'est pas toujours bien clair, sont, dans l'ordre du texte : une image de sa mère érigée par Indralakshmī en 890; un sanctuaire consacré à trois dieux, à la tête desquels est Çiva *Bhadreçvara*, institué par Bhaṭṭa Divasakara dans une localité désignée comme le *Madhuvana*, sans doute une réminiscence de la patrie et un souvenir du sanctuaire de ce nom sur les bords de la Yamunā. Le fondateur y avait joint un établissement hospitalier et probablement un sanctuaire ou une image consacrée à *Bhāratī*. Enfin une image de *Vishṇu* par le même, à l'érection de laquelle Indralakshmī avait pris une part difficile à déterminer. Cette image se trouvait dans la ville de *Dvijendrapurī*, qui parait avoir été la résidence de Bhaṭṭa Divākara. Celui-ci y avait ajouté un *āçrama*, et le roi Jayavarman lui-même avait assigné à Hari le *Madhushūdanagrāma*, à l'intérieur ou auprès de la ville de Dvijendrapurī. Ce don, Jayavarman l'avait fait en qualité de *yuvarāj*, de prince héritier associé au trône, et la même strophe donne 890 pour l'année de son avènement à l'*adhirājya*, au pouvoir suprême. Si le texte n'était pas si précis, si cette date surtout n'était pas garantie par une autre inscription[2], on pourrait se demander si elle est bien celle de l'avènement définitif de ce prince, après la mort de son père, ou si elle ne se rapporte pas simplement à son association à la royauté. En effet, dans l'énumération des diverses fondations, ces inscriptions suivent d'ordinaire l'ordre chronologique. Or, ici, la première fondation mentionnée

[1] Cf. *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 180. — [2] Cf. *Journal asiatique*, ibid., p. 147, et *Revue archéologique*, mars-avril 1883.

IMPRIMERIE NATIONALE.

est déjà de 890; de la même année est encore la dernière : il faudrait donc aussi y rapporter celles qui sont mentionnées entre les deux, ce qui ferait bien des fondations pour un temps si court. Cf. encore A, 5, et B, 20. La difficulté provient sans doute de la rédaction assez embarrassée, en somme, de l'inscription; mais elle n'en devait pas moins être signalée. B se termine ensuite par deux çlokas d'imprécations contre ceux qui porteraient atteinte à ces fondations.

C ne contient que trois strophes, dont la première est une invocation à *Vāgīçvarī*, la déesse de la parole sainte, assimilée à l'Énergie créatrice. La deuxième relate l'érection, en 892 et par Bhaṭṭa Divākara, d'une pierre ayant la forme du bras levé de *Vishṇu* (?), peut-être un linga, à la confection duquel Indralaksmī avait eu part. La troisième strophe nomme *Vāsudeva* comme l'ouvrier (?) du linga, sans doute celui-là même qui paraît avoir occupé le haut de la stèle.

Les deux faces en langue khmer, qui sont également très frustes et en grande partie mutilées, contiennent, l'une soixante, l'autre soixante-six lignes. Elles paraissent consister surtout en longues énumérations de *dravya*, d'objets précieux consacrés aux dieux. On y retrouve, au milieu d'une foule de mots sanscrits, les noms de *Rājendravarmadeva* et de la ville de *Dvijendrapura*, plus d'autres noms ou titres qui ne se lisent pas dans le texte sanscrit, tels que, *çrīmahendra*, *çrīdharaṇīndra*, *çrīrājendrārimathana*. Ce dernier rappelle singulièrement le nom du ministre bouddhiste de Rājendravarman, *Kavīndrārimathana*, qui nous est connu par d'autres inscriptions[1].

Les deux inscriptions en langue khmer qui se trouvent sur une des tours, dans le voisinage de la stèle, sont semblables d'aspect aux deux précédentes et paraissent se rapporter aux mêmes faits, ou du moins à des faits très voisins. Elles ont, l'une quarante-sept, l'autre trente-cinq lignes. On y rencontre les mêmes mots sanscrits, entre autres *āçrama*, *vidyāçrama*, répétés bien des fois. On y retrouve également le nom de Divākarabhaṭṭa et celui de la ville de *Dvijendrapura*.

[1] Cf. *Journal asiatique*, ibid., p. 162 et suiv.

En fait de termes caractéristiques, qui peuvent être des noms propres ou des titres, je note *çrīdharaṇīndropakalpa*, *çrīsurendrārimarddaṇa*, *çrījayendrāyuddha*, *çrībhaktivikhyāta*. En tête de chacune est placée une date en chiffres suivie du mot *çaka*. Les deux dates, dont l'une se rapporte au mois de *Māgha*, l'autre à celui de *Jyeshṭha*, sont 890 et 905[1] = 968 et 983 A. D.

Ces inscriptions, étant de trois siècles postérieures aux précédentes, sont naturellement écrites en un alphabet différent. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cet alphabet, que nous allons retrouver, avec de très légères variantes, dans toute la suite de cette série. Ses traits caractéristiques peuvent se ramener à deux : 1° les fleurons dont les caractères sont surmontés, fleurons qui ne sont autre chose que l'épanouissement de la tête des lettres, et qui, sous ce rapport, répondent exactement à la barre supérieure du devanāgarī; 2° la tendance à ramener tous les caractères à un même cadre rectangulaire, tendance qui, ailleurs, a produit le type alphabétique dit *pāli carré*. La régularité y a gagné sans doute, et il faut convenir que, bien conservées, ces inscriptions sont d'un aspect fort gracieux, avec leurs lignes délicatement tracées et d'une symétrie presque géométrique. Malheureusement, cet effet a été obtenu au prix de la physionomie des lettres qui, pour peu qu'elles soient devenues frustes, ne se distinguent que difficilement les unes des autres. Le caractère qui admet le plus de variantes dans cet alphabet est l'*r*. Il ne s'en trouve pas moins de trois formes dans notre inscription : tantôt le trait est replié sur lui-même, de façon à présenter un double jambage, tantôt il est simple, mais surmonté d'un fleuron, tantôt il reproduit la forme primitive de ce caractère, celle d'une simple barre verticale qu'il a dans l'écriture d'Açoka. On notera aussi la forme particulière de l'*s* de *sa bhūyaḥ* B, 25 b, et de *sadbhāratīṃ* B, 26 c, qui rappelle beaucoup celle qui a été signalée plus haut pour la vieille écriture dans X. La même forme revient fréquemment dans les textes khmers,

[1] Ou 904; le chiffre des unités n'est pas encore bien déterminé.

dont l'écriture est en général plus négligée et affecte parfois une allure cursive. Comme particularité orthographique, on notera la présence du *b* dans *mahābdhau* B, 16 a, *alubdhaiḥ* 19 b; *labdhā* 30 a. Quelques autres cas, où l'on peut être tenté de le reconnaître, sont douteux. Ce sont là, dans cette série du moins, les seuls exemples de cette lettre dans la nouvelle écriture. Cette inscription distingue le *ṭh* du *th*. Par contre, la confusion de l'*ṇ* et de l'*n* y est fréquente. Ainsi le groupe *ṇṇ* est presque toujours écrit *ṇn*. Comme c'est là un fait à peu près constant dans les inscriptions qui vont suivre, l'orthographe correcte sera introduite dans le texte sans observation. Mais quand la lettre n'est pas souscrite, ou, dans des cas plus rares, quand le groupe *shṇ*, par exemple, est écrit *shn* (cf. *kṛishnaḥ kṛishṇahi* de B, 28), l'irrégularité sera chaque fois notée.

A

1. [1] Ekopi vahn(i)pavanā(r)kkavisarppitābhi –
r udgītbava(r)ṇṇaranitasvarasaṅgatābhi(ḥ)[1]
[2] mātrā ◡ – ◡ ◡ ◡ – ◡ ◡ – ◡ – –
– – ◡ – ◡ ◡ ◡ – ◡ ◡ – ◡ – –

2. [3] pātu vo vahudhaikāpi . . . .
. . . . r asakṛi[4]d viçvanīradhau ❀

3. vande lole. . . . .
. kuçāriçū [5]. . kaitā– n vīthīça. . . . .

4. pāyād bhinnarasaç çanta[2] – s sthirayogo[6]pi[3] vo bhṛiçam
gaurīkaṭākshavikshepa – vañcito yodahat smaram || ❀ ||

5. [7] āsīd bhūpālamaulisphuritamaṇiçikhārāgadigdhāṅghrijaçrī –
r vvālādityopi sa[8]n yohitakulakamalākuñcanāyaikacandraḥ[4]
somā kauṇḍinyavañçe nikhi[9]laguṇanidhir ddīptakīrttyātapatro
daurddaṇḍadyotitāninditapuravilasadrā[10]jyalakshmīn[5] dadhānaḥ ❀

[1] Lire °*raṇita*°.

[2] Lire *çānta*– ?

[3] Les deux premières syllabes du pāda sont très effacées.

[4] Ou *yo hataka*°; la marque de l'*i* est très peu distincte et pourrait être prise, à la rigueur, pour la tête d'un simple *ha*.

[5] Au commencement du pāda, lire *dorddaṇḍa*°. La première césure n'est pas observée dans ce pāda.

6. siddhair apsarasāṅ gaṇair dvajavarair[1] ādityavat kinnarai –
r nnityaṃ pā[11]darajoruṇāntarucirais sadbhūbhṛidindrair nnataḥ
svarggadvāraparoditopi[2] jagatā [12] – – ᵕ – – ᵕ –
– – liṅgaçataṃ vibhajya ᵕ ᵕ – – – ᵕ – bhūtale ❊
[13]. . . . .
[14] rājendravarmmāvanipe. . . . .
[15, 16] . . . .
[17]. . . . . ṅkesariṇaiva la. . . . .
[18] . . . . ryyam indra. . . . .
[19, 20] . . . .
[21] . . . . . . yor nnani. . . . .
[22] ni(r)ddagdhonaṅgībh. . . . .
[23] dhāt ❊ did. . . . .
[24] reṇ(u)ṃ. . . . .

B

1. [1] bhogīndrabhogamaṇidīdhitidīpitāṅga(ṃ)
kāntendudhautakalayāṅkitakeçavṛinda(m)[3]
[2] vande bhavaṃ bhavaharaṃ bhari – ᵕ – –
– – ᵕ – ᵕ ᵕ ᵕ – bhavināṃ vibhūtyai ❊
2. mahī(pa) [3] tes tasya vabhūva putro
⏓ – ᵕ – – ᵕ ᵕ – ᵕ – yaḥ
dhāteva va(r)ṇṇāçramasadvya[4]vasthāṃ
kṛitvā rarāmeçvaram – ᵕ – –
3. [5] cakracitacārukaraḥ kalāḍhy. . . . .
[6] yī jayavarmmadevaḥ yo maṇḍale. . . . .
[7] tejāḥ prakāmadātā ye vidur nnirakshya[4]
[8] . . . . . yad viçvan tri. . . . .
[9] . . . . . vā bhānor nniçāyā(ṃ) çaçinaḥ kramāt. . . . .
[10] . . . ❊
4. yāne yasya valākrāntā sācalā vasudhācalat
vāyukshuvdhasamudra(vat) . . . [11]r iva saṃhṛitau ❊
5. paṭupaṭahasumiçrair lāllarīkaṅsatalaiḥ
karaditimilavīṇāveṇughaṇṭā [12] mṛidaṅgaiḥ
puravapaṇavabherīkāhalānekaçaṅkhai –
r bhayam akṛita ripūṇāṃ – ᵕ – – dya saṅghaiḥ ❊

[1] Lire *dvija*°. — [2] Lire °*puro*°? — [3] Lire °*vṛindam*. — [4] Lire *nnirīkshya*?

6. [13] yātrāmakhānalaçikhodyatadhūmaketo –
r āsādya yasya valinostra ᵕ – ᵕ – tam
tra [14] stā vidudruvur açeshariрupravīrā –
s tyaktvābhimānamadam āçu mahīpahā –[1]

7. . . . çikhinā ya [15] sya dagdhaṃ vairimahāvanam
na ruroha punas siktaṃ mantri . . . . . .

8. – – ᵕ – sarabhasaṃ [16] kṛitasiṅhanāda –
n durvvāravairivaravāraṇakumbhakūṭe
– – ᵕ – ᵕ ᵕ ᵕ – ᵕ ᵕ – ᵕ hāra –
[17] – – narādhipamṛigāḥ prayayur vvanāntam ❁

9 arikarikumbhakūṭapaṭu –
p. . . . . . . tavi [18] mauktikair nnicitā
saṃkhe[2] yasyāsilatā
vijṛimbhitā kālajihveva ❁

10. cakrivan muktacakre [19] ṇa cchinnārātiçiromvujaiḥ
. . . . lirucirai – r arccitā yena digvadhūḥ ❁

11. cchinnārimūrddharu [20] dhiraughaviliptadhāra –
m – – ᵕ – ᵕ ᵕ ᵕ – vya ᵕ – kṛipāṇam
utphullanīrajarajoruṇitā [21] ṅghripāṇi –
r yyasya sthitā priyatameva kare jayaçrīh ❁

12. vidhūtakhaḍgāgrabhayād vilamvi [22] nī –
m vipakshavakshaḥkshatajāruṇāçriyam
vilokya kīrttiḥ kupiteva digdrutā
priyā [23] pi yasya prayayau na sannidhim ❁

13. varanaraharikhaḍgair mmattamātaṅgasaṅghai –
r vvividhaçara [24] samūhair ākulaṃ sadvipakshaiḥ
açivarutaçivābhir bhīshaṇaṃ siṅhanādai
raṇavanam adahad yo [25] dīptaçastrānalaughaiḥ ❁

14. dviddantidantakashaṇasphuritormmipāta –[3]
m astrābhighātaghaṇa [26] garjjitavīranīram
yonekadurggaraṇasāgaram ātatāra
çaktiplavaṃ samabhiruhya ya [27] thaiva rāmaḥ ❁

15. bhogīndraçvāsavātasphuritavishacayoddhūtavahnipradigdha –
n tyaktvā bhṛiṅgīva çu [28] shkaṃ harikajam aniçaṃ nashṭavodhaṃ viçīrṇ-[ṇam]
iddhe dhautānanāvje nikhilaguṇani [29] dhau kīrṇṇasatkīrttipatre

[1] Ou *mahīmahā?* — [2] Lire *saṃkhye* ou *çaṃke*. — [3] Au commencement du pāda, il faut lire *dviḍ*.

snigdhe lāvaṇyareṇau (s)mita(ma)dhuni rarāmojj(v)alā yasya lakshmīḥ
16. [30] kalikalushamahābdhau dharmmasetus trilokyā
mathītavarabhujaṅgaḥ[1] kīrttilakshmīnivāsaḥ
[31] vivudhamunigaṇānām āçrayaḥ kalpavṛikshaḥ
kshitidhara iva vishṇor āsa vāhur yya [32] dīyaḥ ❁
17. yasyāgnihotradhūmena diṅmukhe çavalīkṛite
bhītās tatpatayo jagmu – r vvanaṃ [33] vanaphalāçinaḥ ❁
18. çubbrānuliptavaragandhasugandhitāçā
snigdhā vicitraracanāracitāṅgaya [34] shṭiḥ
jitvā rarāja kusumāstrasamagrakānti –
m āhlādayanty avanim indukaleva yasya ❁
19. [35] viprair yyaḥ khyātavīryyair atipaṭurucibhir dhvastapāpāndhakarai –
r vvedāntajñānasārais smṛi [36] tipathaniratair vvītarāgair alubdhaiḥ
dharmmyair ashṭāṅgayogaprakaṭitakaraṇair arkkamārggānu [37] yātai –
r nnityan dhyānāmṛitārdrair asakṛid abhinuto vedavedāṅgavidbhiḥ ❁
20. bhū(t)eçobhū [38] taçesho gatavibhavabhavo bhāsamānovimāno
rājā rājendrakāntojitavijitari [39] pur mmādhavo mādhavābhaḥ
– – – – ᴗ – – ᴗ ᴗ ᴗ ᴗ raraṇe çaktiyuktaḥ pareshā –
[40] m iddhāṃ lakshmīṃ vimālāṃ karika ᴗ ᴗ ᴗ – – – ᴗ – – – ᴗ – –
21. tasya prakīrṇṇayaçasaḥ [41] prathitānujā çrī –
rajendrava(rmma) ᴗ ᴗ – ᴗ ᴗ bhū ᴗ – yā
premnā[2] dvijendramahishī [42] nijamātur arccāṃ
prātishṭhipat khanavamūrtt(ibhi)r (in)dralak(shm)īḥ
22. jāmātā bhuvaneçvarasya sakalaksho [43] ṇīndracūḍāmaṇe –
r llokākrāntajayaçriyaḥ pṛithuyaçā rājendravarmmābhidheḥ
de [44] vo bhaṭṭadivākaro madhuvane saṃsthāpya devatrayaṃ
syālaç çrījayavarmmadevanṛipate [45] r bhadreçvarekalpayat ❁
23. suvarṇṇayānādidhanair upetaṃ
vicitraratnābharaṇapradīptam
[46] prabhūtabhūrājatatāmrahema –
godāsadāsīmahishāçvanāgam ❁
24. bhadreçvareṇaiva vi [47] miçrabhoga –
ṅ kṛitvā(d)ideça s(v)ayam eva devaḥ
shatkhārikā[3] bhojanatan (du)lānā –[4]
n tadāgatebhya(ḥ) [48] prativatsaran ta(t)
25. ⏓ – ᴗ – – ᴗ ᴗ – ᴗ – –

[1] Lire *mathita*°. — [2] Lire *premṇā*. — [3] Lire *shaṭkhā*°. — [4] Lire °*taṇḍu*°.

n dugdhāvdhivat prītikaraṃ sa bhūyaḥ
çramārtti [49] nāçaṃ vip(u)l – ᵕ – –
⏓ – ᵕ – – ᵕ ᵕ – ᵕ – –

26. tyakt(v)ā karmmaphala(ṃ) vijitya vishayān [50] kāmādidurggakulā –[1]
n yo – – ᵕ ᵕ – ᵕ – ᵕ ᵕ ᵕ – – – – ᵕ – – ᵕ –
– – – ᵕ ᵕ – ᵕ [51] ro madhuvane saṃsthāpya sadbhāratīṃ
– – – ᵕ ᵕ – ᵕ – ᵕ ᵕ ᵕ – – – – ᵕ – – ᵕ –

27. ⏓ – ᵕ – – [52] pratimāṃ sa vishṇo –
r dvijendrapuryyā(ṃ) vidhinā vidhīndra(ḥ)
priyendralakshmy – ᵕ ᵕ – [53] dvijendro
dvijendravandyāçra(ma)m atra cakre ⁂

28. kālindī yatra ramyā kratubh ᵕ ᵕ ᵕ ᵕ – [54] rijya – jair dvijendrai –
sh shaṭtriṅçadbhis sahasrair anusavanakṛitair ṛijyajussāmaçavdaiḥ[2]
kṛishnaḥ[3] [55] kṛishṇāhimarddī ditijakulaharaḥ krīdito[4] yatra vālye
tatraivābhūt sa devo divasakara i [56] tikhyātabhaṭṭas sukīrttiḥ ⁂

29. suvarṇnayānaṃ madhushūdanākhya –
ṅ grāmaṅ harau çrījayavarmmade [57] vaḥ
dvijendrapuryyāṃ yuvarād[5] dideça
viyadvilāshṭādhikṛitādhirājyaḥ ⁂

30. krūrāç çathāti [58] lubdhā[6] ye paradharmmavilopakāḥ
te yanti pitṛibhis sārddhaṃ narakaṃ manur avravīt ⁂

31. [59] svadharmmād adhiko dharm- [maḥ parakīya iti çrutiḥ
ato bhavadbhiḥ pālyoya – n trivargga[60]phalakāṅkshibhiḥ ⁂

C

1. [1] udyadbhānunibhā vibhidya kamalaṃ khaṃ yāti yā saṃhṛitau
[2] sṛishṭyarthaṃ punar eti candrarucirā yanmānasaṃ māninī
[3] varṇnair ātmaka – i – ᵕ ᵕ ᵕ – – – – ᵕ – – sritā
[4] sā çaktir bhuvaneçvaro(daya)karī vāgīçvarī pātu vaḥ ‖ ⁂ ‖

2. [5] bhūyas surārimathanodyatacitravāhu –
rūpan trivarggaphaladopalakaṃ [6] priyāyā(ḥ)
devo divākara iha prathitam pṛithivyāṃ
prātishṭhipad dvinavamū [7] rttibhir in(dr)alak(shm)yāḥ ⁂ ‖

[1] Lire °ggākulā°.
[2] Lire ṛigya°.
[3] Lire kṛishṇaḥ.
[4] Lire krīḍito.
[5] Lire yavarāḍ.
[6] Lire çaṭhā°.

3. bha . . . . çrakaḥ
vāsudevaḥ prasannātmā çivaliṅgaṃ atishṭhipat ॥

TRADUCTION.

A

1. [Que] l'être qui est un, bien que par ses éléments qui se disséminent dans le feu, dans le vent, dans le soleil, qui se réunissent dans le son aimable des lettres de l'udgītha . . . . [il pénètre toutes choses, vous soit propice][1].

2. Qu'elle vous protège, celle qui à la fois multiple et une . . . ., à maintes reprises dans le réservoir universel des eaux[2].

3. Je salue . . . .

4. Qu'il vous protège puissamment, celui qui, libre de toute passion, calme[3] et inébranlable dans le yoga, se laissa pourtant séduire par les vives œillades de Gaurī et réduisit pour cela Smara en cendres.

5. Il fut un (roi) dont les ongles des pieds[4] étaient devenus brillants (à force d'avoir été frottés) contre les crêtes étincelantes de joyaux des diadèmes des princes de la terre; qui, tout en étant un soleil levant[5], était une lune incomparable pour fermer les lotus des races hostiles[6]; la lune de la race de Kauṇḍinya[7], réceptacle de toutes les vertus, à qui l'éclat de sa gloire servait de paraso'

[1] On ne saurait deviner, même approximativement, ce que pouvait contenir l'énorme lacune de cette strophe. Cependant il est probable que le sens jouait sur le mot *mātrā*, les élements subtils de la matière et aussi les éléments, les unités prosodiques. L'*udgītha*, proprement la seconde partie d'un *sāman*, celle que l'*udgātṛi* chante seul, est devenu de bonne heure un des noms de la syllabe mystique *oṃ*; voir le début de la *Chāndogya Upanishad*. Le dieu à la fois un et essence du monde et des Vedas est probablement Çiva identifié avec l'absolu. Si la strophe était adressée directement à l'absolu, on aurait plutôt le neutre.

[2] Probablement Çrī ou Durgā identifiée avec l'énergie créatrice et destructive; cf. C, 1.

[3] Il faut probablement corriger *çāntu*—. *Smara* est le dieu de l'amour, que Çiva réduisit en cendres.

[4] *Aṅghrija* «né du pied», c'est-à-dire ongle du pied, manque dans les lexiques; cf. *karaja*.

[5] *Bālāditya* était probablement un surnom de ce roi.

[6] La marque de l'*i* sur °*hitakula*° est douteuse : ce qui me décide à lire *ahita* et non *hata*, c'est que *ākuñcana* ne peut guère signifier «redresser», encore moins «faire épanouir», et que *kamala* est le lotus qui se ferme à la nuit.

[7] *Soman*, avec la signification de lune, n'est connu jusqu'ici que par le commentaire d'Ujjvaladatta sur les *Uṇādisūtras*; le choix en est d'autant plus singulier ici que le mot courant *somaḥ* entrait tout aussi

IMPRIMERIE NATIONALE.

et qui, dans Aninditapura[1] illuminée par son bras puissant, faisait la félicité de la Lakshmī royale[2].

6. Comme le soleil (salué) par les Siddhas, par les troupes des Apsaras, par les plus parfaits brâhmanes et par les Kinnaras[3], il est sans cesse adoré par les plus puissants rois, (dont le front) reluit de l'éclatante rougeur de la poudre (dont sont frottés) ses pieds[4], et, bien que sorti de sa ville qui est la porte du ciel[5].......... ayant distribué une centaine de lingas......... sur la surface de la terre.

Ligne 14: Rājendravarman étant roi de la terre.....................
....

Ligne 22 : brûlé et devenu Ananga[6]
....

B

1. Je salue celui dont les membres resplendissent du lustre des joyaux qui

bien dans le vers. L'aurait-on employé pour jouer sur son autre sens de « sacrificateur » ? En tout cas, la lecture est bien nette : tout au plus pourrait-on lire *soha*, c'est-à-dire *soham*, leçon peu probable, mais à la rigueur possible. Le roi *Rājendravarman*, parlant ainsi de lui-même à la première personne, aurait été, dans ce cas, encore vivant à la date de l'inscription. Cf. B, 20. *Kauṇḍinya* est le nom d'une race brâhmanique, et rien n'est plus commun que de voir des dynasties royales se rattacher à un *gotra* de la caste sacerdotale. Cf. le *Kauṇḍinyasoma* de l'inscription de Baksey Chang Krang. (*Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 152.)

[1] Proprement « la non dédaignée ».

[2] Personnification de la majesté royale.

[3] Les *Siddhas* sont une classe d'êtres divins; le mot signifie aussi simplement « les parfaits, les saints ». Les *Apsaras* et les *Kinnaras* sont les danseuses et les musiciens célestes. Il est difficile de dire au juste comment ces différents êtres sont à partager entre le soleil et le roi ; probablement il faut les rapporter aux deux, en en faisant à la fois des habitants du ciel et des habitants de la terre.

[4] Rapporté aux suivants du soleil, le composé *pādarajo°* doit s'entendre de la poudre (c'est-à-dire de l'éclat) des *rayons* du soleil. La plante des pieds était frottée de poudre de sandal colorée en rouge à l'aide du suc d'une plante. D'après la relation chinoise, les femmes seules partageaient avec le roi le privilège de se teindre ainsi les pieds. (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 109.)

[5] *Svarggadvāraparo°* donnerait : « se dirigeant vers, aspirant à la porte du ciel », sens fort convenable et s'appliquant également bien et au roi, et au soleil. Mais les estampages paraissent présenter la trace d'un *u*. Il est probable, toutefois, que la comparaison continuait et que cette « ville, porte du ciel », désignait à la fois la ville du roi et celle du soleil.

[6] « Sans corps, » l'Amour.

décorent les spirales du roi des serpents[1] et dont l'épaisse chevelure est ornée du croissant de la lune à l'aimable éclat, Bhava qui anéantit l'existence[2]. . . . . pour la prospérité des êtres.

2. Ce roi eut un fils. . . . . qui, après avoir établi, comme Brahmā lui-même, un ordre excellent parmi les castes et les āçramas[3], réjouit le Seigneur. . . . .

3. Ligne 5 : aux belles mains armées du disque, riche en talents[4]. . . . .

Ligne 6 : [le victorieux] [5] Jayavarmadeva, qui. . . . .

Ligne 9 : [de jour] [6], selon la marche du soleil, de nuit, selon celle de la lune. . . . .

4. Quand il se mettait en marche, sous le choc de ses armées, la terre avec ses montagnes s'agitait [comme] l'océan soulevé par la tempête. . . . . comme. . . . . à la destruction du monde.

5. Avec les bruyants tambours auxquels se mêlent agréablement les sonores[7] cymbales de cuivre, avec les karadis, les timilas[8], les luths, les flûtes, les cloches et les tambourins, avec les puravas[9], les timbales, les bherīs, les kāhalas[10] et la multitude des conques, il inspirait la terreur aux ennemis. . . . . par les troupes. . . . .

6. Quand ils rencontraient soudain le. . . . . des traits de ce puissant,

[1] Çiva est représenté le corps entouré de serpents.

[2] Littéralement « Bhava qui détruit le bhava », ce qui, étant données les idées hindoues sur l'existence, est un acte de délivrance bien plus que de destruction.

[3] Les quatre stages de la vie brāhmanique. Pour une revision semblable des castes entreprise un peu plus tard par *Sūryavarman*, cf. XV, B, 8. La traduction du membre de phrase suivant est toute conjecturale. Il se peut fort bien que *īçvaram* soit le commencement d'un composé.

[4] Il y avait probablement *kalāḍhya* et l'expression, sans qu'on puisse d'ailleurs en préciser le rôle dans la phrase, renfermait sans doute l'un ou l'autre des jeux de mots faits d'ordinaire sur *kalā*. Il va sans dire que, pour ces lambeaux interrompus par des lacunes, la traduction est tout approximative.

[5] Avec *Jayavarmmadevaḥ* se terminait une demi-stance. Avant il y avait probablement *jayī*, épithète ordinaire de ce nom propre. Dans la suite, il était question du disque (de la terre); mais le rapport précis échappe.

[6] Avant *bhānor*, il y avait probablement *divā*. Avec *kramāt* finissait probablement un demi-çloka.

[7] *Lāllarī* manque dans les lexiques, c'est sans doute le nom de quelque instrument bruyant.

[8] *Karadi* manque dans les lexiques; *timila* n'y figure qu'au féminin.

[9] *Purava* manque dans les lexiques.

[10] La *bherī* est une sorte de timbale; le *kāhala* est un gros tambour.

à qui les flammes de ces sacrifices[1] qui étaient ses expéditions, faisaient un immense étendard de fumée, les ennemis les plus braves étaient terrifiés et s'enfuyaient jusqu'au dernier............, abandonnant bien vite leur folle présomption.

7. (Une fois) consumée par le feu de son..............., la grande forêt de ses ennemis ne repoussa plus, (bien qu'elle fût) arrosée par [les larmes de leurs] conseillers.

8. Quand, dans sa fureur............., il faisait entendre son rugissement de lion, et que, des bosses frontales des plus puissants, des plus irrésistibles éléphants de l'ennemi, [il faisait sauter ......] les perles[2]........, les rois (hostiles), ces gazelles, fuyaient au fond des bois.

9. Toute couverte de perles....... [à force d'asséner des coups] pénétrants sur les bosses frontales des éléphants de l'ennemi, la liane de son glaive était, j'imagine, la manifestation même de la langue de Kāla[3].

10. Quand, semblable à Cakrin[4], il lançait son disque, les têtes tranchées de ses ennemis rouges [comme la.... fleur de la pāṭali] étaient (comme autant d'offrandes) de lotus dont il honorait la déesse des régions[5].

11. [Quand il tenait][6].... son glaive au tranchant souillé par les flots de sang (qui avaient jailli) des têtes tranchées de ses ennemis, (on eût dit) la déesse de la victoire elle-même, placée en sa main, comme une fiancée, les pieds et les mains rougis par le pollen des lotus en fleur.

12. En apercevant la Victoire, qui, terrifiée par la pointe de son glaive menaçant et toute rouge du sang qui s'échappe des poitrines fendues des ennemis, s'est suspendue (à son cou), la Gloire, comme prise de colère, s'en allait au bout du monde et, bien qu'elle lui fût tendrement attachée, n'approchait plus de sa présence[7].

[1] L'assimilation de la guerre à un sacrifice est un lieu commun de la poétique hindoue.

[2] Les bosses frontales des éléphants sont censées contenir des perles.

[3] Le temps, c'est-à-dire la mort. Je lis *çaṃke*.

[4] Le « porte-disque » Vishṇu. Le disque, percé d'un trou au centre et tranchant sur le bord, qu'on lance en le faisant tourner autour de l'index, est resté jusqu'en ces derniers temps une arme de guerre.

[5] C'est-à-dire que les têtes volaient de tous côtés. Dans la lacune, il y avait probablement *pāṭalı;* avec *rakta-pāṭali* le vers serait complet.

[6] Je suppose que *kṛipāṇam* était régi par un participe qualifiant *yasya.*

[7] Je suppose qu'un *anusvāra* est tombé au deuxième pāda et je lis : °*āruṇāṃ çriyam.* La personnification de la Victoire me parait forcément amenée par celle de la Gloire, et elle explique seule d'ailleurs l'épithète « comme prise de colère » : la Gloire s'éloigne parce qu'elle est jalouse de la Victoire. Sans cet *anusvāra*, il faudrait

13. La forêt de la bataille toute remplie de vaillants adversaires, d'excellents guerriers semblables à des lions, avec leurs glaives, leurs troupes d'éléphants furieux et les nuées de leurs traits divers, et où retentissaient d'une façon terrible les cris sinistres des chacals et les rugissements du lion, il la consumait du feu impétueux de ses armes enflammées [1].

14. Cet océan de maintes batailles difficiles à traverser, avec le battement de ses vagues (représenté) par le frottement des défenses étincelantes des éléphants, avec ses flots de guerriers où le choc des armes (reproduisait) le fracas de la tempête, il l'a traversée, monté sur le vaisseau [2] de la force, comme Rāma lui-même.

15. Ayant déserté le lotus de Hari [3] flétri par le feu qu'avait exhalé la masse enflammée du venin vomi par le souffle du roi des serpents, comme l'abeille quitte (un lotus jauni) [4], desséché, déchiré, qui ne se réveillera plus jamais, Lakshmī radieuse s'est reposée avec délice sur son brillant visage, (cet autre) lotus sans tache, réceptacle de toutes les qualités, (fleur) aimable, dont sa gloire excellente forme les pétales épanouis, dont sa grâce est le pollen, dont son sourire est le miel.

16. Son bras fut la digue de la justice à travers le vaste océan des souillures de (l'âge) Kali, le serpent servant à baratter les trésors des trois mondes, la demeure de la gloire, (cette autre) Lakshmī, l'arbre des désirs refuge des troupes des dieux et des munis, le support de la terre comme (le bras même) de Vishṇu.

17. Effrayés par la fumée de ses holocaustes qui obscurcissait toutes les régions, les maîtres de ces (régions) se réfugiaient dans les forêts, réduits à se nourrir des fruits des bois.

traduire : « Par crainte de la pointe de son glaive, ayant aperçu la splendide rougeur qui en pendait, rougeur provenant du sang des poitrines fendues des ennemis, la Gloire.... »

[1] Tout le sel de la strophe consiste en ce que les expressions conviennent à peu près également à une forêt et à un champ de bataille; on peut en effet traduire : « remplie d'oiseaux, d'hommes braves, de lions, de rhinocéros, de troupes d'éléphants furieux et de masses de roseaux de toute espèce; » enfin le mot pour « rugissement de lion » se dit aussi du cri de guerre.

[2] Le mot *plava* signifie aussi « singe »; il y a là une allusion aux singes, les alliés de Rāma.

[3] Le lotus sur lequel elle repose avec Vishṇu. Ce lotus est représenté comme roussi par le souffle enflammé du serpent Vāsuki, lors du barattement de l'océan, auquel présida Vishṇu. La strophe suivante contient une autre allusion à ce barattement entrepris par les dieux et par les Asuras pour tirer de l'océan les trésors qui s'y trouvaient engloutis.

[4] La parenthèse donne l'autre sens du mot *harikaja*.

18. Sa taille svelte, gracieuse, brillante, qui parfume les régions de la senteur des plus précieuses essences, que décorent de belles et somptueuses parures, l'emporte par son éclat sur toute la beauté du dieu aux flèches fleuries[1] et réjouit la terre comme le croissant de la lune naissante.

19. (De toutes parts) des brâhmanes célèbres par leur héroïsme, à l'éclat subtil et pénétrant, qui ont dissipé les ténèbres du mal, qui possèdent l'essence de la science du Vedānta, qui se plaisent à (suivre) la voie de la smṛiti[2], libres de passions, désintéressés, fidèles à leur devoir, exemples manifestes des huit perfections du yoga[3], se réglant sur la marche du soleil[4], sans cesse humectés du nectar de la méditation et profondément versés dans les Vedas et les Vedāngas, l'ont salué de leurs acclamations répétées.

20. Un seigneur des êtres[5] qui n'a plus rien à acquérir, qui est arrivé à l'émancipation suprême[6], sans orgueil au sein des splendeurs, lui-même un roi et le bien-aimé du roi des rois[7], invaincu et victorieux de ses ennemis, un Mādhava ayant l'éclat de Mādhava[8], ... dans le combat, ... armé de sa puissance, ... des ennemis .... la Lakshmī flamboyante, immaculée .... la trompe de ses éléphants[9].

21. La (sœur) puînée de ce (prince) au loin glorieux, [la fille de] çrī-Rajendravarman..............., la célèbre Indralakshmī, épouse de l'Indra des brâhmanes, érigea avec amour une image de sa propre mère (en l'an marqué) par l'espace, neuf et les corps[10].

22. Gendre de ce maître du monde appelé[11] Rājendravarman, qui est (comme) le joyau au haut du diadème de tous les princes de la terre et dont la

[1] L'Amour.

[2] La loi traditionnelle.

[3] Ces huit «membres» du yoga sont énumérés *Yogasūtra*, II, 29.

[4] Je ne pense pas qu'il s'agisse du *pradakshiṇa*, mais bien des préceptes qui règlent la vie journalière, et on peut ajouter annuelle, du brâhmane sur la marche du soleil.

[5] Outre son sens propre, *bhūteça* a celui de «chef des yogins»; c'est aussi un nom de Çiva.

[6] Ou «parvenu au faîte de la puissance». Tout le sel de cette strophe obscure et d'une lecture très incertaine semble être dans les assonances.

[7] C'est-à-dire de son père Rājendravarman : faut-il voir là un indice que celui-ci était encore vivant ?

[8] *Mādhava* doit signifier ici «Kṛishṇa» et «printemps».

[9] Il y avait probablement *karikara*, mais il est impossible de rétablir avec certitude le rapport de ces différentes expressions. Peut-être le génitif *pareshām* dépendait-il de *lakshmīm*.

[10] Les huit corps de Çiva; l'espace = 0; ensemble, 890.

[11] Le mot *abhidhi* manque dans les lexiques, et paraît être un barbarisme.

Victoire a parcouru l'univers, beau-frère du roi çrī-Jayavarmadeva, le glorieux deva Bhaṭṭa Divākara, ayant établi dans le Madhuvana une triade de dieux, (la) consacra à Bhadreçvara [1],

23. Pourvue d'un palanquin d'or et d'autres richesses, brillante de magnifiques parures de joyaux, dotée de beaucoup de terres, d'argent, de cuivre, d'or, de bétail, de serviteurs, de servantes, de buffles, de chevaux, d'éléphants.

24. Ayant fait (de tout cela) la jouissance indivise (entre ceux-ci et) Bhadreçvara, le deva assigna lui-même six khārikās [2] de blé par an pour la nourriture de ceux qui viendraient en ce (lieu).

25 .... il [établit] de plus un grand [3]..................... réjouissant comme (une autre) mer de lait, mettant fin aux souffrances de la fatigue ....

26. Ayant renoncé au fruit des œuvres et triomphé des objets sensibles, ces repaires inexpugnables du désir et des autres (vices) ...., [le deva Bhaṭṭa Divākara] [4], après avoir installé dans le Madhuvana l'excellente Bhāratī [5].

....

27. [Ayant érigé] conformément à la règle, lui, le roi de la règle, une image de Vishṇu dans (la ville) de Dvijendrapurī, [au nom] [6] de sa chère Indralakshmī, l'Indra des brâhmanes établit là un āçrama digne d'être célébré par les plus illustres brâhmanes.

28. Là où l'aimable Kālindī .... sacrifices....... avec les formules des ṛic, des yajus et des sāman répétées à chaque savana [7] par

[1] Çiva.

[2] *Khārika* se dit d'une terre qui, pour être ensemencée, exige une *khāri* de grains; mais alors on ne s'explique pas l'emploi du féminin. Je prends donc *khārikā* comme synonyme de *khāri*, mesure dont les évaluations varient; la *Līlāvatī* définit celle qui est en usage dans le Magadha comme égale à une coudée cubique. Cf. Colebrooke, *Miscell. Essays*, I, p. 537 de la nouvelle édition.

[3] Probablement un bassin d'ablution.

[4] Je restitue en tête du troisième pāda *devo bhaṭṭadivākaro*, qui fait juste le vers.

[5] Le contexte étant perdu, on ne saurait préciser le rôle des mots *sadbhāratīm*. Peut-être *Bhāratī*, la déesse de l'éloquence faisait-elle partie de cette «triade de dieux». Cf. la *Vāgīçvarī* de C, 1.

[6] La part d'*Indralakshmī* reste obscure. Certaines expressions de C, 2, font supposer que Divākara acheva, agrandit ou répara des fondations faites antérieurement par sa femme. *Dvijendrapurī* signifie «la ville du brâhmane ou des brâhmanes» ou «la ville de l'Indra des brâhmanes», selon qu'on donne à *dvijendra* un sens plus ou moins emphatique.

[7] Cérémonies védiques qui se faisaient trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, et dont l'équivalent s'est maintenu dans le culte des temples.

trente-six mille brâhmanes, là où Kṛishṇa, le vainqueur du serpent noir, le destructeur de la race des fils de Diti[1], joua dans son enfance[2], là naquit ce deva, le bhaṭṭa appelé Divasakara[3], à la gloire excellente.

29. Un palanquin d'or et un village du nom de Madhushūdana[4] furent assignés à Hari dans (la ville de) Dvijendrapurī par çrī-Jayavarmadeva, (agissant comme) roi héritier, lequel obtint la royauté suprême (en l'année marquée) par l'espace, les cavernes et huit[5].

30. Les hommes violents, méchants, avides, violateurs des bonnes œuvres d'autrui, ceux-là, a dit Manu, vont dans l'enfer avec leurs ancêtres.

31. Au-dessus de nos propres bonnes œuvres, sont les bonnes œuvres des autres, dit la çruti[6]. Respectez-les donc, vous qui aspirez aux trois sortes de fruits[7].

C

1. Celle qui, brillante des splendeurs du soleil levant, se montre au jour après avoir fendu le lotus (primordial); qui, au temps de la destruction (du monde), s'y retire de nouveau, resplendissante comme la lune pour (procéder à une nouvelle) création; elle, dont la fière[8]..................................

....

que cette Çakti qui cause le succès du Seigneur du monde[9], Vāgīçvarī[10], vous protège.

2. Cette pierre célèbre dans le monde[11], qui procure les trois sortes de fruits et qui présente la forme du bras radieux (de Vishṇu) levé pour la destruction de l'ennemi des dieux, (l'œuvre)[12] de sa chère Indralakshmī, a été érigée ici de

[1] La mère des Daityas, des démons adversaires des dieux.

[2] Il s'agit évidemment des environs de Mathurā, de la terre sainte de Vṛindāvana et de Gokula, où se placent les légendes de l'enfance de Kṛishṇa et où, parmi une infinité de sanctuaires, se trouve aussi un Madhuvana.

[3] *Divasakara* et *Divākara* sont l'un et l'autre un nom du soleil.

[4] *Madhushūdana* «le destructeur du démon) Madhu» est un nom de Kṛishṇa.

[5] Zéro et les neuf cavernes ou ouvertures du corps; ensemble, 890.

[6] Le Veda.

[7] L'agréable, l'utile et le juste.

[8] Il est impossible, en l'absence du contexte, de traduire *yanmānasaṃ*.

[9] Çiva; ou le roi?

[10] La déesse de la parole, assimilée ici à l'énergie créatrice et destructrice.

[11] Je n'ose traduire «étendue à terre».

[12] Ou «au nom de», «en l'honneur de»? Ou bien «cette pierre célèbre dans le monde» était-elle une «image d'Indralakshmī représentée le bras levé pour la destruction de l'ennemi des dieux», c'est-à-dire sous une des formes de Devī?

nouveau [1] (en l'an marqué) par deux neuf et les corps [2], par le deva Divākara.

3. .... Vāsudeva à l'âme apaisée, a érigé le linga de Çiva.

XV (131-134).

PREA KÊV.

Cinq inscriptions, désignées par les lettres A, **a**, **b**, **c**, B.

HAUTEUR.	LARGEUR.
A, 1m300	A, 0m420
a, 0 033	**a**, 0 440
b, 0 150	**b**, 0 440
c, 0 300	**c**, 0 325 [3]
B, 0 830	B, 0 480

Dates........ 924, 729 et 929 çaka = 1002, 807 et 1007 A. D.

A, trente-huit lignes, contenant dix-huit stances séparées en leurs pādas et écrites en deux lignes chacune, excepté la cinquième, qui en occupe quatre. Toutes ces stances sont des çlokas *anushṭubh*, à l'exception de 5 et de 6, qui sont, l'une une *atidhṛiti Çārdūlavikrīḍita*, l'autre une *çakkarī Vasantatilaka* [4].

B, trente-quatre lignes, contenant vingt-huit strophes séparées en leurs pādas et écrites en une ligne chacune, excepté 15 et 24-28, qui en occupent chaque fois deux. 1-12 et 16-23 sont des çlokas *anushṭubh;* 13, 14 et 26 sont des *trishṭubh Upajāti;* 15, 24, 25 et 28 sont des *atiçakkarī Mālinī;* 27 est une *çakkarī Vasantatilaka.*

J'ignore le site exact de Prea Kêv, d'où proviennent ces inscrip-

[1] *Bhūyas* peut aussi se traduire par «ensuite, de plus».

[2] Les huit corps ou substances de Çiva; ensemble, 892.

[3] Les dimensions de **a**, **b**, **c**, sont celles de leurs parties sanscrites.

[4] **a**, **b**, **c**, qui dépendent de A, seront décrits plus loin.

IMPRIMERIE NATIONALE.

tions. Le nom ne figure sur aucune des cartes que j'ai à ma disposition, et tout ce que les notes de M. Aymonier apprennent à cet égard, c'est que le temple auquel ce nom s'applique, est situé dans la province siamoise d'Angkor. L'édifice consiste en quatre enceintes[1] concentriques correspondant à autant d'étages superposés en retrait les uns sur les autres. C'est contre la porte orientale de la deuxième enceinte, sur la paroi de droite, qu'est gravé A. B se trouve de même sur la paroi de droite de la porte orientale de la quatrième enceinte.

Après une stance d'invocation à Çiva, A commence par relater la généalogie et diverses fondations d'un personnage appelé *Yogīçvarapaṇḍita* ou *deva Yogīçvara*, et qui fut le guru du roi *Sūryavarman*. Ce Yogīçvarapaṇḍita descendait de la fille d'un certain brâhmane *Vishṇu*, épouse d'un roi qui n'est indiqué que par son titre ou son surnom de *Parameçvara*[2]. Leur petite-fille *Satyavatī*, qui avait épousé le brâhmane *Bhānuvara*, fut la mère de *Yogīçvarapaṇḍita*. On remarquera que les degrés spécifiés de cette généalogie sont tous dans la ligne féminine. Ensuite, après une nouvelle invocation, adressée cette fois à Vishṇu, l'inscription reprend le récit des œuvres de Yogīçvarapaṇḍita. Elle nous apprend que *Sūryavarman*, de la race d'*Indravarman*, monta sur le trône en 924, et elle finit en recommandant à la protection des gens de bien une *çishyā* ou élève de Yogīçvarapaṇḍita, du nom de *Janapadā*, que son maître avait donnée en mariage au brâhmane *Keçava*, et au fils et petit-fils de laquelle, l'un et l'autre prêtres de Vishṇu, il avait fait don de la ville de *Yogīçvarapura*, située dans la région orientale. Les deux parties de l'inscription, qui ont été gravées en une fois, sont séparées par le signe ordinaire employé pour marquer la fin des stances, mais qui est placé ici exceptionnelle-

[1] Dans une autre note, M. Aymonier ne parle que de deux enceintes : peut-être cette note ne s'applique-t-elle qu'à celles où se trouvent les deux inscriptions A et B.

[2] Ce surnom paraît avoir été porté par le roi *Jayavarman II*, qui monta sur le trône en 724. (Voir la liste de M. Bergaigne, p. 72.) Mais ici il désigne certainement un souverain beaucoup plus rapproché de *Sūryavarman*, à supposer du moins que la généalogie de Yogīçvarapaṇḍita ne renferme pas de lacunes. Pour des réserves à faire à cet égard, voir plus loin, p. 102, note 1.

ment en tête de la ligne. Tout le document est écrit en grands et beaux caractères exécutés avec beaucoup de soin, et l'état de conservation en est parfait.

A cette inscription se rattachent plus ou moins étroitement trois autres inscriptions, que je désigne par les lettres **a, b, c.**

a se trouve sur la paroi de droite de la même entrée et de la même enceinte que A, mais du côté intérieur de l'enceinte.

L'inscription comprend vingt-cinq lignes, dont la première seule (une invocation çivaïte et une bénédiction à l'adresse de *Yogīçvarapaṇḍita*) est en sanscrit. Le reste est en langue khmer et, comme on peut s'en assurer rien qu'à l'inspection des mots sanscrits qui y sont répandus à profusion, contient l'énumération des libéralités faites aux dieux par Yogīçvarapaṇḍita. Çiva y figure sous plusieurs noms, entre autres sous celui de *çrī-Tripuradahaneçvara*. Il est aussi question de *Bhāratī* et d'un *Triçūlaliṅga*. Comme noms de lieux, je relève *Vyādhapura, Liṅgapura, çrī-Narendragrāma, Bhīmapura*. Les caractères sont les mêmes que dans A et tracés avec le même soin : la conservation est excellente.

b se trouve sur la paroi de droite de la porte orientale de la troisième enceinte. Les caractères sont encore les mêmes, mais l'inscription est très dégradée. Elle commence par dix-sept lignes de texte khmer, en grande partie illisibles et dans lesquelles on retrouve *Vyādhapura, çrī-Narendragrāma, çrī-Tripuradahaneçvara,* plus le nom de *çrī-Sūryyavarman*. Le document se termine par quatre lignes en sanscrit, non moins dégradées. Les deux premières contiennent deux çlokas *anushṭubh,* à peu près déchiffrables, parce qu'ils ne font que répéter, avec quelques variantes, deux stances de A. Les deux dernières lignes paraissent avoir contenu une strophe *atidhṛiti Çārdūlavikrīḍita,* en grande partie illisible. Ce texte ne contient du reste, avec le nom de *deva Yogīçvara,* que les imprécations finales ordinaires contre ceux qui violeraient les donations précédemment spécifiées.

c se trouve sur le prolongement de **b,** sur la paroi de gauche.

L'écriture un peu moins grande, est toujours très soignée; mais l'inscription est encore plus ruinée que la précédente. Autant qu'on peut encore en juger par quelques lettres qui ont subsisté çà et là, elle contenait trente-trois lignes, dont les dix-sept premières en langue khmer. Dans celles-ci, on distingue encore le commencement du nom de *Sūryavarman*. Puis venaient huit lignes de sanscrit, précédées du signe qui marque d'ordinaire la fin des stances. Le peu qui en est resté fait voir qu'elles contenaient les trois stances placées également à la fin de **b**. Les deux çlokas *anushṭubh* occupaient deux lignes chacun; la stance plus longue en prenait quatre. Après ces huit lignes, en viennent six autres de texte khmer, qui sont la partie la mieux conservée de l'inscription. J'y note le nom de *çri-Tribhuvanañjaya*, qui apparaît aussi dans **a**.

De ces quatre inscriptions, qui se rapportent toutes à Yogīçvarapaṇḍita, B est complètement indépendant. Ce dernier document se compose aussi de deux parties, qui ont été gravées en même temps, comme celles de A, mais qui ne sont séparées par aucun signe additionnel. La première partie, 1-15, relate la généalogie et les fondations pieuses d'un certain *Çivācārya*, à qui le roi *Jayavarman V* avait confié l'« inspection des qualités et des défauts » sur le mont *Hemaçriṅgagiri*. Il s'agit là sans doute de la direction d'une communauté religieuse : en tout cas, c'était une fonction bien définie, puisqu'elle passa au petit-fils du titulaire, et sur laquelle on regrette de ne pas avoir plus de renseignements. Était-ce une imitation d'une institution bien connue du bouddhisme? On peut noter, en effet, que, précisément pour cette époque, nous avons un nombre assez considérable d'inscriptions bouddhiques[1]. Çivācārya ne fut pas moins en faveur dans la suite auprès du roi *Sūryavarman*. Il reçut de lui la dignité de *varṇaçreshṭha*, de chef de caste, obtint pour sa famille la confirmation de la charge héréditaire de prêtre de *Kapāleçvara*, et, en l'an 929, arrondit le domaine de *Hāripurā*, qu'il tenait de ses

[1] Cf. *Journ. asiat.*, août-septembre 1882, p. 148, 161 et suiv.

ancètres. Le fonctionnaire qui présida à la délimitation définitive du domaine portait le titre cambodgien de *Mratāñ Khloñ* et avait reçu du roi le nom sanscrit de *çrī-Narendrāṇīvallabha*. Çivācārya descendait de la reine *Hyaṅ Pavitrā,* qui transmit à ses descendants le domaine de Hāripurā. Elle fut l'épouse principale d'un roi désigné simplement par son titre de « roi suprême des Kambujas » et par la date de son avènement, 724. Nous retrouverons la mention toute semblable de ce roi dans XVIII A[1], et nous savons par d'autres documents que le prince ainsi désigné est *Jayavarman II*[2], celui dont il est si souvent relaté qu'il transporta sa résidence sur le mont *Mahendragiri.* Ce dernier évènement paraît, en effet, avoir marqué une époque importante dans l'histoire du Cambodge. Pour nous, elle désigne jusqu'ici le moment où reprend la série régulière des témoignages épigraphiques de cette histoire. Pour tout le temps qui s'est écoulé entre le dernier roi de l'ancienne dynastie, *Jayavarman Ier* et ce *Jayavarman II,* c'est-à-dire pour tout le VIIe siècle çaka, nous n'avons, en effet, que des données sporadiques et point de documents royaux contemporains[3]. La petite-fille de Hyaṅ Pavitrā, *Hyaṅ*

[1] Je ne puis m'empêcher de remarquer ici combien cette façon de dater des faits lointains, dont nous trouverons encore d'autres exemples, est peu indienne. Les Hindous, dans leurs inscriptions, mentionnent la date du fait actuel, fondation ou autre, auquel le document se rapporte. Mais préciser, comme il est fait ici et comme nous faisons, celle d'un évènement historique et surtout d'un évènement depuis longtemps passé, est absolument en dehors de leurs habitudes épigraphiques. Ainsi, ils ne détermineront pas l'année de l'avènement d'un roi. Celle-ci ne pourra être obtenue qu'indirectement : si, par exemple, l'acte relaté par l'inscription est daté à la fois en l'année d'une ère et en l'année du règne. Toutes les déterminations de la sorte sont chez eux du ressort du livre, de la chronique. Aussi la façon dont les dates sont introduites dans plusieurs de ces inscriptions est-elle un des rares indices qui, *a priori*, en l'absence de toute autre donnée, avertirait qu'on n'est plus ici sur le même terrain que dans l'Inde propre.

[2] Cf. la liste de M. Bergaigne, p. 74.

[3] Il serait oiseux de spéculer dès maintenant sur cette lacune. Il est permis toutefois de la rapprocher d'un fait dont les annales chinoises ont conservé la mémoire : la séparation du royaume de Tchin-la ou du Cambodge en deux États, le « Tchin-la de l'eau » ou Cambodge maritime et le « Tchin-la de la terre » ou Cambodge septentrional. Cette séparation,

Karpūrā, fut donnée en mariage par le roi *Rudraloka*[1] au pénitent *Divyantara*. Leur fils fut *Paramācārya*, prêtre de *Jalāṅgeça* et de *Kapāleça*, et leur petit-fils fut le Çivācārya de l'inscription.

La deuxième partie de B, 16-28, relate les fondations pieuses du petit-fils de Çivācārya, *Çivavindu*, qui, comme son aïeul, fut prêtre de *Kapāleçvara* et « inspecteur des qualités et des défauts » sur le Hemaçṛiṅgagiri. A la mort d'un grand-oncle maternel de sa mère, il avait obtenu du roi *Sūryavarman* la survivance du titre porté par ce parent, de *çrī-Kshitīndropakalpa*, quelque chose comme « aide, lieutenant du roi ». De même que pour XIV, l'ère des dates de ces inscriptions n'est pas spécifiée. Mais il n'y a jusqu'ici aucune raison de douter qu'elles ne se rapportent à l'ère *çaka*.

B n'est pas aussi bien conservé que A. En plusieurs endroits, la pierre est fruste, et, comme les caractères sont de petite dimension et surtout d'un tracé délicat, la lecture du document est souvent difficile. La comparaison de l'estampage de la Société asiatique avec les doubles déposés à la Bibliothèque nationale a pourtant permis l'établissement d'une transcription complète, à deux ou trois caractères près, qui eux-mêmes n'eussent sans doute pas été difficiles à deviner dans un texte plus correct. Mais, sous ce rapport, ces inscriptions laissent beaucoup à désirer. Le lapicide a commis bien des fautes. De son côté, le rédacteur n'est pas toujours en règle avec la grammaire et, ce qui est plus fâcheux au point de vue de l'interprétation, il se sert d'une langue lourde, sans précision, où la construction est souvent

qui s'est faite dans le premier quart du VIII[e] siècle de notre ère, paraît avoir duré jusqu'au commencement du IX[e].

[1] Ce surnom semble avoir été celui de *Harshavarman I* (voir la liste de M. Bergaigne, p. 72). Mais ce prince, qui a dû régner vers 820, n'a guère pu donner en mariage la petite-fille d'un roi monté sur le trône un siècle avant lui. Il est tout aussi peu vraisemblable que Çivācārya, qui vivait en 929, n'ait été séparé que par trois générations du roi dont l'avènement est de 724, et ici la date ne peut donner lieu à aucune confusion. B confirme donc les soupçons qui, tout à l'heure, nous étaient inspirés par A. De deux choses l'une : ou les mots employés pour marquer la descendance, *dauhitrī*, *naptṛi*, *pautrī*, ne sont pas à prendre dans le sens strict, ou ces généalogies sont rapportées d'une façon peu exacte.

louche et où le mot propre fait défaut. Même dans les passages qui ne paraissent pas suspects, on ne voit pas toujours ce qu'il a voulu dire. A plus forte raison, est-on embarrassé dans les endroits peu lisibles ou corrompus. Aussi ces deux inscriptions, à peu près intactes, sont-elles plus difficiles à traduire d'une manière satisfaisante que telle autre toute criblée de lacunes. En plus d'un endroit, je n'ai adopté la traduction que je donne qu'après avoir longtemps hésité entre une demi-douzaine d'autres, qui eussent été tout aussi bonnes ou, si l'on veut, tout aussi mauvaises.

Pour l'écriture, je puis me borner à renvoyer à ce qui a été dit à propos de XIV. La seule différence à noter, c'est que la forme de l'*r* est toujours simple. On trouvera dans les notes ce qui concerne les irrégularités de l'orthographe, dont quelques-unes paraissent être plus que de simples méprises. Il est à noter aussi que le *ṭh* n'est plus distingué du *th*. Comme le signe distinctif de l'*ī* long est très fragile dans cette écriture, surtout quand les caractères sont petits et légèrement tracés, je le rétablirai désormais sans observation dans la transcription partout où il sera nécessaire, bien que l'original semble donner l'*i* bref. Il n'y aura de remarque que pour les cas où la faute est certaine.

A

1. namaç çivāya yas tryaksho –	nalorkkendvor vvibhābhavat[1]
bhuvanatrayasandīpaḥ	çatrunāçāya pātu naḥ ‖
2. vishṇor dvijasya yā putry ā –[2]	malakasthalasantatau
bhūyād dhṛidayalakshmīr bhā –[3]	ssvāminī parameçvare ‖
3. sā nītyudayadakshāḍhyā	çubhalakshaṇasaṃyutā
tasyāgramahishī devī	yathā gaurī maheçvare ‖
4. devāmalakavinyāsaṃ	bhūbhṛitas sā matā gatā
candramaulijatāyāṃ[4] hi	mangalatvāt surāpagā ‖

[1] Est peut-être pour *vibhā abhavat;* ce *sandhi* est fréquent dans les manuscrits.

[2] La césure est fausse à la fin de ce pāda; pour la division des mots, cf. stance 4.

[3] Le lapicide avait d'abord écrit *bhyā*.

[4] Lire °*jaṭāyāṃ*.

5. svāminyāḥ parameçvarakshitipater yyā sāgrapautrī tayo –
r bhūyāt satyavatīti bhānuvaravipre yoshid arhā tayoḥ
çrīyogīçvarapaṇḍitas suta idaṃ rājendrayānaṃ çive
prādād dhemagires samāpanakṛito rājño guru sthāpakaḥ ||

6. çrīsūryyavarmmagurur uddhatavīravarmma –
nāmnā vyadhatta saha tadbhaginīsutena
stukkakbhuvā nṛipagirā sa narendravarmmā –
khyātena hemagiriveçmani pañcaçūlam ||

7. çaileyañ cīracaraṇaṃ pratime nandikālayoḥ
sa eva sthāpayām āsa siṅhasya pratimāç ca tāḥ ||

8. || caturbhujan namāmo yo bhūgadāçaṅkhacakradhṛit
surārātigaṇāñ jetā pātu no duritārṇṇavāt [1] ||

9. namo mestu nṛipāyeha lipsur yyaç çrīvasundhare
veçānāṃ rakshatād dravya – n tatrāstu phalaṃ akshayam ||

10. āsīc chrīsūryyavarmmeti vedadvivilarājyabhāk
çrīndravarmmānvayavyoma – bhānujyotir mmahīpatiḥ ||

11. siddhisvasti bhaved deva – çrīyogīçvarapandite [2]
yasya praçaste [3] sujanā – n pāti yotrāstu satphalam ||

12. yaçodharapure citre caturdvārāgramandire
ratnarairupyabhākīrṇṇe [4] rājño yas saṃmatoniçam ||

13. sarājaguruṇā [5] hotrā mantrimukhyais sabhādhipaiḥ [6]
vipraiḥ prāñjalibhiḥ strotraiḥ [7] stuta īças sapāvakaḥ ||

14. devayogīçvarārthāya dharmmasaṃrakshaṇāya ca
bhūmidravyādirakshārtha [8]– çlokās tebhihitāç ca taiḥ ||

15. devayogīçvarasyaishā nimādiprārthidhārmmikaiḥ
satī janapadā çishyā pālyatāṃ sadbhir uttamā ||

16. kanyāgrāmāt samāyātāṃ satīñ janapadāhvayā(ṃ)
yodiçad vidhinā patnī(ṃ) keçavākhye dvijanmani ||

17. pūrvvadigvishaye jātaṃ yogīçvarapuraṃ [9] puram
tasyās sute ca pautre yo yājake cakriṇodiçat ||

[1] Ici le *ṇṇ* est bien nettement écrit *ṇn;* de même plus bas, st. 12 dans °*kīrṇṇe;* tandis que dans *vishṇor,* st. 2, et dans °*ṇṇimā*, A, 14, le *ṇ* est correctement souscrit.

[2] Lire °*paṇḍite.*

[3] Le lapicide, qui avait oublié le *ça* de *praçaste,* l'a ajouté au-dessus de la ligne.

[4] Lire °*rūpya*°.

[5] Peut-être *saṃrāja*°.

[6] La pierre semble avoir °*dhīpaiḥ*, sans doute par suite d'un accident.

[7] Lire *stotraiḥ.*

[8] Peut-être °*kshārthe.*

[9] Le *ṃ*, marqué une première fois au-dessus du *ra* est répété un peu plus à droite.

18. varddhayeyur idam puṇyam [1]   ye svarggaṃ [2] prāpnuvanti te
lopayeyuç ca narakā–   n ā yugāntāt [3] mahābhayān ‖ ❁ ‖

a

namaç çivādibhyo gurubhyaḥ devaçrīyogīçvarapaṇḍitasyodayasiddhir [4] astu ‖

b

1. devayogīçvarasyota   nimādiprārthidhārmmikaiḥ
. . . . [5]   palyantān [6] tapasātra tāḥ ‖
2. varddhayeyur idaṃ punyaṃ [7]   ye svarggaṃ prāpnuvanti te
lopayeyuç ca narake–   vīcyādau prāpnuvanti te ‖
3. – – – ⏑ ⏑ – ⏑ kalpitam idaṃ ye cānuku(r)yyus sthitā
– – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ tās te varddhayeyus sthiram ‖ [8]
– – – ⏑ ⏑ – ⏑ ghoranarake ye pīdayantas [9] sthitāḥ [10]
danda [11] – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ tanūgrāḥ kiṅkarair uddhataiḥ ‖

c

1. ‖ devayogī . . . .
maṅgalā . . . . ātra tāḥ [12] ‖
2. varddhayeyu . . . .   . (s)va(rg)ga(ṃ) prāpnuvanti te
lopayey(u) . . . . p(r)āp(nu)vanti te [13] ‖
3. svarggam eva ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – – ⏑ ku(r)yyus sthitā –
s sārddhaṃ siddha ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – – ⏑ y(e)yus s(thi)ram
lumpey(ur) mm ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – – ⏑ – – ⏑ –
danda(ṃ) [14] lauha ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – k(i)ṅkarair uddha(taiḥ) [15] ‖

[1] Lire *puṇyaṃ*.

[2] Le *ṃ* est visible sur deux estampages.

[3] Lire °*tān ma*°.

[4] Lire °*paṇḍita*°. Le premier signe, en tête de la ligne, est peut-être une des nombreuses variantes de la syllabe mystique *oṃ*.

[5] Pāda illisible, mais différent de A, 15 c. Ce çloka et le suivant seraient à peu près indéchiffrables sans l'aide de A 15 et 18.

[6] Lire *pālyantān*.

[7] Lire *puṇyaṃ*.

[8] Le signe rendu par ‖ est placé ici après la demi-strophe; cf. VI, B, où il est à la fin de chaque pāda.

[9] Lire *pīḍayantas*.

[10] Lire *sthitā*.

[11] Lire *daṇḍa*. Pour cette strophe, cf. c, 3.

[12] Pour ce çloka, cf. A, 15 et b, 1.

[13] Pour ce çloka, cf. A, 18 et b, 2.

[14] Lire *daṇḍa*°.

[15] Pour cette strophe, cf. b, 3.

IMPRIMERIE NATIONALE.

B

1. namaç çavdātmane tasmai	çivāyādyeva [1] dehinām
arthagatyaiva sandṛishṭo	yo sannārtheshu satyataḥ ‖
2. āsīd [2] kamvujarājendro	vedadvinagarājyabhāk
yasmin rājabhujīrābhā	ramyā pūrvveva sampadā ‖
3. hyaṅpavitrāhvayā devī	tasyāgramahishī satī
deço hāripurāvikhyo	yasyās santānasantataḥ ‖
4. hyaṅkarpūrāhvayāṃ tasyāḥ [3]	dauhitrīṃ kīrttiviçrutāṃ
rudralokanṛipo dadyā –	d divyantaratapasvine ‖
5. abhūt putravaras tasyāṃ	paramācāryyanāmadhṛit
jalāṅgeçakapāleça –	hotā yo munipuṅgavaḥ ‖
6. nāptāpi [4] ca tayor ddhīmān	devayor yājñiko muniḥ
çivācāryyāhvayo vāgmī	tapasvī vrataçīlavān ‖
7. hemaçṛiṅgagirau deva –	pūjāvṛiddhyāy adhishthipat [5]
rājaçrījayavarmmā [6] yaṃ	darçane guṇadoshayoḥ ‖
8. çrīsūryyavarmmaṇo rājye	varṇṇabhāge kṛitepi yaḥ
sampadaṃ prāpya sadbhaktyā	varṇṇaçreshthatvasaṃsthitaḥ [7] ‖
9. çrīkapāleçahotṛitve	svakulaṃ rājaçāsanāt
sthāpayām āsa yaḥ kṛitvā	nityaṃ [8] vishayavarjitam [9] ‖
10. yācitā yaḥ punaḥ kshatraṃ	deçaṃ hāripurāhvayam
karoti sāvadhiṃ randhrā –	d dvivilena samantataḥ ‖
11. prācyām [10] īçvarabhedāntā	yāmyām ā lejjalālayāt [11]
pratīcyām ādrim [12] ā bhūmi –	r ā candrāya(ṃ) tathottare ‖
12. mratāñ khloñ çrīnarendrānī [13] –	vallabhāntaṃ nṛipājñayā
viçrutan nāma yasyāsti [14]	sovadhiṃ samadhishthipat [15] ‖

[1] Du quatrième groupe, il n'y a que *ye* qui soit bien net.

[2] Lire *āsīt*.

[3] Lire *tasyā*.

[4] Lire *naptāpi*.

[5] Lire *atishṭhipat*.

[6] Lire *rājā çrī°* ?

[7] Lire *°çreshṭha°*.

[8] Le *ṃ* est douteux; peut-être faut-il lire *kṛitvā- nityavishaya°*.

[9] Peut-être *°varjjitam*.

[10] Le lapicide avait d'abord écrit *prātīcyām*.

[11] Ou *leñja°*.

[12] Lire *adrim*.

[13] Lire *°drāṇī–*.

[14] Le groupe *sti* est mal formé et ressemble plutôt à *kti*.

[15] Lire *samatishṭhipat*. Pour ces formes vicieuses, cf. B, 7, note de la traduction.

13. cirāya rājādhiparāja[1] kurvva– n tapāṅsa[2] çīlavratadhāraṇoham
vidyāsamāvarttanakṛit savidya[3] yadhishṭharaṃ çūladharasya liṅgam ||
14. çrisūryyavarmmeçvarapādapadmaṃ
dhātrisubhaktiç çirasā samūrttiḥ
. turṇṇimā(ṃ)[4] saṃsthitabhis[5] sahaiva
devībhir ity ābhir atishṭhipan[6] tām ||
15. çivaguṇamaṇimānyaṃ[7] prāptakāmovanīndra–
s surapatimahimānaṃ vāpi bhūmīçvaratvam
ciram avatu sa dharmmaṃ vrahmacāryādhikāraṃ[8]
sakalakulasahitaṃ[9] me çrīkapāleçvarāṅghrau ||
16. tannaptāpi ca satsūri– bhāgyabhāg bhāratīrataḥ
dhīro dhāmavatā mānya– ç çivavindur itīritaḥ ||
17. çrīkapāleçvare hotā çastā yaç çaṅsitavratān[10]
sannyāyānalasantāptā–[11] nyāyendhanagaṇo dhiyā ||
18. çrīkshitīndropakalpākhye mātrāmātulamātule[12]
mṛite tannāma tad yasyai[13] dattaṃ çrīsūryyavarmmaṇā ||
19. ahipatrāṅkitāṃ dolāṃ lavdhvā yas tadanugrahāt
hemaçriṅgagirāv āpa darççanaṃ guṇadoshayoḥ ||
20. tato rājamahāmātyo yas santānakulaprabhuḥ
īçvarārccām umārccāṅ ca matpriggrāme[14] pratishṭhipat[15] ||
21. bhadreçvarāçramaṃ kṛitvā gaurīçāçramam apy alam
bhadreçvaratatākākhyaṃ[16] çrītaṭākaṅ[16] cakhāna yaḥ ||
22. saridbhaṅgaṃ mahāgāḍha– m āyatan nirbhayaṃ bhayāt
ādhvagānāṃ[17] sukhāyaiva yaç cakārāmvudhes samam ||
23. çāstrasandarççanābhyāsā– d vyatārid[18] rāmaṇīyakam
pustakaṃ yovimānārthaṃ çrībhadreçālayeçvare ||

[1] Ou °*dhipa rāja.*

[2] Lire *tapāṅsi.*

[3] Voir la note de la traduction sur ce passage.

[4] Le premier caractère est *ca* ou *dha.* Pour toute la strophe, voir la note de la traduction.

[5] Au lieu de °*tābhis*, évidemment pour faire le vers.

[6] Lire *atishṭhipan.* Le *m* final de *tām* est parfaitement net sur deux estampages.

[7] Lire °*maṇimanyaṃ.*

[8] Lire *vrahmacaryā*°.

[9] Il y a une syllabe de trop, lire °*kulahitaṃ.*

[10] Lire *çāstā* et *saṃçita*°?

[11] Lire °*taptā–.*

[12] Lire *mātṛimātu*°.

[13] Lire *yasmai.*

[14] Ou *makprig*°.

[15] Il faudrait *prātishṭhipat;* l'*a* bref, pour faire le vers.

[16] Lire chaque fois *taṭā*°.

[17] Lire *adhva*°.

[18] Lire *vyatārīd.* L'*i* bref est ici parfaitement net.

24. yamaniyamayatātmā samyagārādhitāgni –
r nihataduritavṛiṇḍoharniçaṃ [1] çambhubhaktiḥ
munivarasamavṛittir yyo(ga)yogopayogā –
t sakalakulahitārthaṃ sa vyadhād rājasevām ||
25. muniguṇagaṇavandyo yo ⌣ yogyas [2] sayatnai –
s sati bhavati vidhātrā nirmmite nāma yasmin
kṛitasakalakalāyas saṃhatir lolalakshmī –
r vvasati yadacalāçaṃ çambhubhaktis suçubhrā ||
26. padmāsane sphāṭikam īçaliṅgaṃ
yas sthāpayām āsa yathāvidhānam
vighneçacandīçvaranandikālā – [3]
n punar yathāsthānam adhishthipac [4] ca ||
27. sadratnahemanavapatram [5] anekaratna –
rājaddhiraṇyaraṇamarddanakaṇthike [6] ca
yaç çrīkapālakaṭakasthaçive snavānā –
m ādhāraṇan dṛiḍhatamañ ca mudā vyatārit [7] ||
28. vidhivad adhikakāntedhishthipat [8] padmapīthe [9]
çivaçubhamaṇiliṅgañ [10] candivighneçvarau [11] ca
ya upacaraṇapātraṃ yad dhalānady umendre
punar adita sa esha [12] çrīkshitīndropakalpaḥ ||

TRADUCTION.

A

1. Adoration à Çiva, qui a trois yeux; qui, étant le feu et ce qui brille dans le soleil et dans la lune, illumine les trois mondes [13]. Pour la destruction de (nos) ennemis, qu'il nous protège!

2. La fille du brâhmane Vishṇu fut Bhās-svāminī, qui, dans la famille dont

[1] Lire °*vṛinde*°.

[2] Le lapicide a oublié une syllabe; je supplée *yogayogyas*.

[3] Lire °*caṇḍī*°.

[4] Lire *atishṭhipac*.

[5] Lire °*pātram*.

[6] Lire °*kaṇṭhike*.

[7] Lire *vyatārīt*.

[8] Lire °*tishṭhipat*.

[9] Lire °*pīṭhe*.

[10] Lire °*maṇi*°.

[11] Lire *caṇḍi*°.

[12] Au lieu de la contraction plus usitée *saisha*.

[13] *Sandīpa* manque dans les lexiques; de même *vibhās*, au 2° pāda.

la résidence est à Āmalakasthala[1], devint la Lakshmī de cœur de Parameçvara[2].

3. Riche en vertu, en bonheur, en talents, douée de (toutes les) marques heureuses, cette princesse (fut) l'épouse principale de ce (roi), comme Gaurī auprès de Maheçvara.

4. Chérie du maître de la terre, elle vint dans la demeure de Devāmalaka[3], (semblable), par les bénédictions (qu'elle répandait autour d'elle, à) la rivière des dieux dans la chevelure de celui qui porte la lune à son diadème[4].

5. La petite-fille aînée de cette reine et de Parameçvara, le maître de la terre, Satyavatī, devint la digne épouse du brâhmane Bhānuvara. Le fils de ces deux (derniers), çrī-Yogīçvarapaṇḍita, a donné ce char[5] du roi des rois à Çiva, lui le guru et l'exécuteur des travaux du roi qui acheva le (mont) Hemagiri[6].

6. Guru de çrī-Sūryavarman, avec le fils de la sœur de ce (prince), du nom de Uddhatavīravarman (et) avec le Stukkak qui, par l'ordre du roi, était appelé Narendravarman[7], il établit un Pañcaçūla[8] dans l'édifice du Hemagiri.

[1] *Āmalakasthala* «le site du myrobolanier» paraît désigner un de ces domaines souvent transmissibles dans la ligne féminine, comme le *Hāripurā* de B, le *Saptadevakulagrāma* de XVII. Le nom venait sans doute d'un arbre consacré à quelque dieu, probablement à Çiva (cf. XVIII, D, 20). De str. 4, il semble résulter que le domaine n'était pas un patrimoine de la reine, mais qu'elle le reçut à son mariage.

[2] Pour ce surnom, voir p. 98, note 2. Je vois un nom ou titre semblable dans *Bhāssvāminī* «la dame Splendeur». Cf. d'ailleurs str. 3, en notant que *Svāminī* et *Parameçvara* = Devī et Çiva. Pour le précatif *bhūyād*, cf. str. 5 et B, 4. L'auteur se suppose placé avant les évènements et les prédisant en quelque sorte. Mais, comme ce ton prophétique n'est pas soutenu, je traduis simplement par le passé.

[3] Faute de mieux, je prends *vinyāsa* comme l'équivalent du *sthala* de str. 2, sens qui lui est attribué parfois dans la paraphrase des commentaires.

[4] La Gangā (le Gange personnifié) sur la tête de Çiva.

[5] Ou «ce palanquin».

[6] «La montagne d'or».

[7] Cf. B, 12, où un autre personnage est également autorisé par le roi à joindre à son titre khmer un nom sanscrit. Je n'entends pas garantir d'ailleurs la répartition de tous ces régimes à l'instrumental.

[8] Ce mot, qui se trouve aussi dans le texte khmer de a, manque dans les lexiques. Il signifie «une collection de cinq *çūlas*» ou «pourvu de cinq *çūlas*», ce dernier ayant lui-même le sens d'«épieu, lance, dard, pal». Je ne vois pas de divinité à laquelle l'expression puisse s'appliquer. Le dieu armé du *çūla* ou *triçūla*, du trident, est Çiva; mais nulle part, que je sache, il n'est porteur d'une arme pentacuspide. L'Amour porte cinq flèches, mais non cinq *çūlas*; d'ailleurs le verbe *vyadhatta* n'exprime pas précisément l'acte d'ériger une statue. *Çūla* aurait-il ici le sens de «pinacle, épi sur le faîte d'un édifice»? Faut-il corriger °*çālam?*

7. Le même fit aussi dresser un Cīracaraṇa [1] de pierre, deux images de Nandin et de Kāla [2], et ces images de lion.

8. Nous adorons Caturbhuja [3], qui porte la Terre, la massue, la conque et le disque, le vainqueur des troupes des ennemis des dieux. Qu'il nous sauve de la mer du mal!

9. Que mon hommage s'adresse maintenant au roi; lui qui désire obtenir Çrī et la Terre [4], qu'il protège ce qui se trouve dans (ces) demeures [5] et qu'il en résulte un fruit impérissable.

10. Çrī-Sūryavarman, qui obtint la royauté (en l'an marqué) par les védas, deux et les cavernes [6], fut le maître de la terre, brillant comme le soleil dans le ciel de la lignée d'Indravarman [7].

11. Que bonheur et succès soient sur le deva çrī-Yogīçvarapaṇḍita, qui, sous les auspices de celui-ci, protège les gens de bien : puisse-t-il en résulter un fruit excellent!

12. Dans (la ville de) Yaçodharapura, dans le brillant palais à quatre portes qui la domine [8], resplendissant de l'éclat des pierres précieuses, de l'or et de l'argent, il fut en honneur sans cesse auprès du roi.

13. (Là) par le hotṛi et le guru du roi, par les premiers ministres, par les principaux de la cour, par les brâhmanes, (tous) les mains jointes, avec des chants de louanges et avec les rites du feu [9], était célébré Īça.

14. Pour le bien du deva Yogīçvara et pour la maintenance de ces œuvres pies,

[1] La traduction du premier pāda est un pis aller. Je prends *Cīracaraṇa* comme synonyme de *Cīravāsas* «vêtu d'écorce», un des noms que porte Çiva en sa qualité de patron des ascètes. Peut-être *çaileya*, que j'admets comme = *çaila*, est-il substantif et serait-il mieux traduit par «lion».

[2] Deux suivants de Çiva : le second est la personnification du temps.

[3] «Quatre-bras», Vishṇu : ce dieu est représenté portant la Terre qu'il est allé, sous la forme d'un sanglier, retirer du fond de l'océan. La massue, la conque et le disque sont plus particulièrement des attributs de Kṛishṇa.

[4] Représentées comme les deux épouses des rois.

[5] *Veça*, dans le sens de «maison», n'est connu que par les glossaires.

[6] Les quatre védas, deux et les neuf ouvertures du corps; ensemble, 924.

[7] Probablement le roi de ce nom qui monta sur le trône en 799. Voir la liste de M. Bergaigne, p. 74.

[8] Ce *mandira* serait-il l'édifice à quatre étages où se trouvent ces inscriptions? Ou faut-il rapporter tous ces locatifs à *Yaçodharapura?* Pour cette ville, conf. *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 162.

[9] Littéralement «Īça et le feu». La liturgie çivaïte est restée très archaïque et les invocations au feu y tiennent une grande place.

ces çlokas destinés (à assurer) la protection des terres et des biens de toute sorte, ont été prononcés par eux.

15. Que les gens de bien, les hommes justes qui viendront implorer cette image[1] et les autres (objets sacrés), protègent la disciple du deva Yogīçvara, l'excellente, la pieuse Janapadā.

16. L'ayant retirée de la troupe des jeunes filles[2], il donna la pieuse Janapadā, conformément aux préceptes, comme épouse au brāhmane Keçava,

17. Et la ville de Yogīçvarapura, située dans le district de la région orientale, il l'assigna au fils et au petit-fils de celle-ci, en leur qualité de prêtres de Cakrin[3].

18. Ceux qui feront croître cette œuvre pie obtiendront le ciel : ceux qui (la) violeront (iront) jusqu'à la fin du yuga dans les enfers, séjour de grande terreur.

a

Adoration à Çiva et aux autres gurus[4]! Que le succès et la prospérité soient sur le deva çrī-Yogīçvarapaṇḍita.

b et c[5]

1. Que les gens de bien, les hommes justes qui viendront implorer cette image et les autres (objets sacrés), protègent avec zèle ces................. ..... bénédictions ..... du deva Yogīçvara.

2. Ceux qui feront croître cette œuvre pie obtiendront le ciel; ceux qui la violeront recevront (leur punition)[6] dans l'Avīci et les autres enfers.

3. Le ciel certes.... [obtiendront] ceux qui.............. et qui imiteront cette œuvre; .... placés ensemble........................ ils les feront croître d'une façon durable. Ceux qui (les) raviront..............,

[1] *Nimā*, formé comme *pratimā* et signifiant, comme lui, « image, statue », manque dans les lexiques. Il reviendra encore plusieurs fois dans ces inscriptions; cf. B, 14, XVII, B, 32.

[2] Ou « de l'habitation des jeunes filles ». Il est peu probable que *kanyāgrāma* soit un nom propre.

[3] « Le porte-disque », Vishṇu.

[4] Çiva est le premier des gurus, *gurur gurūṇām*.

[5] Ces stances, qui paraissent être identiques dans les deux inscriptions, sont complétées, autant que possible, à l'aide de l'une et de l'autre.

[6] Il faut sous-entendre *phalam*.

ces oppresseurs, placés dans l'horrible enfer, ... le supplice . . . . affreux de corps[1] . . . . par les violents valets (de Yama).

B

1. Adoration à Çiva qui est la parole (sainte)[2], qui se manifeste sur-le-champ[3] et d'une façon non trompeuse en procurant aux mortels leurs besoins, au moment où leurs affaires sont au plus bas[4].

2. Il y eut un roi suprême des Kambujas[5] qui obtint la royauté (en l'an marqué) par les védas, deux et les montagnes[6], sous le règne duquel[7] la terre, comblée de prospérité, brilla d'un éclat aussi aimable qu'aux premiers jours.

3. Il eut pour reine principale la vertueuse devī Hyaṅ Pavitrā[8], dont la descendance posséda sans interruption la contrée appelée Hāripurā[9].

4. La fille de la fille de celle-ci, la glorieuse Hyaṅ Karpūrā[10], fut donnée en mariage par le roi Rudraloka au pénitent Divyantara.

5. De celle-ci naquit un fils excellent, du nom de Paramācārya, le meilleur des munis, (lequel fut) prêtre de Jalāṅgeça et de Kapāleça[11].

6. Et (son) petit-fils, lui aussi prêtre de ces deux dieux, fut le sage muni Çivācārya, éloquent, adonné à la pénitence, fidèle à ses vœux et à la vertu.

[1] Il se pourrait que la vraie leçon fût *tanūgrahkiṅkarair* «les valets (de Yama) qui dévorent les corps».

[2] La syllabe *oṃ*.

[3] Je prends *adyeva* dans le sens de *adyaiva*.

[4] Avec un méchant calembour sur les mots *artha* et *sanna* : «par suite de l'intelligence du vrai sens, quand les significations sont clairement déduites selon la vérité.»

[5] «Les descendants de Kambu», les Cambodgiens.

[6] Les quatre védas, deux et les sept montagnes; ensemble, 724. Sur ce roi, cf. p. 101.

[7] Littéralement : «pendant que celui-ci jouissait des (autres) rois, les mangeait.» L'expression est singulière et on serait tenté d'y substituer *rājyabhuji*, si *rājya-* n'était pas déjà dans le vers.

[8] J'ignore la signification de l'élément khmer de ce nom : la partie sanscrite signifie «purification, qui purifie». Pour un nom semblable, cf. XVIII, A, 11 et 12.

[9] Ces noms terminés en *pura* ne désignent donc pas seulement des villes, mais aussi les districts environnants. *Vikhyā* manque dans les lexiques. Lire *abhikhyā?*

[10] *Karpūra* signifie «camphre». Ces noms de femme ont pu se terminer en *a* bref. Pour *Rudraloka*, cf. p. 102, note 1.

[11] *Kapāleça* «le Seigneur aux crânes», Çiva, qui est souvent figuré avec un collier de crânes. *Jalāṅgeça*, qui est susceptible de diverses explications, est inconnu, mais doit être un nom local du même dieu.

7. Sur le (mont) Hemaçriṅgagiri[1], pour le développement du culte des dieux, le roi çrī-Jayavarman le préposa[2] à l'inspection des qualités et des défauts.

8. Quand, sous le règne de çrī-Sūryavarman, fut établie la division des castes[3], il obtint, par son dévouement parfait, le grand honneur d'être placé à la tête de sa caste.

9. Par l'ordre du roi, il établit sa famille dans la charge (héréditaire) de prêtre de çrī-Kapāleça, l'ayant fait renoncer pour toujours aux objets périssables.

10. Faisant appel ensuite à l'autorité royale, il donna de toute part ses (vraies) limites à la contrée appelée Hāripurā (en l'an marqué), après crevasses, par deux et par cavernes[4].

11. A l'orient, le domaine finit à la limite qui le sépare d'Īçvara[5]; au sud[6], (il va) jusqu'à l'étang de Leṅ[7]; à l'ouest, jusqu'à la montagne et, de même, au nord, jusqu'au Candrāya[8].

12. Le Mratāñ Khloñ, dont le nom illustre se termine, selon l'ordre exprès du roi, par (le titre de) çrī-Narendrāṇīvallabha[9], a lui-même établi la limite.

13. Voici longtemps, ô roi, maître suprême des rois[10], que je pratique la pénitence, observant les vœux d'une vie austère, m'élevant au faîte de la science, un (vrai) linga de Çūladhara, inébranlable dans les luttes entre savants[11].

[1] « La montagne de la corne d'or. » La même probablement que le *Hemagiri* de A.

[2] On remarquera que la même orthographe vicieuse, *adhi°* pour *ati°*, revient 12, 26 et 28. Si on la rapproche du *pratishṭhipat* pour *prāti°* de 20, bien que ce dernier s'explique à la rigueur par une licence prosodique, on ne peut s'empêcher de soupçonner des formes incorrectes de √*sthā* composée avec les prépositions *adhi* et *prati*.

[3] Pour une opération semblable entreprise par *Jayavarman V*, cf. XIV, B, 2.

[4] Les neuf ouvertures du corps, deux et les neuf ouvertures du corps; ensemble, 929. La construction est bizarre.

[5] C'est-à-dire d'un domaine consacré à Īçvara. Il se peut aussi qu'*Īçvarabheda* soit un nom de lieu, « le confluent d'Īçvara ».

[6] Littéralement : « dans la (région) de Yama »; ce dieu préside à la région du Sud.

[7] Ou *Aleṅ, Lej, Alej*.

[8] *Candrāya* peut signifier « l'affluent de la Candrā ».

[9] « Le favori de la reine. » Les mots khmer désignent une certaine fonction. Conf. E. Aymonier, *Journ. asiat.*, avril-juin 1883, p. 447 et 461.

[10] Ou, en coupant autrement : « Puisses-tu régner longtemps, ô maître suprême des rois! Pour moi, je pratique..... » Mais, en pareil cas, la politesse hindoue emploie de préférence le verbe à la troisième personne, et l'impératif *rāja* exigerait, ce semble, un complément.

[11] La dernière moitié de la stance est embarrassante. On est tenté de chercher un verbe au 4e pāda et de lire *yodhishṭhipaṃ* (pour *yotishṭhipaṃ*). Mais la correction serait violente, sans compter qu'il

14. **La fidélité (en quelque sorte) incarnée, plaçant sur ma tête le lotus des pieds de (cet) Īçvara (qui est) çrī-Sūryavarman, j'ai érigé ici cette quadruple image avec les déesses qui l'entourent [1].**

faudrait prendre *savidyaṃ* (lecture possible) comme adverbe, ce qui ne va guère. Je lis *savidyayudhi sthiraṃ*. *Yudhi* est une lecture possible, mais *sthiraṃ* exige une double correction, la pierre n'ayant jamais eu que *shtharaṃ*. On resterait encore plus près de l'original en admettant °*yudhishṭhiraṃ* avec le sens étymologique de «ferme dans la lutte». Le composé ainsi obtenu serait bizarre, mais il s'expliquerait par le désir de rendre complète l'assonance avec le nom propre bien connu. L'assimilation des ascètes à des lingas est tout à fait dans l'esprit des sectes çivaïtes. *Çūladhara* «porte-lance» est un nom bien connu de Çiva.

[1] Encore une stance qui laisse bien des doutes. *Dhātri*° au deuxième pāda ne signifie rien. La correction *dhātṛi*°, ne donnerait un sens que pour le deuxième pāda; le premier resterait en l'air. De plus le vers serait faux, chose sans exemple dans ces inscriptions, qui sacrifient même la grammaire à l'exactitude prosodique. (Cf. *saṃsthitabhis* dans cette même stance, et *pratishṭhipat*, st. 20. A part une ou deux césures fausses, les seules irrégularités métriques que nous trouvions, sont dues à des *lapsus* du lapicide.) Le vers devient exact avec *dhātrī*°. Pris dans sa signification ordinaire, «la Terre», ce terme fournirait un sens excellent pour le deuxième pāda, mais laisserait sans explication le premier, qu'il n'est guère possible de faire dépendre de *atshiṭhipan*, ni de construire en apposition avec le sujet de ce verbe. Reste donc à prendre *dhātrī* comme féminin de *dhātṛi* et comme adjectif verbal gouvernant l'accusatif °*pādapadmaṃ* du premier pāda. C'est là une solution bien dure, je l'avoue; mais je n'en vois pas d'autre. Elle serait à peine atténuée si, par une correction graphiquement bien violente, on consentait à lire *dhātā*. Au troisième pāda, le premier caractère, très effacé, paraît être *ca*. Sur la foi de mon estampage, j'avais d'abord lu *tāḥ* à la fin de la stance, et, en conséquence, j'avais adopté la leçon *caturṇnimāḥ;* mais les doubles de la Bibliothèque portent nettement *tām*. On doit donc lire °*ṇnimā(ṃ)*. Par cette «quadruple image», qui ne serait pas autrement déterminée, il faudrait entendre sans doute quelque tétrade çivaïte. Cf. la *çaivī caturmūrttiç* de XIX, 4. Une autre lecture, également possible pour le premier caractère du troisième pāda, est *dha*, qui, au prix d'une correction de plus, donnerait *dhātur*. L'image aurait, en ce cas, représenté Brahmā; peut-être, en donnant à *dhātṛi* un sens détourné, mais possible après tout, le roi Sūryavarman lui-même. L'identification des dieux et des rois n'est pas inconnue à nos inscriptions, et la strophe même en montre un exemple significatif dans le *Sūryavarmeçvara* du premier pāda. Dans ce cas, on pourrait voir, dans les *devīs* associées à l'image, à la fois des reines et des déesses. Enfin, il ne s'agirait plus que d'une image du roi accompagné de ses femmes, dans le cas où l'on adopterait la lecture moins probable, mais non impossible toutefois, de *bhartur*. Le *iti*, dont la place est assez singulière, indique la délibération, la résolution d'ériger l'image.

15. Au comble de ses désirs, puisse ce roi de la terre faire prospérer longtemps encore ce qu'il faut estimer la première des choses précieuses[1], (à l'égal de) la majesté même du souverain des dieux[2], l'empire du monde! Puisse-t-il, pour moi, protéger[3] la religion et ce qui est le bien de toute ma race, notre privilège de nous consacrer à une vie sainte aux pieds de çrī-Kapāleçvara!

16. Ensuite le petit-fils de celui-ci[4] obtint la gloire d'un maître illustre; trouvant son plaisir en Bhāratī[5], sage, digne du respect des puissants, il s'appelait Çivavindu.

17. Prêtre de çrī-Kapāleçvara, directeur (d'hommes pieux) aux vœux austères[6], l'erreur n'est pour lui, grâce à sa sagesse, qu'un amas de combustible qu'il consume au feu de la vraie doctrine.

18. L'oncle maternel de l'oncle maternel de sa mère, qui portait le titre de çrī-Kshitīndropakalpa[7], étant mort, il obtint lui-même ce titre de çrī-Sūryavarman.

19. Ayant reçu de la faveur de ce (prince) un palanquin orné d'ailes de dragon[8], il obtint sur le (mont) Hemaçriṅgagiri (la charge de) l'inspection des qualités et des défauts.

20. Ensuite, (devenu) grand ministre du roi, ce chef d'une antique race érigea une image d'Īçvara et une image d'Umā dans le (village de) Matpriggrāma.

21. Ayant installé un āçrama (consacré à) Bhadreçvara et un āçrama (con-

[1] Le commencement du 1[er] pāda, qui exige une correction, en admet plusieurs. Par le simple déplacement de l'*u*, on obtiendrait, par exemple, *çivaganamunimānyam*. Mais *mānya* ne se dit guère que des personnes et, de plus, il faudrait, ce semble, donner au *vā* du 2[e] pāda, bien que suivi de *api*, le sens de *iva*. On remarquera que l'orthographe °*manimānyam* pour *manimanyam* est tout à fait conforme aux habitudes de notre texte, qui néglige le *ṇ* et qui, aux endroits où le mètre exige une syllabe longue, aime à forcer la quantité de la voyelle, bien que celle-ci soit déjà longue par position.

[2] Indra.

[3] Je lis *sa dharmmam* en deux mots et je fais des accusatifs du 2[e] hémistiche une nouvelle série de compléments de *avatu*.

[4] C'est-à-dire de *Çivācārya*.

[5] La déesse de l'éloquence.

[6] *Vrata* étant presque toujours du neutre, je prends l'expression comme un composé possessif. Il y a là sans doute une paraphrase du *darçanam guṇadoshayoḥ* de la st. 19.

[7] *Upakalpa*, que nos lexiques ne définissent pas, doit signifier ici quelque chose comme «aide, assistance d'un subordonné». Le titre tout semblable de *çrī-Dharaṇīndropakalpa* se trouve dans une des inscriptions khmer qui accompagnent XIV. Cf. p. 83.

[8] Une chaise à porteurs ainsi décorée est figurée dans l'ouvrage récent de M. J. Moura, *Le Royaume du Cambodge*, t. I, p. 241. L'objet représenté est moderne; mais le type peut fort bien être ancien. Le mobilier a dû subir, avant l'architecture, l'influence de l'art chinois.

sacré à) Gaurîça, il creusa un étang magnifique appelé l'étang de Bhadreçvara [1].

22. (Au moyen d') un barrage de la rivière, il (en) fit (une pièce d'eau) vaste, très profonde, d'où sa crainte même avait écarté tout sujet de crainte, et qui, pour le bien-être des voyageurs, était semblable à la mer.

23. Appliqué à faire connaître les saints livres, il fit hommage à l'Īçvara du sanctuaire de Bhadreça d'un splendide volume au contenu vénéré [2].

24. L'âme refrénée par les freins et par les freins complémentaires [3], ponctuel à honorer le feu [4], ayant abattu l'épais taillis du mal, nuit et jour plein de foi en Çambhu, menant une vie semblable à celle des plus excellents munis, par l'(unique) emploi des moyens qui conduisent au yoga, il s'est appliqué, pour le bien de toute sa race, au service du roi.

25. (Homme) excellent, formé par le Créateur lui-même, en qui tous les talents dignes d'être célébrés par les troupes des glorieux munis et auxquels les (plus) zélés peuvent (seuls) atteindre, viennent affluer (comme en) une seule masse [5]; en qui la frivole Lakshmī, devenue constante, réside (sous la forme de) la sainte et pure dévotion à Çambhu.

26. Sur une base (en forme) de lotus, il a érigé, selon les préceptes, un linga d'Īça en cristal, et, de plus, il a dressé, chacune en sa place, (des images de) Vighneça [6], de Caṇḍī, d'Īçvara, de Nandin et de Kāla.

27. Une coupe neuve ornée d'or et d'excellents joyaux [7], une massue [8] et un

[1] *Çrītaṭāka* pourrait être aussi pris comme nom propre ; il s'agirait alors de deux étangs. *Bhadreçvara* et *Gaurīça* «l'époux de Gaurī», sont des noms de Çiva.

[2] Ou «en témoignage de respect.» *Rāmaṇīyaka* adjectif est rare. Pour ce don d'un livre, cf. IV, 4.

[3] *Yama* et *niyama*. Les *Yogasūtras* II, 30 et 32, comptent cinq yamas : ne tuer aucun être, ne pas mentir, ne pas voler, être chaste et ne pas accepter de dons; et cinq niyamas : la pureté, le contentement, la pénitence, la prière et la méditation d'Īçvara.

[4] C'est-à-dire qu'il était un *agnihotrin*, qu'il entretenait jour par jour trois feux sacrés.

[5] A défaut d'un substantif, sujet de *bhavati*, que je ne puis pas découvrir dans le 1er hémistiche, je prends comme tel *kritasakala-kalāyas*. Dans *yogayogyas*, je vois un composé du genre de *dānayogyas* «qui peut être donné».

[6] «Le Seigneur (qui fait triompher) des obstacles», Gaṇeça. *Caṇḍī* ou, comme le nom est écrit str. 28, *Caṇḍi*, est l'épouse de Çiva. *Caṇḍīçvara* peut aussi se prendre comme composé, «l'époux de Caṇḍī», c'est-à-dire Çiva.

[7] Ou «neuf pātras d'or et de précieux joyaux»; *pātra* désignant aussi une mesure de capacité et de poids. Comme mesure de poids, le pātra est estimé à un peu plus de 6 kilogrammes. A la rigueur, on pourrait se dispenser de corriger *patra* «feuille», en *pātra;* car les objets précieux s'offraient dans des feuilles d'arbre roulées en forme de cornet; cf. XVIII, C, 56 et D, 16.

[8] *Raṇamarddana* «un broyeur dans la

collier d'or brillants de nombreux joyaux, et un très solide réservoir (pour l'eau) des ablutions, ont été donnés par lui avec joie au Çiva qui réside à çrī-Kapālakaṭaka [1].

28. Conformément aux préceptes, il a érigé sur un socle splendide (en forme) de lotus un linga de Çiva brillant de joyaux (et deux images de) Caṇḍi et de Vighneçvara, et il a donné au seigneur d'Umā une coupe de service qui (contient un vrai) fleuve de halā [2], lui çrī-Kshitīndropakalpa.

XVI (168).

VAT PRAPTUS.

Hauteur.................................. 0m93
Largeur.................................. 0 27

Vingt-six lignes, contenant les premières moitiés d'autant de çlokas *anushṭubh*, avec indication de la séparation des pādas.

Vat Praptus ou Kamphong Sdach Kamlong, d'où provient l'inscription, est situé dans la province de Chikrêng, une des subdivisions de la terre de Kampong Svai, au nord du grand lac, à l'est d'Angkor et immédiatement en deçà de la frontière siamoise. L'inscription est gravée sur la paroi de droite de la principale porte d'un temple antique, dont l'enceinte rectangulaire mesure environ 25 mètres.

Malheureusement le document n'est plus qu'un débris informe. Chacune des vingt-six lignes qui le composent contient deux pādas *anushṭubh* privés, l'un, de son commencement, l'autre, de sa fin. Le manque de suite d'une ligne à l'autre fait voir, de plus, que ces

bataille ». Le mot manque dans les lexiques, mais il doit signifier une espèce d'arme. Il se rencontre assez fréquemment dans les textes en langue khmer, dans les énumérations d'objets précieux donnés aux dieux, à côté de *kuṇḍala* « bracelet », *kamaṇḍalu* « aiguière », *kavaca* « cuirasse », etc.

[1] Le nom de la localité est le nom même du Çiva qu'on y adorait; car il signifie « celui qui porte un collier de crânes ».

[2] *Upacaraṇapātra* « coupe de service ou de présentation » est inconnu aux lexiques. *Halā* désigne une certaine boisson spiritueuse. L'usage de boissons semblables est une des particularités du culte de Çiva.

çlokas étaient écrits chacun en une seule ligne et qu'une moitié de chaque stance a ainsi disparu. Quelques indices montrent en outre que ce qui a subsisté faisait partie du premier et du deuxième pāda. A cette lacune générale, qui s'étend à toute l'inscription, viennent s'ajouter, surtout dans le haut, des défauts provenant de l'usure de la pierre et que l'absence d'un contexte suffisant rend irrémédiables. Aussi n'y a-t-il pas grand chose à tirer de ces fragments. On voit seulement qu'après cinq stances d'invocation aux divinités de la triade hindoue, venait l'éloge d'un roi (?), suivi de la généalogie d'une famille de grands dignitaires et de la mention de l'érection d'un linga de Çiva-Vishṇu. Parmi les dignitaires mentionnés, le plus en vue est un *paṇḍita* ou docteur du roi, du nom de *çrī-Yogīçvara*, qui, d'après certains détails, paraît bien être le même personnage que celui qui figure dans XV, A, **a, b, c.** C'est ce qui me décide à placer l'inscription aussi près que possible de ces dernières, dont elle se rapproche du reste aussi par l'écriture. C'est même cette écriture qui constitue le principal intérêt du document. Tout en appartenant au type moderne caractérisé par ses fleurons, elle paraît assez archaïque. Les caractères sont grands et hardiment taillés, mais ne présentent encore aucune de ces formes anguleuses et carrées qui apparaissent avec le XIe siècle *çaka*. J'ai déjà dit qu'ils se rapprochaient de ceux de XV, A. Mais ils présentent aussi de notables différences, dont plusieurs ne se retrouvent dans aucune des inscriptions de cette série. De ces variantes, la plus grande partie doit être mise sans doute au compte de l'exécution, qui est très négligée. Il en reste quelques-unes pourtant qui sont caractéristiques et parfois instructives. Dans ce nombre, il faut ranger l'*y* souscrit, qui a souvent perdu sa courbure inférieure vers la gauche et qui ressemble ainsi à l'*r* de l'ancienne écriture; le *v* qui affecte la figure d'un demi-cercle, la partie convexe tournée vers le haut; la boucle supérieure de l'*n*, du *d* et du *j*. Pour l'*n* en particulier, on voit très bien ici comment cette boucle est sortie du double fleuron, lequel, lui-même, est l'épanouissement en quelque sorte de la tête de la lettre primitive. L'*r* non souscrite a la forme double, repliée sur elle-

même, qui, une fois du moins, l. 12, lui donne tout à fait l'apparence du *p* : *ṭh* n'est pas distingué de *th*.

1.	[nama]s tryakshāya ne(t)rā(g)ne–	r dda(ça)di(g)dāhak . . .
	. . . .	. . . .[1]
2.	. . . . .ti .ç cete	(n)iveçya jaga . . .
3.	. . . ty ajo jagatsṛi(sh)ṭau	. . içeçva . . .
4.	. . . vagīçvarī çakti–	s.trishashṭyaksha . . . .
5.	[na]maç çrīkanthavaikuntha–[2]	caturvvaktrāṅghri . . .
6.	. sid[3] asa(ṃ)khyarājanya–	vanditāṅghrisa . . .
7.	[ka]lāvaty udite yasmi–	n suditaṃ[4] dvija . . .
8.	. çapīkṛitarājanyaḥ[5]	karadīkṛitadi . .
9.	[u]dāttā guṇinas sarvve	tenudāttāç ca . . .
10.	. makaṃ yas tapomūlyāṃ	. . ç cyavañ c[6] . . . .
11.	[vra]hmāndaṃ[7] vrahmabhinnaṃ [prāk[8]	yasya drashṭuṃ hi . . .
12.	. istrīṇāṃ[9] pure çatro–	r vvilāpaṃ pary . . . .
13.	. kavalaṃ[10] yaçobhir yaḥ	p(ū)rayitvā[11] ma . . .
14.	. syācāryyaç[12] çratiçlāghyo[13]	jagadbhītaguṇe[14] . .
15.	. tyā çuddhopi yaddeha–	ç çratijñānena[15] . . .
16.	. tividyākalāyogya–[16]	ç çrīyogīçvara[17] . . .
17.	. . satyavatītulyā	parāçarasa . . .
18.	. sya[18] mātāmahaç çrīmā–	n rājñīçrīpara[19] . . .

[1] La même lacune de deux pādas est à reporter sous chacune des lignes suivantes.

[2] Lire °*kaṇṭhavaikuṇṭha*–.

[3] Lire [*ā*]*sīd*. Il y a une faible trace de l'*ṃ* de *asaṃkhya*°.

[4] Le groupe *di*° est incertain et pourrait, à la rigueur, être lu *ni* : lire *sūditaṃ* (*su*+*uditaṃ*) ou *sunītaṃ*.

[5] [*ko*]*çapīkṛita*° ?

[6] Le groupe *ñc* est incertain. Si le mètre le permettait, on pourrait lire °*ne*.

[7] Lire °*māṇḍaṃ*.

[8] Lire *prāg*.

[9] [*dvesh*]*i*° ?

[10] [*na*] *kevalaṃ*?

[11] Il semble qu'il y ait une trace de l'*ū*.

[12] [*ya*]*syā*° ou [*ta*]*syā*°. Il se pourrait aussi que la première consonne fût le reste d'un *y* : dans ce cas, il faudrait suppléer [*ār*]*yya*°.

[13] Lire *çruti*°.

[14] Ou °*ṇo*, °*ṇai*; la fin du groupe est emportée.

[15] Lire *çruti*°,

[16] [*nī*]*tividyā*° ?

[17] °*çvara*[*paṇḍituḥ*] ?

[18] [*ya*]*sya* ou [*ta*]*sya*.

[19] *rājñī*(*ṃ*) *çrīpara*[*meçvaraḥ*] ? après la dernière lettre restée visible, il y a la trace d'un *e*.

19.	. sya mâtâmahaç çrîmâ–	n râjñîçrîpara [1] . . .
20.	. . lâ [2] yasya saṅkîrttaḥ [3]	sa çrîvallabhas . . .
21.	. satyavallabho yasya	saundaryyo [4] nṛi . . . .
22.	. srîyo [5] yasya dharmmâtmâ	çrîkshitîndr . . . . .
23.	. st(r)âmbhodhishu [6] kashṭeshu	çaivavyâkar . . . .
24.	[na]r[e]ndravallabhaç çrîmân	svasrîyo . . . . .
25.	[na]r[e]ndrapanditaç [7] çrîmân	çrîyogîçva[ra] . . .
26.	. . kṛitasakeçaikyaṃ	çivaliṅgaṃ tri . . .

TRADUCTION.

1. [Adoration] à celui qui a trois yeux, qui du feu de son regard est capable de consumer les dix régions de l'espace [8].......

3. Aja [9], qui..... à la création du monde...

4. . . Vâgîçvarî [10], sa Çakti..... aux trente-six syllabes.....

5. [Adoration] à..... des pieds de Çrîkaṇṭha, de Vaikuṇṭha et du (dieu) à quatre visages [11].....

[1] Cette ligne est identiquement la même que la précédente; faut-il admettre une distraction du lapicide?

[2] La lecture apparente est *lo;* mais il est plus probable que le premier trait est un reste de la lettre précédente. On peut supposer [*vima*]*lâ*.

[3] Lire *saṅkîrttiḥ*, que les lexiques ne donnent pas, mais qui est possible, tandis que *saṅkîrttaḥ* ne l'est pas. La lecture apparente est *saṅkarttaḥ*. En réalité, à cause du manque de place, l'*î* a dû prendre une forme écrasée et se trouve en quelque sorte incorporé au groupe *ṅk*. Nous rencontrerons encore d'autres exemples de cette licence graphique.

[4] Par suite du manque de place, la marque de l'*r* et de l'*o* est reportée sur la droite. La lecture n'est pas douteuse, mais la leçon est fautive : il faut lire sans doute °*daryye*. Après *nṛi* il y a la trace de *pa*.

[5] [*sva*]*srîyo?*

[6] [*çâ*]*strâmbho*°? et dans le deuxième pâda *çaivavyâkar*[*aṇ*].

[7] Lire °*paṇḍitaç*. Le *ç* final, d'abord oublié par le lapicide, a été ajouté en haut, à droite, où, à première vue, il se confond avec la boucle de l'*r* du groupe suivant.

[8] Çiva. Les dix régions de l'espace sont les quatre points cardinaux, les quatre points intermédiaires, le zénith et le nadir.

[9] « Qui n'a pas eu de naissance », Brahmâ. Le çloka 2 se rapportait sans doute à Vishṇu.

[10] « La déesse de la parole » la çakti ou l'épouse de Brahmâ. Les « trente-six syllabes » (je supplée °*kshara*) se rapportent probablement à un *mantra* particulier de la déesse. Il se pourrait d'ailleurs que *vâgîçvarîçaktis* fût un composé, ou que le vers eût commencé par *yasya :* dans l'un et l'autre cas, la stance s'adresserait à Brahmâ.

[11] Çiva, Vishṇu et Brahmâ.

6. [Il fut un roi[1]] dont le..... des pieds était célébré par d'innombrables rājanyas[2]......

7. Cette pleine lune[3] s'étant levée, bien levé (aussi fut) le .... des brāhmanes.....

8. Ayant préposé des rājanyas à la garde de son [trésor], ayant rendu tributaires les ... des régions,.....

9. Les nobles étaient tous distingués par leurs bonnes qualités, et les non nobles[4].........

10. .....

11. ... pour voir l'œuf de Brahmā percé jadis par Brahmā[5].....

12. Dans la ville de son adversaire, les lamentations des femmes de l'ennemi .....

13. Ayant rempli de sa gloire [non] seulement[6].....

14. Son précepteur, vénérable par sa science des Védas, ayant la crainte de ce monde (périssable).....

15. Bien que son corps soit purifié par....., par la science des Védas.....

16. (Également) distingué par sa [conduite], son savoir et ses talents, çrī-Yogīçvara[paṇḍita].......

17. Semblable à..... Satyavatī, [l'épouse] de Parāçara[7].......

18. Le grand-père maternel de celui-ci, le glorieux çrī-Para[meçvara][8]..... la reine.

19. *Répétition de l. 18.*

20. Ce favori de Çrī, à la gloire [sans tache].....

21. Ce fidèle favori, en la beauté duquel le roi................

22. Le fils de la sœur, le pieux...... du maître de la terre.

23. Dans les océans si difficiles des çāstras,..... la grammaire de Çiva[9]...

[1] Ou « un brāhmane »?

[2] Un des synonymes de *kshatriya*.

[3] Et aussi « cet homme doué de talents ».

[4] Sans doute avec des jeux de mots sur le sens grammatical des termes *udātta* et *anudātta*. Le roi ou le personnage en question savait employer avec justesse l'accent aigu et l'accent grave.

[5] L'œuf primordial dans lequel Brahmā et le monde en germe étaient contenus à l'origine.

[6] Le demi-çloka serait complet avec *mahītalam* « la surface de la terre ».

[7] Qui engendra avec Satyavatī, Vyāsa, l'auteur du Mahābhārata et l'ordonnateur des Védas. D'après XV, A, 5, la mère de *Yogīçvarapaṇḍita* s'appelait aussi *Satyavatī*.

[8] Le sens de ce passage est trop douteux pour qu'on puisse y asseoir de longs raisonnements. On se rappellera seulement que, d'après XV, A, 5, le roi *Parameçvara* était l'*arrière-grand-père* maternel de Yogīçvara.

[9] C'est-à-dire la grammaire de Pāṇini, dont la révélation est attribuée à Çiva. Le

IMPRIMERIE NATIONALE.

24. Le favori du roi, le glorieux fils de sa sœur.......................

25. Le paṇḍita du roi, le glorieux çrī-Yogīçvara.......................

26. ... un linga de Çiva ne formant qu'un avec Keça[1].....

XVII (240 a b).

LOVÊK.

Deux parties, désignées par les lettres A et B.

HAUTEUR.	LARGEUR.
A, 0m64	A, 0m40
B, 0 74	B, 0 40

L'inscription entière comprend 59 strophes, toutes en çlokas *anushṭubh*, à l'exception de A, 13 et B, 9, qui sont en mètre *atiçakkarī* de l'espèce *Mālinī;* de B, 31, qui est une *çakkarī Vasantatilaka*, et de B, 32, qui est une *trishṭubh* de l'espèce *Rathoddhatā*. Ces quatre strophes, dont le mètre est plus long, sont écrites en deux lignes chacune. Les autres n'en prennent qu'une seule, à l'exception des trois derniers çlokas de A, qui ont dû également être écrits en deux lignes chacun, parce que, en cet endroit, le milieu de la pierre est occupé par une sculpture en haut relief, aujourd'hui fort dégradée et représentant un homme assis. A contient ainsi 27 stances en 31 lignes; B, 32 stances en 35 lignes. La division des pādas est partout observée.

L'inscription occupe les deux faces[2] opposées d'une stèle qui se trouvait autrefois, dit-on, à Lovêk, l'ancienne capitale dont les ruines

demi-çloka serait complet avec °*vyākaraṇena yaḥ* « qui, à l'aide de la grammaire de Pāṇini, [comme avec un vaisseau, trouva son salut...] ».

[1] Kṛishṇa, né d'un cheveu (*keça*) de Vishṇu. *Mahābh*, I, 7308.

[2] Une troisième face porte une inscription en langue khmer. La quatrième est vide.

se voient sur la rive droite de la rivière du grand lac, à une dizaine de kilomètres au nord d'Oudong. Actuellement, la stèle est en la possession du Prah Sokon ou chef des bonzes à Phnom Penh, la capitale moderne sise au confluent des Quatre-Bras. La pierre est endommagée dans le haut, où, sur chaque face, plusieurs vers ont subi des mutilations. Quelques autres lacunes ou passages peu lisibles qui se rencontrent dans le corps de l'inscription ont pu être tous restitués. A cela près, le document est bien conservé, eu égard surtout à la délicatesse du travail.

L'inscription, qui a déjà été l'objet d'une analyse étendue de la part de M. Bergaigne [1], relate un grand nombre de fondations pieuses faites par divers personnages se rattachant tous à une famille désignée par le nom singulier de *Saptadevakula*. La série s'ouvre par un certain *Punnāgavarman*, dont le père, *Rudravarman*, n'est pas qualifié roi, mais paraît avoir régné, du moins en qualité de roi vassal, puisque sa femme s'appelait *Narendralakshmī*, nom qui ne convient guère qu'à une reine [2]. Ces personnages doivent avoir vécu au commencement du

[1] *Journal asiatique*, août-septembre, 1882, p. 144.

[2] Il est assez difficile d'identifier ce *Rudravarman*. Il n'y a pas à songer au roi de ce nom de la première dynastie (XI), et il n'est pas probable non plus que ce soit le même que le *Rudravarman II* de la liste (sujette ici à rectification) de M. Bergaigne. Celui-ci, qui était le beau-frère de *Jayavarman II*, le roi qui, en 724 çaka, s'établit sur le mont Mahendra, était probablement plus jeune que ce prince, dont la femme était sa sœur aînée et au fils duquel il succéda. Or, de notre Rudravarman, il est dit qu'un personnage « né dans la lignée de sa femme », par conséquent un petit-fils, peut être un descendant d'un degré plus éloigné encore, fut au service de ce même Jayavarman II. Je ferai observer toutefois que XVIII, A, 14-15, mentionne une reine Narendralakshmī *postérieure* au roi qui transporta la capitale sur le mont Mahendra, et que cette reine paraît y être comparée à *Rudrāṇī*, ce qui conviendrait fort bien à l'épouse d'un Rudravarman. Mais le passage est trop mutilé pour qu'on puisse en tirer rien de précis; et d'ailleurs, dût-il se trouver que la femme de Rudravarman II portait en effet ce nom semi-appellatif de *Narendralakshmī* (reine), ce serait sans doute une coïncidence et une probabilité de plus; ce ne serait pas encore la preuve directe de l'identité de ce couple et du nôtre. Ce nom de *Narendralakshmī* était aussi celui de la bisaïeule maternelle de Yaçovarman; mais le mari de cette dernière s'appelait *Rājapativarman*.

VIIIe siècle *çaka*. Le dernier membre de la famille nommé dans l'inscription, est un certain *Çaṅkara*, appelé aussi *Çaṅkarapaṇḍita* et *yati Çaṅkara* (l'ascète Ç.), lequel fut purohita ou prêtre domestique des trois rois *Sūryavarman*, *Udayādityavarman* et *Harshavarman* et érigea une image de Çiva dans le *Dviradadeça*[1]. Cette dernière fondation, à l'occasion de laquelle l'inscription paraît avoir été rédigée, ayant eu lieu sous *Harshavarman III*, nous obtenons, pour la date approximative de notre document, le dernier tiers du xe siècle *çaka*[2]. L'inscription embrasse donc une durée de plus de deux cents ans.

Pour toute cette période, elle nous donne une série de dignitaires, tous parents les uns des autres, mais suivant une succession évidemment incomplète et, la plupart du temps, sans indication précise du degré de la parenté. Par contre, elle nous apprend la nature de cette parenté, qui est vraiment curieuse. Elle n'est jamais directe, allant du père au fils ou au petit-fils. Chaque nouveau membre de la série, s'il n'est pas le *bhāgineya* « le fils de la sœur » du dernier nommé, est régulièrement introduit comme « né dans l'*anvaya* de la mère » de ce dernier nommé. Dans cette locution, *anvaya* ne saurait être pris dans le sens large de « famille ». Car entre toutes ces familles, il n'y aurait qu'une suite de rapports fortuits, tandis que, de la répétition constante d'un même fait, doit se dégager quelque relation également constante. Force est donc de prendre le mot dans son sens propre de « lignée, descendance », et d'admettre qu'il s'agit d'une succession d'oncle à neveu ou arrière-neveu. Cela étant, la mention de la mère de préférence au père s'expliquerait comme pouvant seule écarter du neveu le soupçon d'une origine moins honorable, remontant à une épouse de rang inférieur ou à une concubine. Mais ce

[1] Peut-être ce district, avec la ville de *Dviradapura*, qui paraît en avoir été le chef-lieu, et le siège du *Saptadevakula* correspondaient-ils à Lovêk et à ses environs.

[2] L'époque de Harshavarman III est donnée par celle de son prédécesseur *Udayādityavarman*, qui monta sur le trône en 951 *çaka*, et par celle de son successeur (immédiat?) *Udayārkavarman*, qui régnait en 988. Voir la liste de M. Bergaigne. p. 74.

qui ne s'expliquerait toujours pas, c'est l'exclusion *constante* de la descendance directe, du fils et du petit-fils, quand il est clair pourtant que la plupart de ces personnages n'ont pas mené la vie ascétique et que, de l'un d'eux, il est dit expressément qu'il a été marié. Pour rendre compte de ce fait, il n'y a de possible qu'une seule hypothèse; c'est que la formule en question, « né dans la lignée de la mère d'un tel, » est en réalité synonyme de *bhāgineya, bhāgineyīja,* « fils de la sœur, fils de la fille de la sœur » d'un tel; en d'autres termes, que nous avons là une famille entièrement constituée par la ligne féminine, où le successeur et l'héritier n'est pas le fils, mais le fils de la sœur et ainsi de suite. On sait qu'une constitution semblable de la famille existe dans diverses parties de l'Inde, chez les Naïrs du Malabar, dans plusieurs vallées de l'Himālaya et que, dans le Mahābhārata, elle est reprochée comme une flétrissure à certains peuples du Penjāb, tels que les Madras. On sait aussi que partout où la coutume a été trouvée, elle implique un régime gynécocratique qui, lui-même, est presque toujours, ou une conséquence actuelle ou un vestige de la polyandrie. Jusqu'ici, que je sache, on n'a aucun témoignage direct qui établisse l'existence de cette dernière institution du moins chez la race dominante du Cambodge. La relation chinoise déjà plusieurs fois citée atteste bien chez ce peuple une grande licence dans les rapports sexuels et une polygamie effrénée; mais elle ne parle pas de polyandrie. C'est le fils qui hérite et la femme, loin de tenir la première place dans la maison, est dans une position fort humble; le mari a un droit illimité de répudiation et de divorce[1]. Il faut donc bien se garder de tirer à cet égard des conclusions hâtives de notre texte, ainsi que des données similaires qui se rencontrent dans d'autres de ces inscriptions[2], des nombreux cas de succession collatérale qu'elles mentionnent et du grand rôle notamment qu'y jouent le *bhāgineya*, le

[1] Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques,* I, p. 80, 113 118. Remarquer pourtant ce qui est dit page 135, de l'habileté des femmes dans le commerce, témoignage qui semble indiquer qu'elles avaient une certaine part aux affaires. Cf. aussi A, 24, et la note de la traduction.

[2] Voir en particulier XV, XVI, XVIII.

svasrīya, le *mātula* et tous les degrés de la parenté féminine[1]. Bien que fréquent, le fait est loin d'y être constant. Peut-être l'était-il dans l'inscription XVIII; malheureusement l'état fragmentaire du texte ne permet pas de l'affirmer avec certitude. En tout cas, il l'est dans celle-ci; le premier personnage qu'elle mentionne est un membre du Saptadevakula, et c'est encore au Saptadevakula qu'appartient le dernier, sans que, entre les deux, on découvre une relation autre que dans la ligne féminine. Mais, si la prudence commande de laisser là les hypothèses, il est permis du moins de faire remarquer combien un semblable régime de la famille, de quelque façon qu'on doive l'expliquer, est contraire aux idées brâhmaniques et combien il s'accorde mal avec le ton orthodoxe du document. Mieux on apprend à connaître, dans le passé et dans le présent, les innombrables multitudes qui, dans l'Inde ou hors de l'Inde, se réclament de l'autorité des *çāstras*, plus on arrive à se convaincre qu'une bonne partie de ces protestations est à prendre *cum grano salis*[2].

Voici la liste des personnages mentionnés dans l'inscription : *Punnāgavarman*, fils du (roi) *Rudravarman* et de *Narendralakshmī;* un descendant de celle-ci, chef des porte-éventails du roi *Jayavarman II*[3] sur le mont *Mahendra;* un descendant de la mère du précédent, *Vāsudeva*, au service des rois *Indravarman* et *Yaçovarman;* trois (frères) descendants de la mère du précédent, au service des rois *Harsha-*

[1] Dans les successions royales, ces faits s'expliquent jusqu'à un certain point par la coutume où l'on était, paraît-il, à l'avènement d'un roi, de mutiler et de séquestrer ses frères. (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 79.)

[2] Une observation semblable peut être faite à propos des passages assez nombreux où il est parlé de la caste dans ces inscriptions, notamment de ces revisions des castes entreprises par le pouvoir royal, dont il est question dans XIV, B, 2, et XV, B, 8. On trouverait la mention d'un fait semblable dans une inscription de l'Inde propre, qu'on serait embarrassé de l'interpréter exactement. A plus forte raison sommes-nous en peine de dire ce qu'il faut entendre par là au Cambodge. Tout ce qu'on peut conclure de ces passages, c'est que l'opinion émise autrefois par Lassen (*Ind. Alterthumsk.*, IV, p. 411), que la caste n'a jamais existé au Cambodge, ne peut plus être acceptée comme absolument vraie.

[3] Les chiffres ajoutés aux noms des rois sont ceux de la liste de M. Bergaigne.

varman I, *Īçānavarman II* et *Jayavarman IV*; *Prāṇā*, la nièce (fille de la sœur) de l'aîné *Manaççiva*, épouse le roi *Rājendravarman* et, devenue veuve, est placée à la tête des secrétaires intimes du roi *Jayavarman V*. Deux de ses frères furent prêtres de deux lingas consacrés au nom de Rājendravarman. Les mêmes (ou deux autres?) furent prêtres d'un linga sous Jayavarman V. Cinq (frères) descendants de la mère des précédents, au service de Jayavarman V. L'aîné, *Kavīçvara*[1], fut purohita de ce prince et plus tard prêtre d'un linga sous le roi *Sūryavarman*, qui était son neveu ou arrière-neveu dans la ligne féminine et dont l'éloge est particulièrement développé. Kavīçvara épousa la nièce (fille de la sœur) du ministre *Vāgīçvara*. Le fils de la sœur de Kavīçvara, *Çaṅkarapaṇḍita*, fut purohita des rois *Sūryavarman*, *Udayādityavarman II* et *Harshavarman III*.

La liste des souverains est incomplète et à peu près dépourvue d'indications généalogiques. Le document n'en est pas moins intéressant comme récapitulation de l'histoire du Cambodge pendant une longue période. Mais il l'est surtout par les jours qu'il ouvre en quelque sorte sur certains côtés de cette histoire, par les renseignements qu'il fournit sur le régime de certaines familles, par ce qu'il nous apprend sur ces associations si curieuses de personnes mortes au culte de Çiva et de Vishṇu et sur la connaissance qu'on avait au Cambodge de la littérature sanscrite de l'Inde.

L'inscription en langue khmer, qui occupe une des faces étroites de la stèle, est en 45 lignes, dont la moitié environ ne compte que trois ou quatre caractères. Ces caractères, d'une forme plus cursive que sur les autres faces, sont plus simples, moins fleuronnés et, par cela même, parfois plus archaïques. D'après M. Aymonier, le sujet est, comme d'habitude, une énumération de dons faits à des *Kamrateṅ* ou divinités brâhmaniques. Outre ce mot, qui revient à chaque ligne, on y trouve fréquemment ceux de *liṅga*, *suvarṇṇaliṅga*, une fois le

[1] Le même sans doute que le personnage de ce nom qui figure dans l'inscription de Bassac (st. 1) publiée par M. Kern, *Annales de l'Extrême Orient*, sept. 1880.

nom de *Nārāyaṇa*, celui de la ville de *Dviradapura* et, à la première ligne, qui est mutilée, probablement celui de *Çaṅkarapaṇḍita*.

L'inscription est divisée en paragraphes, au moyen de cercles pointés gravés à la marge. Ces signes sont figurés dans la transcription par des ⊙ et, dans la traduction, par des ——. La forme de l'*r* est partout simple. Dans la syllabe *ru*, le signe de l'*u* est replié à gauche, parallèlement à la consonne, de façon que *ru* ressemble exactement au *ra* de celles d'entre les précédentes inscriptions qui écrivent l'*r* avec un double jambage. Pour écrire *rū*, le signe ordinaire de l'*u* bref est ajouté au-dessous de *ru*. La même notation est employée dans XVIII, et elle reparaît aussi dans XIX, mais avec une variante qui sera indiquée en sa place. Ni cette inscription, ni les deux suivantes, ne distinguent le *ṭh* du *th*.

A

1.	[uj]jv[ala]t tamasaḥ param
tadvyāpi ca na tatspṛishṭa—	m ābhāti bhuvane[1]. .
2. . . . . . . n . kshetre	veçanissṛitibhāg vibhuḥ
akshīṇabhogamokshārtham	megherkka iva rājate
3. [namām]y[2] umāpatiṃ kāntāṃ	kāyesāmi vibhartti yaḥ
viçveshāṃ pitarau bhāvaṃ	pratyaksham prathayan vibhuḥ ‖
4. [ca]turāsyan namasyāmi	çaṅke jāgartti yoniçam
vīkshya vishṇuṃ çriyā suptaṃ	kshīrāvdhau sṛishṭirakshayā ‖
5. namo murāraye jyāya—	s svavīryyan darçayann iva
svarvvāsivairiṇo daityāṃ	strīrūpeṇa jaghāna yaḥ ‖
6. sarasvatīn name haṅsī	durgrahā līlayāmalā
lolā çavdaguṇe svaccha—	mānase yā ratā bhṛiçam ⊙ ‖
7. āsīt punnāgavarmmākhya—	ç çaktimān rudravarmmaṇaḥ
narendralakshmyāñ jātodri—	putryāṃ guha iveçvarāt ‖
8. puṃsāṃ vīryyādyudāro yo	dehatrāṇasaho yudhi
yat tat punnāgavarmmeti	sūribhis sma nirucyate ‖
9. saptadevakulagrāmaḥ	kshoṇyāṃ sakshetrasaṃsadi
pitṛisīmikadattāyāṃ	yenākāri samantataḥ ‖

[1] Ou °*vano*; la fin de la lettre est emportée. — [2] Ou *vandepy*.

10. grāme rudrālayākhye yaḥ	kṛite kiṅkarapūrite
çrībhadreçāsanaliṅga(ṃ)	sthāpayām āsa kalpitam ‖
11. yaḥ prāsādādibhir bhūya–	s samṛiddhais taṃ samaskarot
tuṅgan tatākam [1] akhana–	t tatrollasitalāñchanam ‖
12. vishṇuvaṅçasya pitus sapta	vishṇupratikṛitīr vyadhāt
bhaktyā yonekadeçasthā	bhuvanodīrṇṇaçaktikāḥ ‖
13. dviradapuranivāsaṃ pūjayonmīlya çambhuṃ	
kṛitavivudhavibhūtiṃ çaktimān prāṅgane yaḥ	
savihṛitinijarūpaṃ mātṛirūpañ ca devyā'	
atulamahimahānes sthāpayām āsa mūrttim ‖	
14. tasya mātranvaye jāta–	s saṃvidācāraraãjitaḥ
dharmmārthakāmadhaureya–	s sarvvīyo guṇasaṃpadā ‖
15. mahendrādristhiteḥ preyā–	n bhṛityaç çrījayavarmmaṇaḥ
uditoditavaṅço [2] yo–	dhipo vyajanadhāriṇām ‖
16. sasevānītaye yasmai	vāllabhyāsmayacetase
sarvvatra nijadeçenyāṃ	bhūyo bhūmin dadau nṛipaḥ ‖
17. tanmātranvayajaç çrīmā–	n vāsudeva iva dvishaḥ
vabhūva vāsudevākhyaḥ	kulatrāṇaparākramaḥ ‖
18. çrīndravarmmākhyanṛipate–	ç çrīyaçovarmmaṇaç ca yaḥ
(a)nushtheyaṃ [3] vidhatte sma	rājanītiviçāradaḥ ‖
19. tanmātranvayajāç çreshthā [4]	dharmmishthāḥ [5] purushās trayaḥ
apālayan kulan nyāyya–	m akshīṇakshemarakshaṇāt ‖
20. çrīharshavarmmaṇo rājye	ye ca çrīçānavarmmaṇaḥ
anutasthur anushtheyaṃ [6]	kramāc chrījayavarmmaṇah ‖
21. trayāṇāṃ yogradhishaṇo [7]	manorūḍhanijāçayaḥ
çivaç çaraṇyaṃ mestīti	manaççīva [8] itīritaḥ ‖
22. yo vallabho bhāgineyīṃ	rājño rājendravarmmaṇaḥ
rupācārābhirāmāṅgīṃ [9]	prāṇākhyāṃ svāminīṃ vyadhāt ‖
23. bhāgineyau mahātmānau	sarvvaçāstreshv adhītinau
akarod yājakau yaç çrī–	rājendreçvaraliṅgayoḥ ‖
24. çishṭānvayācāraguṇā	mṛite rājendravarmmaṇi
sāpy abhyantaralekhinā– [10]	m adhipā jayavarmmaṇaḥ ‖

[1] Lire *taṭākam.*

[2] L'*u* initial est surmonté d'un appendice probablement accidentel; il ne se retrouve pas str. 25, où la même expression revient.

[3] Lire °*shṭheyam.*

[4] Lire °*shṭhā.*

[5] Lire °*shṭhāḥ.*

[6] Lire °*shṭheyaṃ.*

[7] Ou *yotra dhishaṇo.*

[8] Lire *manaççiva.*

[9] Lire *rūpācārābhi*°.

[10] Lire °*lekhinā*–.

25. uditoditavaṅçau dvau
nyayujyatāṃ çemushīddhau
kavī çrījayavarmmaṇā
hemaçriṅgeçayājakau ‖

26. udīrṇṇakīrttayas[1] teshā–
vallabhāḥ pañca purushāḥ[2]
m āsur mmātranvayoditāḥ
bhrityāç çrījayavarmmaṇaḥ ‖

27. teshāṃ kavīçvarākhyo yo
nyáyujyatāgnīkāryyeshu[3]
vrahmacārī mahāmatiḥ
çreshthaç[4] çrījayavarmmaṇā ‖

B

1. atha çrīsūryyavarmmāsī–
mātranvayod(i)t(as) t(as)ya
t sāmrād[5] rājanvatīdharaḥ
. . . .

2. roshānalād dhruvaṃ çambho–
kāntopamāṃ nayan dhātā
r anaṅgaṃ vīkshya manmatham
n(ir)mmame(n)u . . . .[6]

3. tejasvibhūbhrijjitaye
ravir antardadhe çailāḥ[7]
yasya yāne bhiyā dhruvam
gajavyājena vā . .[8]

4. dhūmo yasyādhvare dharmmyā–
naivāmalinayad vyoma
n dhuran dhritavato bhuvaḥ
yaçopi khyātabhūbhritā[m]

5. krishṇāgrāhī kulahite
yuktaṃ yo pi arjunayaçāḥ[9]
pātayan bhīshmam āhave
bhīmasenohitāstrakrit ‖

6. aho yotbarvvanishṇāto
vavan(dh)a niççalaṃ lokā–
yogāsaktamanā bhritam
n niççeshān saptatantubhiḥ ‖

7. pāṇinīyamate vidvā–
parārthotpādane dravye
n nitarām api sattamaḥ
jātim utsrijati sma yaḥ ‖

8. yatkīrttir ekavikrāntā
trailokyaṃ vrīdayā[10] vishṇu–
ced ākraṃsyat purā dhruvam
r nākraṃsyat tat trivikramaḥ ‖

9. vihitavivudhavodho vanditāṅghrir mmaheçai–
s samadhikadhishaṇāçīr vvāhuvīryyoddhurāçaḥ
niratiçayarayadvidvegarodhī[11] svadharmmaṃ
surapatir iva samrād[12] yonvaçāc chāntavādham ‖

10. çrīsūryyaparvvatasthasya
kavīçvaraç çrutadhana–
çambhuliṅgasya yājakaḥ
s tenāyujyata çuddhadhīḥ ‖

[1] Il y a une faible trace de l'ṇ souscrite.
[2] Lire *purushā*.
[3] Lire °*gnikā*°.
[4] Lire °*shṭhaç*.
[5] Lire *samrāḍ*.
[6] Je restitue °(*n*)*u*[*grahena yaṃ*].
[7] Lire *çailā*.
[8] Je restitue *vā*[*tishuḥ*].
[9] Lire °*yaçā*.
[10] Lire *vrīḍayā*.
[11] Lire °*rayadviḍ*°.
[12] Lire *samrāḍ*.

11. kavīçvaras samāvṛitto vittavidyāyaçasvinaḥ
bhāgineyīm udavaha— c chrīvāgīçvaramantriṇaḥ ‖
12. tadbhāgineyas saṃçuddhaḥ kaviç çaṅkarapaṇḍitaḥ
tasya hotā kshitipate— r abhyarhitataro dhiyā ‖
13. yathāvat saṃskṛitas tīrthā— c chavdaçāstrādivāṅmayam
yodhyagīshṭāciraṃ saṃya— g vihitotsavadakshiṇam ‖
14. vālyataç çishṭasamayo varṇī vrataparāyaṇaḥ
yokarod guruçuçrūshā— s trividhāguruvāsataḥ ‖
15. arthyaṃ vaktrasahasreṇa pātañjalir[1] asaṅçayam
bhāshyārthaṃ vyavṛiṇod yas tu tathaikāsyena vismitaḥ ‖
16. dravyaṃ vidhāya sāmānye viçeshe guṇakarmmaṇī
dharmmasādhanavit prokto yopi tarkke kanādavat[2] ‖
17. sarvvaçāstreshu yogajña— ç catushkāleshu yogakṛit
(ni)tyaṃ ratopi çīle yo yamenāvarttayad gatim ‖
18. iddhārtharatnaçāstrāvdhī— n pivato yasya kṛitsnaçaḥ
krodhādijvalano jādya—[3] tamaç ca nu na mānase ‖
19. santānas satrasārvvīya—[4] ç çishṭaç çvaççreyasastutaḥ
yatrodarkke samudite jyāyastākoṭim adhyagāt ‖ ⊙
20. udayādityavarmmātha kshoṇīndraḥ kshaṇadākaraḥ
kīrttijyotsnābhir urvvīndra— vaṅçakshīrārṇavebhavat ‖
21. yoshito vapushā yodhā— n vīryyeṇa vivudhān guṇaiḥ
lokāñ chaktyā dvijān dānaiḥ[5] vaçaṃ yoyojayattarām ‖
22. guṇaikarāçidhaureya— s svarggate sūryyavarmmaṇi
(ma)ntribhiç cakravarttitve yobhishicyata[6] sattarāḥ ‖
23. vīkshya madhyasthahemādri— jamvudvīpaṃ surālayam
antassvarṇādrim akaro— t svapurīṃ sparddhayeva yaḥ ‖
24. tasmin svarṇādriçikhare divye jāmvūnade rucā
prāsāde kāladhautaṃ ya— ç çaivaliṅgam atishthipat[7]
25. rājñoditoditas tena dhīraç çaṅkarapaṇḍitaḥ
nyayujyata gurur vvīkshya satrasatkṛitatām imām ‖
26. trailokyatilake çaile svarṇṇaliṅgasya yājakaḥ
sa çuklaç çuklapakshena tenāyujyata bhūbhṛitā ⊙ ‖
27. atha çrīharshavarmmāsī— d anujo harshayan prajāḥ
sodaryyas svarggatau bhūpa udayādityavarmmaṇaḥ ‖

[1] Lire *patañjalir.*
[2] Lire *kaṇāda°.*
[3] Lire *jāḍya—.*
[4] Lire *sattrasar°.*
[5] Lire *dānair.*
[6] Pour *yobhyasicyata;* l'augment supprimé sans nécessité métrique.
[7] Lire *atishṭhipat.*

28. tasmin rājyebhishektā yaṃ guruç çaṅkarapaṇḍitaḥ
mantribhis sthāpayām āsa vaçishtho[1] rāghavaṃ yathā ‖
29. grahītum açakad rāja- çaktidvārair na gādhijaḥ
nandinīṃ gān tu yo dvandva- vṛittyā tair vvaçam ānayat ‖
30. kalitāpajvarārttāḥ prā- k siddhisārādhikaḥ prajāḥ
caturjātikriyāyuktyā yaç çāntiṃ prāpayattarām ‖
31. kshoṇīçvaro mahimabhir bhuvanepy atulyo
mānyaṃ purodhasam avāpya sa çaṅkarākhyam
āmushmikaihikasamīhitasiddhikoṭi-
n dhaumyaṃ yudhīshthira[2] ivātisukhena lebhe ‖
32. saptadevakulamātṛivaṅçajo bhūdharatrayapurohito yatiḥ
çaṅkaraç çivikayānvitān nimāṃ sodiçad dviradadeçaçaṅkare ‖

TRADUCTION.

A

1. [Je médite sur] .... (l'essence) ... resplendissante, par delà les ténèbres, qui, pénétrant ce (tout) et non touchée par ce (tout), se manifeste dans le ... monde.

2. ....l'être omniprésent qui, (tour à tour) habitant et quittant la demeure[3] et passant ainsi sans cesse de la jouissance à la délivrance, brille comme le soleil à travers un nuage.

3. [J'adore] l'époux d'Umā, qui porte en (son propre) corps sa bien-aimée tout entière[4], qui, à la fois père et mère de tous les êtres, propage, omniprésent, sous nos yeux même la vie universelle.

4. Je révère le (dieu) aux quatre visages[5], qui, lui, ne cesse de veiller pour la sauvegarde d'une (nouvelle) création[6], quand il aperçoit que Vishṇu s'est endormi avec Çrī sur la mer de lait.

5. Adoration à l'ennemi de Mura, qui, manifestant sa force supérieure,

[1] Lire *vaçishṭho*.

[2] Lire *yudhishṭhira*.

[3] *kshetra* «la demeure (de l'ātman)», ce qu'il y a de fini dans chaque être.

[4] Je décompose *kāye asāmi*. Bien que Çiva soit représenté moitié homme, moitié femme, Devī n'en est pas moins présente tout entière dans la personne de son époux.

[5] Brahmā.

[6] *Sṛishṭirakshayā* peut aussi être rapporté à Çrī, «la gardienne de la création». Mais dans ce cas on s'attendrait plutôt à °*rakshī* qu'à l'abstrait °*rakshā*.

anéantit, sous la forme d'une femme[1], les Daityas adversaires des habitants du ciel.

6. Je salue Sarasvatī, l'oie sans tache, difficile à saisir dans sa grâce mobile, qui aime à se jouer dans le pur Mānasa de la parole[2].

7. —— Il fut (un homme) du nom de Punnāgavarman, de grande puissance, engendré par Rudravarman en Narendralakshmī, comme Guha (le fut) par Īçvara en la fille de la montagne[3].

8. Éminent par la valeur et les autres (qualités), parce qu'il était capable de protéger la vie des hommes dans le combat, il fut, pour cela, appelé par les sages Punnāgavarman[4].

9. Par lui fut établi avec ses pleines limites le village du Saptadevakula, en une terre donnée avec ses champs et ses habitants[5] à la troupe de (ses) ancêtres[6].

[1] Lors du barattement de l'Océan, Vishṇu se transforma en femme pour soustraire l'amṛita, le breuvage d'immortalité, aux Daityas qui s'en étaient emparés. (*Mahābh.*, I, 1146 et s.) Ce barattement de la mer de lait, auquel il est si fréquemment fait allusion dans ces inscriptions, est figuré sur un des bas-reliefs d'Angkor Vat. Le bas-relief a été publié par Fr. Garnier et, récemment, par M. J. Moura dans son *Royaume du Cambodge*, t. II, p. 289.

[2] *Sarasvatī*, l'épouse de Brahmā et la déesse de l'éloquence. Les flots du discours sont assimilés ici à ceux du *Mānasa*, un des lacs sacrés de l'Himālaya, séjour favori des oies sauvages, et la déesse est elle-même comparée à un de ces oiseaux, qui sont chez les Hindous, comme le cygne chez les Grecs, un des symboles de l'inspiration. La métaphore est d'autant plus complète, que *mānasa* signifie aussi « ce qui vient de l'âme, pensée », et que la fin de la phrase peut encore se traduire « dans la pensée limpide devenue parole ». Les stances 1-6 de l'invocation sont adressées au brahman, à Çiva, à Brahmā, à Vishṇu, et à leurs trois çaktis.

[3] *Guha*, le dieu de la guerre, fils de Çiva et de *Pārvatī*, la fille de l'Himālaya.

[4] *Punnāgavarman* est expliqué ici comme signifiant « un nāga pour la protection des hommes ». L'étymologie est certainement fictive. A l'origine, ces noms en *varman* sont des composés possessifs, signifiant « qui a tel ou tel dieu pour protecteur ». A la longue, *varman* semble être devenu une sorte de nom de famille. Ainsi *Vīravarman*, *Udayādityavarman*, *Jayavīravarman* doivent probablement se traduire : « le Varman qui est un héros, . . . qui est un soleil levant, . . . qui est un héros victorieux ». De même Punnāgavarman ne peut signifier que « le Varman qui est (fort comme) un nāga mâle » ou « le protégé du nāga mâle ». Cf. le nom plus simple et assez frequent de *Nāgavarman*.

[5] Ou simplement « avec tout l'ensemble de ses champs ». Mais le nombre de fois qu'une terre est donnée avec des *dāsa*, des *dāsī*, des *kiṅkara* (cf. par exemple la stance suivante), ne laisse aucun doute sur l'existence au Cambodge d'une sorte de servitude de la glèbe.

[6] Littéralement « à la fourmilière des pitṛis. » Comme on ne peut traduire « transmise par les ancêtres », et que, d'autre part, le don d'une terre aux mânes n'est guère admissible, il faut entendre que

10. Dans le village appelé Rudrālaya, par lui fondé et rempli de serviteurs, il fit faire et ériger un linga dans lequel réside çrī-Bhadreça.

11. De plus, il le[1] dota richement de temples et d'autres (édifices) et y fit creuser un vaste étang décoré d'une façon ravissante.

12. (En mémoire et à la ressemblance) de son père, qui était une portion (incarnée) de Vishṇu, il établit pieusement sept images de Vishṇu, dressées en divers lieux, (comme autant de gardiennes) puissantes de la terre.

13. Rendant manifeste[2] par ses hommages le Çambhu résidant à Dviradapura[3], ce puissant l'érigea dans le parvis (du sanctuaire), dans toute la majesté divine, avec l'exacte reproduction de la forme propre (du dieu)[4], en même temps que, sous les traits de sa mère, (il dressa) une image de Devī, qui dut abandonner quelque chose de son incomparable grandeur.

14. Né dans la lignée de la mère de celui-ci, fidèle observateur de la coutume approuvée, sachant mener de front le devoir, les affaires et le plaisir, une bénédiction pour tous[5] par la plénitude de ses nobles qualités,

15. (Vint ensuite) un serviteur chéri de çrī-Jayavarman dans sa résidence du mont Mahendra, lequel (issu) de cette race de maîtres savants, fut le chef des porte-éventails (du roi).

cette terre avait été successivement donnée aux ancêtres de Punnāgavarman. Je n'ai aucune donnée sur ce *Saptadevakula* «la race des sept dieux». Si le *pravara*, l'invocation des ancêtres, ne comportait pas cinq noms au plus, on pourrait songer à sept pitṛis déifiés et placés à la tête du *kula*. Mais il se pourrait que l'origine de la dénomination fût à chercher moins loin que cela et que celle-ci fût due simplement à ces sept images du Vishṇu que, d'après st. 12, Punnāgavarman fit ériger en divers quartiers de son domaine. Le nom aurait passé de la terre à la famille, et serait ainsi bien postérieur à Punnāgavarman. Cf. *Navadevakula* chez Hiouen-Thsang, II, 265.

[1] C'est-à-dire le village.

[2] Littéralement «faisant ouvrir les yeux à, faisant épanouir». Avant l'érection de l'image, Çiva résidait bien à Dviradapura, mais il y était invisible.

[3] «La ville des éléphants.»

[4] *Savihṛitinijarūpaṃ* peut aussi être rapporté à *mātṛirūpaṅ* : «il érigea, avec les attributs de Devī, une image de sa mère, où celle-ci était représentée exactement, sous ses propres traits, et où, par conséquent, la majesté de la déesse n'avait pu être exprimée qu'imparfaitement.» Mais il m'est impossible de rapporter *nija* à l'érecteur même de ces images et d'admettre que celui-ci se soit représenté lui-même sous les traits de Çiva en même temps qu'il donnait à sa mère ceux de Devī. C'eût été manquer aux convenances, à la fois envers le dieu et envers sa mère. De toute façon et même avec cette restriction, il y a là une donnée intéressante et neuve pour l'histoire de l'iconographie des religions néo-brahmaniques.

[5] *Sarvvīya* est un mot rare. Cf. B, 19. La stance, qui, exceptionnellement, est sans pronom, est construite avec la suivante.

16. Serviteur fidèle, habile politique, l'âme sans orgueil au sein de la faveur, il reçut du roi dans diverses parties de sa propre contrée de nouvelles terres en sus (de celles qu'il possédait déjà).

17. Né dans la lignée de la mère de celui-ci, un (vrai) Vāsudeva[1] pour ses ennemis, vint (ensuite) le glorieux Vāsudeva, le protecteur puissant de sa race.

18. De çrī-Indravarman, le maître des hommes et de çrī-Yaçovarman aussi, il fit exécuter les commandements, expert dans la politique des rois.

19. Nés dans la lignée de la mère de celui-ci, trois hommes excellents, fermes dans le devoir, protégèrent (ensuite) leur race et en défendirent comme il fallait l'intarissable prospérité.

20. Sous le règne de çrī-Harshavarman, puis de çrī-Īçānavarman (et), selon l'ordre de succession, de çrī-Jayavarman, ils remplirent leur office.

21. Des trois, celui qui tenait le premier rang[2], (n'avait qu'une pensée :) « Ayant fait sa demeure de mon âme, Çiva est mon refuge[3]; » et (pour cela,) il fut appelé Manaççiva.

22. Favori du roi Rājendravarman, il lui donna pour reine la fille de sa sœur, la belle, vertueuse et ravissante Prāṇā[4].

23. Deux fils de sa sœur, magnanimes, instruits dans tous les çāstras, il établit prêtres de deux lingas de çrī-Rājendreçvara[5].

24. (Également) distinguée par sa lignée, par sa conduite, par ses talents, celle-ci[6] (fut) ensuite, Rājendravarman étant mort, chef des secrétaires intimes[7] de Jayavarman.

[1] Krishṇa.

[2] C'est-à-dire l'aîné. Ces « trois hommes » ont dû être frères; car ces inscriptions prennent soin de ne pas mêler ensemble des générations différentes. Cf. les « cinq hommes » de st. 26.

[3] Je rapporte le deuxième pāda au sujet de la proposition régie par *iti*, parce que l'explication du nom propre se dégage ainsi plus nettement. Cf. les noms analogues de *Namaççivāya*, *Pūjaçiva* dans l'inscription de Bassac, st. 8 et 15. Kern, *Annales de l'Extrême Orient*, sept. 1880.

[4] C'est ainsi que je crois devoir traduire, et non « il épousa Prāṇā, nièce de Rājendravarman ». Sans parler de l'expression *svāminīṃ vyadhāt*, on remarquera que l'aîné des trois personnages aurait été bien vieux pour épouser la nièce de Rājendravarman (866-890 çaka), après avoir servi sous les trois premiers des quatre prédécesseurs de ce prince, dont le deuxième régnait en 832 çaka. — *Abhirāmāṅgī* paraît être ici une expression toute faite, avec le sens du simple *abhirāmā*.

[5] C'est-à-dire de deux lingas de Çiva consacrés au nom du roi Rājendravarman associé sans doute au culte du dieu. Cf. 12, 13 et XVIII, D, 27.

[6] *Prāṇā*.

[7] Le sens n'est pas douteux, mais la forme *abhyantaralekhinām* est embarrassante. Pour que le vers soit juste, il faut que l'avant-dernière soit longue. On doit

25. (Quant aux) deux (autres membres)[1] de cette race de maîtres savants, poètes tous deux, de la plus brillante intelligence, ils furent employés par çrī-Jayavarman comme prêtres de Hemaçriṅgeça[2].

26. De haute renommée et issus de la lignée de la mère de ceux-ci[3], furent (ensuite) cinq hommes, serviteurs favoris de çrī-Jayavarman.

27. De ceux-ci, Kavīçvara, l'aîné, adonné à une vie sainte et à de nobles pensées, fut préposé aux rites du feu (sacré) par çrī-Jayavarman.

B

1. Ensuite vint çrī-Sūryavarman, le monarque suprême et le soutien de la (terre qui, en lui, fut de nouveau) pourvue d'un roi, né dans la lignée de la mère de celui-ci[4] . . . .

2. Voyant que, par le feu de la colère de Çambhu, Manmatha était à jamais devenu sans-corps[5], le Créateur retraçant sa chère image, daigna former lui-même [ce prince avec amour].

3. Quand il se mettait en marche pour vaincre de vaillants rois, le soleil,

donc admettre, ou un allongement prosodique de l'*i* d'un thème °*lekhin*, ou, ce qui paraît plus probable, un thème féminin °*lekhī* avec la signification de °*lekhakī*. Quant au fait en lui-même, de femmes remplissant des fonctions de ce genre, il est confirmé par la relation chinoise, qui nous apprend qu'elles tenaient toute sorte d'emplois à la cour, jusqu'à celui de juge. (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 109, 114, 149.) Leur habileté dans l'astrologie est vantée page 125.

[1] Les deux neveux de st. 23.

[2] C'est-à-dire du Çiva adoré sur le mont *Hemaçriṅga*. Nous avions déjà cette montagne dans XV, B, 7.

[3] Prāṇa et ses deux frères.

[4] C'est-à-dire de Kavīçvara. A la rigueur, *tasya* « celui-ci » pourrait être rapporté à Jayavarman, et le vers se compléterait même très bien par : *rājñaç çrījayavarmmaṇaḥ*. Mais il est plus probable qu'ici, comme dans le reste de l'inscription, la formule *mātranvayoditas tasya* doit s'entendre comme établissant un rapport entre deux membres du *Saptadevakula* et que le roi Sūryavarman appartenait ainsi lui-même, par la ligne maternelle, à cette famille. Il est regrettable qu'on ne puisse établir ce point avec une entière certitude, car jusqu'ici la généalogie de Sūryavarman I est inconnue. Tout ce que nous savons, c'est que le successeur de Jayavarman V n'était pas son fils, et qu'entre ce prince et Sūryavarman I se placent au moins deux rois, *Udayādityavarman I* et *Jayavīravarman*, qui ne régnèrent à eux deux que quelques mois.

[5] *Manmatha* « qui ébranle l'âme » et *Anaṅga* « qui n'a pas de corps » sont des noms de l'Amour. Sūryavarman est de même comparé à l'Amour dans l'inscription de Pre-akhan. (Kern, *Annales de l'Extrême Orient*, mai 1880.)

sûrement par crainte, se cachait, et les montagnes, par suite de l'illusion (produite) par ses éléphants, semblaient [1] [se mouvoir].

4. La fumée des sacrifices où il portait sans faiblir le fardeau religieux du monde, n'obscurcissait pas seulement le ciel, mais aussi la gloire des plus illustres rois.

5. Un (autre) époux de Kṛishṇā [2] pour (procurer) le bien de sa race, abattant un (autre) Bhīshma dans la bataille, il mérita la gloire d'Arjuna, (nouveau) Bhīmasena au trait fatal [3].

6. Ah! comme profondément versé dans l'Atharvan, il sut, (bien que) l'âme uniquement occupée du Yoga [4], s'attacher, (comme) un serviteur fidèle, tout le monde sans exception par de septuples liens [5].

7. Instruit à fond dans la doctrine de Pāṇini, en même temps que parfaitement bon, il savait suspendre la valeur spécifique dans un terme employé métaphoriquement (et, dans un individu procurant le bien d'autrui, il ne regardait pas à la naissance) [6].

8. Certes, si sa gloire aux courses incomparables [7], s'était mise plus tôt à parcourir ces trois mondes, Vishṇu pris de confusion ne les aurait pas parcourus de ses trois enjambées.

9. En possession de la sagesse des sages [8], les pieds adorés par les plus grands rois, aspirant à la position la plus haute [9] et plein de confiance en la force de son bras, il sut réprimer l'impétuosité de ses ennemis dont la violence était sans

[1] *vā* est employé ici dans le sens de *iva*.

[2] Littéralement « celui qui prit (la main de) Kṛishṇā », c'est-à-dire *Yudishṭhira*, l'aîné des cinq frères Pāṇḍavas, qui accomplit le premier la cérémonie de la prise de main. *Mahābh.*, I, 7339-7341. L'expression comporte en outre le sens de « dévoué à Kṛishṇa ». Les trois noms propres qui suivent, pouvant aussi être pris comme noms communs, donnent lieu, à leur tour, à autant de jeux de mots : *bhīshma* = un terrible adversaire; *arjunayaçaḥ* = jouissant d'une gloire éclatante; *bhīmasena* = possesseur de redoutables armées.

[3] Je décompose °*seno ahita*° : il y a là une sorte d'antithèse avec le *kulahite* du premier pāda.

[4] Ou « l'âme indifférente à toute acquisition »; peut-être « sans employer la magie », allusion aux formules de l'Atharvan.

[5] Tout le sel de la strophe paraît être dans ce dernier mot, qui signifie aussi « par ses sacrifices ».

[6] La parenthèse donne le deuxième sens de la seconde moitié de la strophe. Les connaissances littéraires de Sūryavarman sont de même vantées dans l'inscription de Prea-khan, st. 5. Kern, l. l.

[7] Et aussi : « d'une seule course, d'un seul bond », par opposition avec les trois enjambées du dieu.

[8] Ou « ayant reçu en partage l'intelligence d'un dieu ».

[9] Et « à la parfaite intelligence ».

IMPRIMERIE NATIONALE.

égale et, monarque universel semblable au souverain des dieux, il enjoignit (à tous) leur devoir propre sans rencontrer d'obstacle [1].

10. Par lui fut institué prêtre du linga de Çambhu érigé sur le çrī-Sūryaparvata [2], Kavīçvara à la pensée pure, dont la science sacrée était la richesse.

11. Kavīçvara, à la fin de son noviciat, épousa la fille de la sœur du riche, savant et glorieux ministre çrī-Vāgīçvara.

12. Le fils de la sœur de celui-ci [3], le poète accompli Çaṅkarapaṇḍita, fut hotṛi de ce (même) roi, hautement honoré (par lui) avec piété.

13. Dûment instruit par un maître légitime, celui-ci acquit en peu de temps tout l'art de la parole, à commencer par la grammaire, avec toutes les brillantes récompenses qui y sont attachées.

14. Dès l'enfance il se conforma à la règle des gens de bien; comme novice, (il se montra) scrupuleux observateur de ses devoirs, pratiquant la triple obéissance envers le guru [4], tant qu'il demeura auprès de son guru.

15. Il est bien naturel que, avec ses mille bouches [5], Patañjali ait pu exposer parfaitement tout le contenu du Bhāshya : mais lui, qui n'avait qu'une bouche, c'est merveille (qu'il en ait fait) autant.

16. Distinguant la substance dans le général et dans le particulier, ainsi que la qualité et l'action [6], il fut proclamé maître dans l'art d'assurer les moyens du salut [7], l'égal dans la logique de Kaṇāda lui-même.

17. Dans tous les çāstras, il connaissait l'exacte application des préceptes: dans les quatre âges, il pratiqua la parfaite dévotion [8]; sans cesse il trouva son plaisir dans la vertu, modérant sa marche avec le frein [9].

18. Buvant à les épuiser les océans des çāstras, qui ont pour joyaux leurs

[1] Il y a là sans doute une allusion à l'ordonnance de Sūryavarman sur les castes; cf. XV, B, 8.

[2] « La montagne du Soleil, » avec allusion sans doute au nom de Sūryavarman.

[3] De Kavīçvara.

[4] L'obéissance en action, en parole et en pensée.

[5] *Patañjali*, l'auteur du *Mahābhāshya*, est regardé comme une incarnation de *Çesha*, le serpent à mille têtes, qui supporte le monde.

[6] Ce sont là cinq des *padārthas* ou catégories des *vaiçeshikas* ou sectateurs de *Kaṇāda*; le sixième, la connexion ou inhérence, est indirectement exprimé par le tour de la phrase. La strophe résume en quelque sorte les quatre premiers sūtras de Kaṇāda. Cf. *Vaiçeshika-sūtra* 1-4.

[7] C'est là le sens que paraît avoir ici *dharma*. C'est ainsi du moins qu'il est défini *Vaiçeshika-sūtra* 2.

[8] L'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse. Peut-être *yoga* a-t-il ici le sens de « convenance ».

[9] *Yama;* sous ce terme sont comprises les interdictions absolues de la loi morale. Cf. XV, B, 24.

splendides préceptes[1], jamais dans son âme, ne (purent s'élever) ni le feu de la colère et des autres (passions), ni les ténèbres de la sottise.

19. Sa race sans cesse bienfaisante à tous par les sacrifices (qu'elle faisait célébrer)[2], toujours ferme dans le bien, dont on vantait la prospérité croissante, alors (seulement) que, en lui, se fût levé (en quelque sorte pour elle) la récompense (de tant d'efforts), atteignit le faîte de l'excellence.

20. — Udayādityavarman ensuite, le roi de la terre, avec les doux rayons de sa gloire, naquit dans la race des maîtres du monde, (comme) la lune dans une (nouvelle) mer de lait[3].

21. Il excellait à soumettre à sa volonté les femmes par sa beauté; les guerriers, par son héroïsme; les sages, par ses belles qualités; les peuples, par sa puissance; les brâhmanes, par ses largesses.

22. Porteur de la masse (en quelque sorte) concentrée des nobles qualités, (ce prince) d'excellente énergie, quand Sūryavarman fut allé au ciel, fut sacré monarque universel par ses ministres.

23. Voyant qu'au milieu du Jambudvīpa, la demeure des dieux, s'élevait la montagne d'or[4], il fit faire, comme par émulation, une montagne d'or au centre de sa ville.

24. Sur le faîte de cette montagne d'or[5], dans un temple d'or, brillant d'un éclat céleste, il érigea un linga de Çiva honoré d'ablutions aux temps (prescrits).

25. Par ce roi, le sage Çaṅkarapaṇḍita, versé dans toute science, fut employé comme guru, à la vue de la parfaite efficacité de ses sacrifices[6].

26. Sur (cette) montagne, l'ornement des trois mondes, cet illustre, dans la quinzaine fortunée du mois, fut institué prêtre de (ce) linga d'or[7] par ce protecteur de la terre.

27. — Ensuite çrī-Harshavarman, un frère cadet né de la même mère, fut roi pour le bonheur des peuples, après qu'Udayādityavarman fut allé au ciel.

28. Et ce fut Çaṅkarapaṇḍita, en qualité de guru, qui le sacra et l'établit sur ce trône, de concert avec les ministres, comme Vaçishṭha (sacra) le descendant de Raghu[8].

[1] L'Océan est le grand réceptacle des joyaux.

[2] Je lis *sarvvīyaç*; cf. A. 14. *Sattra*, traduit par « sacrifice », a aussi le sens de « distribution d'aumônes ».

[3] La lune sortit de la mer de lait barattée par les dieux.

[4] Le *Meru*, qui s'élève au centre du *Jambudvīpa*, le continent terrestre, dont le *Bhāratavarsha*, l'Inde, forme le secteur méridional.

[5] Peut-être *Svarṇādri* est-il nom propre.

[6] Je lis *imām*, la langue classique ne connaissant pas *ina* adjectif.

[7] La montagne et le linga de st. 24.

[8] Rāma.

29. Le fils de Gādhin[1] ne réussit pas, par les moyens de la puissance royale, à s'emparer de la vache Nandinī; mais lui, par ces (mêmes moyens pratiqués) selon la méthode des contraires[2], sut la réduire en son pouvoir.

30. Aux peuples que consumait auparavant la fièvre produite par l'ardeur (dévorante) de Kali, ce (prince), qui réunissait en lui à un degré incomparable l'essence de tous les moyens de succès, procura le repos en faisant strictement observer les devoirs des quatre castes.

31. Ce maître de la terre, à la majesté sans égale en ce monde entier, ayant acquis pour purohita le vénérable Çaṅkara, obtint, à son extrême satisfaction, (en la personne de ce sage), comme Yudhishṭhira (en celle de) Dhaumya[3], la réalisation la plus haute de tout ce qu'on désire en vue de ce monde-ci et de l'autre.

32. Né par sa mère du Saptadevakula[4] et purohita de trois rois, l'ascète Çaṅkara a consacré cette image[5], ainsi qu'un palanquin, au Çaṅkara du Dviradadeça[6].

XVIII (47 a-d).

PREA NGOUK.

Quatre parties, désignées par les lettres A, B, C, D.

HAUTEUR.	LARGEUR.
A, 1m00	A, 0m53
B, 0 99	B, 0 28
C, 1 10	C, 0 53
D, 1 10	D, 0 30

Dates..... 724, 973 et 988 (çaka) = 802, 1051 et 1066 A.D.

Tout ce qui reste de cette inscription gravée sur les quatre faces

[1] *Viçvāmitra*, qui, étant de race royale, essaya en vain de ravir à Vasishṭha la vache merveilleuse, symbole de la puissance brāhmanique.

[2] En associant les contraires, la force et la douceur, etc.

[3] Le purohita des Pāṇḍavas.

[4] Ou « né de la race de la mère du Saptadevakula ». Dans ce cas, par cette « mère », faudrait-il entendre la Narendralakshmī de A, 7?

[5] Pour *nimā*; cf. XV, A, 15.

[6] « La contrée des éléphants. » *Çaṅkara* est un nom de Çiva.

d'une stèle, est en çlokas *anushṭubh*, à l'exception des six dernières stances de D, qui sont en mètre *çakkarī* de l'espèce *Vasantatilaka*. Les stances sont toutes divisées en leurs pādas : elles tiennent une ligne chacune sur les deux faces larges A et C, deux lignes sur les faces étroites B et D. Les deux dernières faces C et D ont seules conservé le nombre entier de leurs lignes; A et B en ont perdu chacune plusieurs dans le haut. Ce qui reste, se répartit ainsi : A, 51 çlokas en autant de lignes; B, 25 çlokas en 50 lignes; C, 56 çlokas en autant de lignes; D, 29 stances en 58 lignes : en tout 161 stances. L'inscription complète en contenait au moins une dizaine de plus.

Prea Ngouk, d'où provient la stèle, est un temple bouddhique dans le voisinage des prodigieuses ruines du Bayon, le « temple des quarante-deux tours » de Mouhot et de Garnier, à peu près au centre de la ville d'Angkor Tom. La stèle gît à terre, renversée auprès d'une statue moderne du Buddha.

Des quatre faces de la stèle, D seule est, à peu de chose près, complète. Elle est de plus, sauf un petit nombre d'endroits, dans un état remarquable de conservation, étant donné surtout la ténuité et le peu de profondeur des caractères, moins d'un demi-millimètre. Il en est de même pour ce qui subsiste de la face opposée B. Malheureusement, celle-ci est incomplète. Des lignes qui sont restées, les vingt-deux premières sont mutilées, les lacunes allant en s'élargissant vers le haut : de la première il n'est resté que l'extrémité d'une seule lettre. Les deux faces larges ont beaucoup plus souffert. C ne paraît avoir perdu entièrement aucune de ses lignes; mais les dix-neuf premières sont plus ou moins mutilées et l'ensemble est si fruste que la lecture en est très difficile. La comparaison minutieuse de l'estampage de la Société asiatique avec les deux doubles déposés à la Bibliothèque nationale a permis pourtant d'arriver au déchiffrement à peu près complet de cette face, qui, sans ce secours, n'aurait pu être lue en entier. Quant à la face correspondante A, elle est à peu près perdue. Une moitié environ a disparu jusqu'à la dernière trace, et l'autre est si effacée, par suite de l'usure lente de la pierre, qu'à pre-

mière vue elle ne vaût guère mieux. Il faut de bons yeux et beaucoup de patience pour distinguer parmi les rayures de la pierre ce qui reste de ces caractères si frêles, qu'on dirait tracés avec la pointe d'une aiguille et qui, par leur structure même, se confondent si facilement les uns avec les autres, pour peu qu'ils soient endommagés. En plusieurs endroits, par suite de l'ablation lente de la surface environnante, il semble même que ces caractères primitivement gravés en creux, aient fini par paraître en relief, comme s'ils avaient été à l'origine enduits d'un vernis protecteur. Il se pourrait aussi que la substance de la pierre, mieux abritée dans le creux des lettres et ayant eu le temps d'y durcir, eût, par la suite, mieux résisté que les surfaces voisines à l'action des intempéries. Quoi qu'il en soit, si quelques caractères ont subsisté de ce fait, dans la majorité des cas il en est résulté une cause d'incertitude de plus, parce qu'il faut, dans le déchiffrement, tenir compte non seulement des reliefs, mais aussi des parties creuses des estampages. Si, malgré ces conditions défavorables, j'ai cru devoir donner une transcription de ces fragments où pas une ligne n'est demeurée entière, c'est qu'ils nous fournissent, avec des débris de généalogie, quelques indications qui pourront servir ailleurs et que, au point où en est cette étude, il n'est pas encore permis de rien dédaigner. Quant à la traduction, je me suis décidé à l'ajouter, parce que j'y ai vu le moyen le plus simple et le plus court de commenter un texte pareil.

L'inscription a été gravée en commémoration des victoires et des fondations pieuses d'un *senāpati* ou général en chef. A tout entier et le commencement de B sont consacrés à la généalogie de ce personnage. Cette généalogie, que l'état du texte ne permet pas de reconstruire même approximativement, était, autant qu'on peut encore en juger, donnée en grande partie, comme celles de XV, peut-être même entièrement, comme celle de XVII, dans la ligne féminine. On voit de plus qu'elle s'est croisée avec la généalogie de la maison royale. Les membres de la famille ayant en outre, pendant une longue suite de générations, tenu des charges à la cour, le document a dû

contenir une série notable de noms de rois, qui la plupart ont disparu. Dès le début de A, nous trouvons la mention du souverain qui monta sur le trône en 724 (*çaka*)[1]. Le nom, en cet endroit, ou n'était pas donné, comme dans XV, B, 2, ou a disparu. Mais, comme nous savons d'ailleurs que cette date est celle de l'avènement du prince qui transporta la résidence royale sur le mont Mahendra, nous voyons que l'espèce de chronique par laquelle débutait l'inscription, commençait, elle aussi, à ce mémorable évènement. L'auteur de ce transfert est appelé ailleurs *Jayavarman (II)*[2]. Ici il paraît avoir été désigné par le titre ou surnom de *çrī-Pṛithivīnarendra*[3], et c'est probablement d'une fille de ce roi et d'une princesse de famille brâhmanique appelée *Ambujanetrā*, que descend le héros de l'inscription. Les autres noms royaux que fournit le document, sont ensuite celui d'une *mahiṣhī* ou reine principale *Narendralakshmī*[4], et ceux des rois *Indravarman, Yaçovarman, Harshavarman I, Jayavarman IV* et probablement *V*, et *Sūryavarman,* pour lesquels il suffit de renvoyer à la liste générale dressée par M. Bergaigne. Ce n'est qu'à la troisième ou à la quatrième ligne conservée de B, qu'est introduit le héros de l'inscription, le senāpati *Saṅgrāma*, au service d'un roi dont le nom a disparu et n'est plus représenté que par la finale *varman*. Mais, comme le reste de l'inscription paraît former un récit continu allant de 973-988 (*çaka*) et où il n'est plus question d'un changement de règne, ce prince doit avoir été *Udayārkavarman*, qui, d'après XIX, occupait le trône en 988[5].

[1] Cf. XV, B, 2. Remarquer l'identité des deux pādas.

[2] Par exemple XVII, A, 15. Cf. *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 181.

[3] Cette identification est très incertaine, vu l'état mutilé du texte. Ce qui me porte à l'admettre, c'est que la mention de l'établissement sur le mont Mahendra, qui est caractéristique de Jayavarman II, revient encore plus loin et que ces inscriptions évitent avec soin de mêler les règnes. Mais l'argument est sujet à bien des objections. Le nom paraît deux fois, A, 8 et 12, et, la deuxième fois du moins, il ne se terminait pas en *varman*. La liste de M. Bergaigne ne contient pas ce nom : on n'y trouve qu'un *Narendravarman* et un *Pṛithivīndravarman*.

[4] Cf. XVII, A, 7, et note 2 de la page 123.

[5] A la rigueur, si *Udayārkavarman* était monté sur le trône tout à la fin de l'an-

Le reste de B est consacré au récit de la première campagne de Saṅgrāma contre un adversaire puissant du nom d'*Aravindahrada,* qui, en 973, s'était rendu redoutable dans la « contrée méridionale ». Le texte le décrit comme un roi, sans toutefois lui en donner expressément le titre. Nous ne savons donc pas s'il s'agit du chef d'un État rival ou d'un vassal insurgé. Le fait qu'Aravindahrada, après sa défaite, s'enfuit à *Campā,* fait supposer qu'il en était roi, mais ne permet pas de l'affirmer. Saṅgrāma, après sa victoire, se rend à un sanctuaire de Çiva appelé *Rājatīrtha.*

C 1-16 relate ensuite les donations faites par Saṅgrāma à ce sanctuaire et à plusieurs autres, ainsi que ses efforts pour assurer la pacification du pays. Entre autres libéralités, on y trouve mentionné le don de deux domaines appelés *Kavoḥ* (ou *Kaṃvoḥ?*) et *Jraiṇan,* ce dernier fait en Caitra, c'est-à-dire en mars ou en avril, ainsi que la fondation de trois āçramas. Le reste de C contient le récit de la seconde campagne de Saṅgrāma, sa victoire sur un chef rebelle du nom de *Kaṃvau.* Ici, en effet, il s'agit bien d'une rébellion : Kaṃvau était, comme Saṅgrāma, un senāpati du roi. Il est tué dans la rencontre et le vainqueur va faire de riches donations à un sanctuaire de Çiva situé sur le mont *Pṛithuçaila.* Ces donations furent faites en māgha, c'est-à-dire en janvier-février de l'an 988.

Une troisième campagne de Saṅgrāma fait l'objet de D. Attaqué à Pṛithuçaila même par un chef ennemi du nom de *Slvat*[1], dont les antécédents ne sont pas mentionnés, Saṅgrāma est une troisième fois vainqueur. Il poursuit les débris de l'ennemi, le défait de nouveau en une localité appelée *Praçānvrairmyat,* où il fonde, dans cette même année 988, deux āçramas consacrés à Çiva Bhadreçvara. Une dernière rencontre a lieu dans le voisinage d'un sanctuaire de Mādhava, en un endroit désigné comme « la limite de *Jala* et d'*Āmalaka* »[2]. Après

née 988, les évènements relatés pourraient appartenir au règne de son prédécesseur, qui était probablement *Harshavarman III.*

[1] Ce nom doit probablement se prononcer *Slouat,* peut-être *Slüt.* Cf. Aymonier, dans le *Journal asiatique,* avril-juin, 1883, p. 444.

[2] Cf. p. 171, note 3.

avoir fait également des donations à ce dieu, Saṅgrāma retourne auprès du roi, auquel il remet les captifs et le butin. Le roi le félicite de sa loyauté et veut lui rendre les richesses conquises : le général les refuse et obtient qu'elles seront employées à l'érection d'un linga d'or en l'honneur de Çiva et du roi.

Au point de vue de la rédaction, l'inscription se partage en deux portions très distinctes. Toute la partie narrative est conçue en un style épique qui fait de ce document un *unicum* dans la longue série des inscriptions sanscrites. On ne saurait refuser à ces morceaux le mérite d'un certain souffle poétique. La langue en est belle et limpide; la recherche des assonances y est poussée assez loin, sans trop d'exagération toutefois, et rien, sauf peut-être la répétition fastidieuse, après chaque nom propre, d'un déterminatif signifiant « nom, appellation », n'y trahit une rédaction faite en terre étrangère. Ce qu'on reprocherait plutôt à ces morceaux, c'est d'être des pastiches trop fidèles des modèles hindous. Sensiblement différentes sont les parties qui traitent des donations. Non seulement la rédaction en est abrupte et embarrassée, avec ses phrases mal construites, sur un type uniforme, où le gérondif fait office du verbe fini, mais le vocabulaire n'en est pas non plus à l'abri de tout reproche[1]. Le détail de ces passages étant par lui-même obscur, la traduction en est fort difficile, et celle que je donne est loin d'être toujours certaine.

A

1.	. . . . gg . .
. . . .	. . . .
2.	vedadv(i)girirājyabhāk
. . . .	. . . .
3. . . . . ndr . s stra[2]—	samā strī mallikāhvayā
. . . .	. . . .

[1] Les précédentes inscriptions ne présentent quelque chose de semblable que pour les dates, qu'elles expriment par des ellipses barbares, inusitées dans les documents épigraphiques de l'Inde propre.

[2] *strī?*

4.	. . . dha(r)mma	vikrāntavishayasthitam
	stukslānām	. . . .
5.	[ma]dhusūdanasadvipraḥ	prājño rājapurohitaḥ
	tasyām ajījanat putrau	sāvara . . . . .
6.	[ha]riçarmmā mato rājño	. lañ [1] cāmaracāriṇām
	dāmodarasya sāvitrī	patnī sā . . . . .
7.	[ca]tvāras sūnavas tasyāḥ	. . y(e)mvujanetrike
	cārunetre striyau soma–	çarmma. . . . . .
8.	. rājyābhogasambhāraiḥ [2]	putrīn tām amvujekshikām
	vidhinā ca çrīpṛithivī–	narendra . . . . .
9.	. . hantau [3] tu purushau	paurushaiḥ kshatravallabhau
	tatprītyā prāpatur vnurvyā–	ṅpurañ ce . . . . .
10.	[mahe]ndragirim āruḍhe [4]	dharendre tenuyāyinaḥ
	prāpuḥ [5] caṃprirnāma puraṃ	puran [6] ca . . . . .
11.	[sā ta]trāmvujanetrākhyā [7]	putrīṃ prāpa pavitrikām [8]
	mādeddhākhyāñ ca rucirāṃ	devavra . . . . .
12.	. . pavitrasaṃjñāñ ca	svasrīyā. . . . .
	. patiñ ca çrīpṛithivī–	narendro. . . . .
13.	. . .gatabhāvākhyo [9]	. . . .
	. . . anvitā kanyā	subhadrā. . . . .
14.	[nare]ndralakshmī rudrāṇī	. . . .
	. . . . .çavākbya–	gandhākhyās te. . . .
15.	[nare]ndralakshmikā rājño	. . . .
	. . . . . mahishī	vapushā bhāgya. . .
16.	[a]sau sugatabhāvākhyo	. . . .
	. . . . . iva çrī–	raṇakesarisaṃjñ. . [10]
17.	durddamānā(ṃ) dvidindrāṇāṃ [11]	. . . .
	. . .dāruṇābhikhyo	girā rājño rataḥ puna(ḥ)
18.	[a]mū camūpatī dhīrau	ta. . . . . . .

[1] St. 22, où l'expression revient, fournit [*mū*]*lañ*.

[2] La première syllabe doit avoir été *sa* ou *sāṃ*°

[3] [*ma*]*hāntau?*

[4] Lire *ārūḍhe*.

[5] Lire *prāpuç;* le caractère suivant ne paraît pas devoir être lu *paṃ*, ce qui justifierait le visarga.

[6] Lire *purañ*.

[7] Il y a une très faible trace des deux premiers caractères.

[8] Ou °*tām*.

[9] La comparaison avec 16 suggère [*su*]-*gata*°.

[10] *saṃjñ*[*akaḥ*] ou un autre cas du mot : °*ke* ou °*kam*.

[11] Lire *dviḍ*°.

. . yātāṃ kulais sārddha–	m ārūḍhaṃ kshmādharottalam
19. . . çailatalaṃ prāpya	. . . .
mnakrvvasnāma navagrāma–	m adhyāsātāṃ kulais s[aha]
20. vi . yān[1] ajitān anyai–	[s]. . . . .
grāmaṃ saṅgrāmataḥ prāptaṃ	saṅgrāmābhīkhyam[2] ā. .
21. subhadrāvallabh. vāmi[3]	. . . .
. . tra bhāratīti strī–	r vvīradharmmāmṛitāmv . .[4]
22. çrīndravarmmāvanipate–	ç . . . .
. .dharmmāmṛitākhyās[5] te	mūlañ cāmaracāriṇ[ām]
23. [kā]ntān ra(tno)rusaubhāgyāṃ	. . . .
prājyai rairupyabhogais[6] te	çrīndravarmma. . . .
24. çrīs tu keçavaviprastra[7]	. . . .
momnnāmā çrīyaçovarmma–	kshmābhṛitaç cā. . . .
25. vaishṇava.	. . . .
çrīharshavarmmadevasya	bhāratī. . . . .
26. vṛihaspati	. . . .
ya . çrījayavarmmakshmā–	dharasya. . . . .
27.	. . . .
vi . . vrahmalokasya	. unī . . . . .
28.	. . . .
çacatyasū	. . . .
29. tatsuta	. . . .
navātmajās suvībh . .	. . . . . nobha .
30. çrī	. . . .
amṛiteti pumāṅsas te	saudaryyās[8] snigdhamānasāḥ
31.	. . . .
çūraç çrījayavarmmeça–	sainyeças sadyaçā bhuvi
32.	. . . .
dvidindrān[9] a(nva)yāt senā–	patiç çrījayavarmmaṇaḥ
33.	. . . .
sodhika . . . rājñaḥ	parito dvādaçāçamat

[1] *vijayān?* ou *vishayān?*

[2] Lire °*bhikhyam.*

[3] Le deuxième mot est certainement *svāmi;* mais on ne sait à quel cas mettre le premier, °*vallabha.*

[4] °*tāmv*[*udhiḥ*]?

[5] Le *tā* de °āmṛitā° est surmonté du signe de l'*i*, ce qui fait un groupe impossible. Au commencement du pāda je restitue [*vīra*]°.

[6] Lire *rairūpya*°.

[7] °*strī?*

[8] *saundaryyāt?*

[9] Lire *dviḍ*°.

34.	. . . .	. . . sani sammataḥ
	devavaṃ	vikhyāto vidyayā bhuvi
35.	. . . .	. . . ryyorimarddane
	çrīsū[ryyavarmmadevasya]	vallabho dhvajinīpatiḥ
36.	. . . .–	s soshlabhākhyotivallabhaḥ
	tasya	bha. . [bhu]vanādhipaḥ
37.	. . . .	. . s sannaryy[1] asūta sā
	çivavyā	pra . . gandhasaṃjñakān
38.	. . . .	. . . so navātmajān
	ṅesaṃjñāsūta tanayāṃ	kenāmnā[2] priyadarçanām
39.	. . . .	. . . . yi
	tasya senāpatī rājño	. . . ndrābhasānavān[3]
40.	. . . .	. ādānāma . . .
	. . . .	. . . .
41.	. . . .	jagaṅ çataguṇodayā
	da	. . . .
42.	. . . .	. . . . vā
	mahī	. . . .
43-45.	. . . .	. . . .
46.	. . . .	. khyātavīryyasaṃpadā
	tasya senā	. . . .
47.	. . . .	rujjasadrājavallabha[4]
	. . . .	. . . .
48.	. . . .	bhubībhā[5] i mahī . .
	. . . .	. . . .
49.	. . . .	padmāya . . . . .
	. . . .	. . . .
50.	ravāv ivodite yasmi–	n manombhojaruhā samam
	. . . .	. . . .
51.	sukhodayo yas sakalo	lokāhlādalasaddyuti[ḥ]
	. . . .	. . . .

[1] Lire *sannāryy?*

[2] Très incertain.

[3] Un des estampages paraît porter *°bhidhānavān*, ce qui comporterait du moins un sens. Mais les deux autres ne permettent pas d'adopter cette lecture.

[4] *tajjasad°*? A la fin il faut restituer *ḥ* ou *ṃ*.

[5] ? Très effacé. Il manque une consonne avant l'*i*.

B

1.	. . . .
. . . .	tattv. . . . . . .
2.	saritsa . . . . .
. . . . —	ssahsaṃjñan tu. . . .
3.	yavīyān a . . . .
. . . . —	r guṇair bhāgyāj . . . .
4. . . . . —	varmmaṇaç cāptabhṛitya .
. . . . —	ç cāmareṇopacāra . [1]
5.	çarvvī [2] vīrostrakovid[aḥ]
. . . . . ās sa prā—	k saṅgrāmākhyo mahāma . [3]
6. . . . . tane çīghra—	ç çastrāṇāṃ moksharodh . . [4]
. . . . savyasāciva	savyavāmena sostra . [5]
7. [anan]yapratimo yuddhe	parair api puraskṛitaḥ
. . . [6] vārjuno veti	bhuvi vīro na tatsamaḥ
8. . . . rthaparo vīro [7]	vīrāribhyas sura(st)riyaḥ [8]
[jesh]yan svāgatya tāñ chaktyā	prajihīrshūn di(çon)ayat [9]
9. . . rājñā mahāvīryyo	mahāsenāpatīkṛitaḥ
[raksha]ṇ[e] rājalakshmyā yo	lokānāñ cātmataḥ prati
10. [āsī]d rāmādrirandhrair yyo	dvidindro [10] durddamo mṛidhe
[ara]vindahradābhikhyo [11]	dāruṇo dakshiṇāpathe ‖
11. . . ç [12] çāstrārthavid dhīro	vaçī vīravalo valī
[sa] [13] dṛipto dakshiṇāçāyāṃ	dhāmnā dadhrerddhamedinīm ‖
12. devathpalkhphasgūāṅlaṃpoḥspot [14]	khmoññavaddhyapurādayaḥ [15]

[1] °*pacāra*[*kṛit*].

[2] Lire *garvvī*.

[3] *mahāma*[*tih*] ou °*ma*[*hāḥ*].

[4] °*rodh*[*ane*] ou °*rodh*[*ayoh*].

[5] *sostra*[*kṛit*] ou un équivalent.

[6] On ne peut guère songer ici qu'à Karṇa ou à Kṛishṇa : or le premier est impossible à cause de la trace du caractère final. Je supplée par conséquent [*yaḥ kṛishṇo*].

[7] [*yo dharmā*]*rthaparo?* ou [*yo svāmya*] *rthaparo?*

[8] Effacé.

[9] Effacé.

[10] Lire *dviḍ*°.

[11] Restitué d'après st. 25.

[12] [*dhanu*]*ççāstrā*° ?

[13] Ou [*yo*].

[14] La première syllabe douteuse; mais cf. C, 22, où elle est certainement *de*. A la fin du pāda, au lieu de °*spot*, on peut aussi lire °*rspet*.

[15] Lire °*avadhya*°; cf. VI, A, 4; XI, 18 et 23.

yūthapā hartum ajitā
13. sarvvepi pravarā vīryyaì–
valaughais savalārātiṃ
14. dhvastānekamahāsene–
praṇamyādhipatiṅ cāha
15. prasaktiṃ kuru rājendra
çaktosmi tava çaktyājau
16. ityuktas tena rājendro
sādhu sādhv iti ho vīra
17. ityuktas savalas senā–
praṇataḥ prayayau tūrṇaṃ
18. gatvā vairigaṇān ugrā–
nijagāda girā vāggmī[2]
19. dhāmadhūmadhvajan[4] dhvasta–
sparddhayann[5] aciran nāçaṃ
20. dharitrī vīrabhūpendra–
saṃrakshaṇākshamaḥ kveti
21. durvuddhe cen mṛidhe dhṛishṭaḥ
mṛityuṃ praṇeshyatodya tvāṃ
22. ityukto durmmadorīndro
pracandaḥ[6] pratyuvāceda–
23. mā mā bhāyaya yuddhaṃ hi
kshmām imāṅ cāsphutapatiṃ[9]
24. pratyuktavaty arātīndre
nirddagdhun dvishadindraidhā–
25. soravindahradābhikhyo
saṅgrāmākhyo druterīndre

rājñā yuyudire[1] ripum ‖
r vvapurdhāmāyudhais svakaiḥ
nihantun nāçakan raṇe ‖
çvare tasmin mahāripau
saṅgrāmākhyacamūpatiḥ ‖
durjjayan taṃ ripuṃ paraiḥ
vijetuṃ māṃ niyojaya ‖
hṛishṭas taṃ pratyabhāshata
kuryyāṃ kāmaṃ yathāmatam ‖
patis saṅgrāmanāmadhṛit
yatrārīndrotidurddamaḥ ‖
n nagendrān iva durggamān
bhīshmayā pṛithanādhipaḥ[3] ‖
dvishatkakshan dharāpateḥ
lapsyase çalabho yathā ‖
pālyeyaṃ kvāsi kātaraḥ
mohān nomaṇḍa manyase ‖
pratīkshasva kshaṇan tvisham
mamesho(r) durnivāritām ‖
mṛidhe dṛiḍhaparākramaḥ
ñ candadaṇḍañ[7] camūpatim ‖
viddhy asphutajayaṃ[8] purā
tasmān no māvamanyase[10] ‖
saṅgrāmākhyena dussahaḥ
n vānavahnir[11] vyakīryyata ‖
drutaç campāpuraṅ gataḥ
rājatīrtheçvaraṃ yayau ‖

[1] Lire *yuyudhire.*

[2] Écrit d'ordinaire *vāgmī;* l'orthographe employée ici, et C, 40, est celle qu'enseigne Panini, V, 2, 124.

[3] Lire *pṛitanā°.*

[4] Le lapicide avait d'abord placé l'ū de *dhūma* sous l'*m* de *dhāma;* il s'est ensuite repris et l'a effacé.

[5] La forme régulière serait *sparddhamāno* ou *sparddhan;* il est peu probable que la signification soit celle du causatif.

[6] Lire *pracaṇḍaḥ.*

[7] Lire *caṇḍa°.*

[8] Lire *asphuṭa°.*

[9] Lire *cāsphuṭa°.*

[10] La construction avec l'indicatif est irrégulière. Peut-être y a-t-il là une assonnance cherchée, une sorte de rime avec la fin de st. 20.

[11] Lire *vāṇa°.*

C

1.	. . . .
. . . . ya	tejaḥpuñjam ivātmanaḥ
2.	. . . . t
tatsthityai çambhubhaktas sa[1]	rucirau mattavāraṇau
3.	. . . . m
kavoḥ[2] bhūmiñ caturdāyai–[3]	r daçabhis trapubhājanaiḥ
4.	. . . . . . ddhame
svaçilpanirmmitaṃ kānta–	m āçramaṃ çubhalakshaṇaiḥ
5.	. . . . . tena tu
snāpite snānasambhārai–	r natas tatreçvarediçat ‖
6.	. . d daçaçatair ggavām
dāsaiḥ pūjāṅgayogyāni	pratyahaṃ yāny akārayat
7.	sārddhaṃ sainyaiç camūpatiḥ
durvṛittīnāṃ narāṇāñ ca	çāsane kshmādharopari
8.	prayātemitatejasi
suradvisho yathā tasmi–	n rāghave daṇḍakānanam ‖
9. . . . . –	n tīvropadravabhājinām
vipakshadhvasyamānānāṃ	sa samṛiddhiṃ punar vyadhāt ‖
10. . . . . prāpya	tatrāntargṛiham ādadhe
rairupyarañjitāmbhoja–[4]	vitānenopaçobhitam ‖
11. . . . . thatīrthasya	saṃçīrṇasya nirambhasaḥ
bhūyo gabhīraçubhrāmbha–[5]	ç çobhate tat tadojasā ‖
12. . . . ktaratas[6] tatra	vipulāṃ vidadhe samām
īçvare çuddhabhaktir yyo	ruciraṃ mattavāraṇam ‖
13. . . taiç çuklacaitrādau	candravāre sisādha[7] saḥ
jraiṇanbhūmim ibhendreṇa	jane vraḥvalayāhvaye ‖
14. . . drāṃnāmasakule	mahishendradvayena ca

[1] Après *sa* il semble qu'il y ait la trace d'un caractère : si elle n'est pas accidentelle, elle ne peut guère être que celle d'un *d* ou d'un *n*.

[2] Le premier caractère est incertain; peut-être faudrait-il lire *kaṃvoḥ*. Le *visarga*, qui serait irrégulier en sanscrit, relève de l'orthographe khmer.

[3] Incertain.

[4] Lire *rairūpya°*.

[5] Par défaut d'espace, l'ī de *gabhīra°* est appliqué sur la consonne.

[6] Incertain.

[7] *sasādha?*

	triñçadvṛihatpaṭai rupya–[1]	bhājanena trikaṭṭinā[2] ‖
15.	. . . pattreṇa[3] bhinnāṇḍa–	vṛishāṇāṃ viñçakair vyadbāt
	tatrāçramaṃ çivābhyāça–	tatākodak[4] sa cāçramam ‖
16.	[snāpa]yitveçvaraṃ snāna–	saṃbhārair aditānataḥ
	tasmai rairupyabhogair[5] ggo–	sahasrañ cāçramau mudā ‖
17.	. . c[6] cārotirucira–	ç caturo rājavallabhaḥ
	çūro vīraḥ kaṃvaunāmā	rājñā senāpatīkṛitaḥ ‖
18.	[ya]nmahovṛiñhitamaha–	nmahomohī kadācana
	taddrohahṛidayaḥ prāyā–	n nagaryyās svagaṇais sa ha ‖
19.	[va]purdhāmāyudhair vuddhyā	dhāmabhis sa vasundharāṃ
	vāditum[7] sakalām eka–	s samarthas sarvvathā mataḥ ‖
20.	tasya senā mahāvīryyā[8]	mahāstrā dṛiḍhavikramāḥ
	saṃkhyātītāḥ pratidiçaṃ	vibhaktā durdṛiçāntagāḥ ‖
21.	valaughais sāyudhais sārddha–	ñ jighṛikshur mmānushas[9] surān
	açeshān sa cacārorvvīṃ	vīro yatreva rāvaṇaḥ ‖
22.	devasrauvloṅvnurgaṃceṅsrau–	caṃnattrāññkhmoññsamāhvayāḥ[10]
	senādhipatayaç cānye–	nekā rājño mahābhatāḥ[11] ‖
23.	te vijetuṃ mahaujaskāḥ[12]	ripuṃ rājñā niyojitāḥ
	tān vijitvā ripujana–	s samājājau jayaçriyā ‖
24.	hateshu teshu rājendro	jagāda dhvajinīpatīn
	bhartṛibhaktā bhatā[13] lakshmyā	sevitās svastriyā mṛitāḥ ‖
25.	yatadhvaṃ sāyudhais sainyai–	s svakais senādhipā[14] kshaṇam
	ityuktaḥ pratyuvācedaṃ	saṅgrāmākhyaç camūpatiḥ ‖
26.	apīndrādisurā rāja–	n raṇedbhutaparākramāḥ
	tvattaro na sahishyante	kshaṇaṃ kimuta jantavaḥ ‖
27.	svasthas tishtha[15] mahārāja	tvattarobhis sudurjayam
	parair apīndragaraṇaṃ	niçcitaṃ nāçayāmi tam ‖

[1] Lire *rūpya*–.

[2] La lecture, peu nette ici, est confirmée par 52 et 56.

[3] Au-dessus du groupe *ttre*° il y a comme la marque d'un *i*.

[4] Lire *taṭāko*°.

[5] Lire *rairūpya*°.

[6] [*āsī*]*c*?

[7] Lire *vādhituṃ*.

[8] L'*ī* de *vīryya* est appliqué sur la consonne.

[9] Le lapicide avait d'abord écrit *mmānushās*, qu'il a ensuite corrigé.

[10] Il y a une légère trace d'un *virāma* au-dessus du *tt* de *caṃnatt* : en tout cas il faut en placer un en cet endroit ou ailleurs, pour que le pāda soit juste.

[11] Lire °*bhaṭāḥ*.

[12] Lire °*kā*.

[13] Lire *bhaṭā*.

[14] Lire °*dhipāḥ*.

[15] Lire *tishṭha*.

28. sādaras taṃ sa nṛpatiḥ pratyuvāca camūpatim
sushthu[1] satyaṃ vaco jāne yatheshṭan te tathaiva me ‖
29. itīritas sa saṅgrāma– nāmā bhūyo natónataḥ
tūrṇaṃ yayau sa savalo yatrārīndrotidurjayaḥ ‖
30. vīropi savalo vairī vīryyavit pṛitanāpateḥ
pakshīndrendrād asūn moktuṃ mālyavān[2] iva diggataḥ ‖
31. tadā senāpatipati–[3] s saṅgrāmākhyo valādhipaiḥ
anviyāya prahārepsu– s savalaughaṃ mahāripum ‖
32. pṛithuçailaçivaṃ prāpya samyag ārādhya so[4] dhiyā
datvā[5] rairupyanāgendrā–[6] n arīndrāptim ayācata ‖
33. pradhāvann apy asusthityai kālapāçena pāçitaḥ
saṅgrāmākhyaṃ pratiyayau yuyutsus savalo ripuḥ ‖
34. dṛishṭvā parasparaṃ hṛishṭau jihīrshū vijayaçriyaṃ
abhidudr(uva)tur vvīrau tau yathā rāmarāvaṇau ‖
35. svavāhuvalavīryyeṇa dvandvayuddhaishiṇor api
tayos senādhipatayaḥ praṇatā idam avruvan ‖
36. he nātha he mahāvīra vīramāçu[7] raṇaṃ prati
vīrasyāmushya vikshepa– samarthān naḥ prayuṅkshva bhoḥ ‖
37. ity uktvāstradharās sarvve mṛidhe tatpuratas sthitāḥ
yathāpravīṇavīryyaṃ prā– g[8] pramukhan te prajahrire ‖
38. preṅkhadkhadgaçataghnīça–[9] çūlaçaktyādiçastrakaiḥ
gatāgatair ubhayato didyute dyaur drutaṃ punaḥ ‖
39. vairīṇas[10] subhatāç[11] çastā– ç çiçyirenekato mṛitāḥ
sāndrasaktāsradigdhāṅgā– s saṅginaç çṛiṅgiṇo yathā ‖
40. saṅgrāmākhyas sa vairīndra– n dhanushpāṇim upasthitam
udārābhir ggabhīrābhi– r vvāgmī[12] gīrbhir abhāshata ‖
41. dushṭacitta kucāritra cīram[13] anveshito mayā
kena gantā bhayān mukto mattopīndrasamāçritaḥ[14] ‖
42. tishtha tishtha[15] mahāvīra mayi vīryyaṃ pradarçaya

[1] Lire *sushṭhu*.

[2] L'*i* est appliqué sur l'*n*.

[3] La lecture paraît être °*patimati*–, ce qui est possible; mais il est plus probable que le petit trait qui distingue l'*m* du *p* est ici accidentel.

[4] Pour *sa dhiyā*, afin de faire le vers.

[5] Lire *dattvā*.

[6] Lire *rairūpya*°.

[7] Lire *vīramā*°.

[8] Lire *prā– k*.

[9] Lire *preṅkhatkhaḍga*°.

[10] Lire *vairiṇas*.

[11] Lire *subhaṭāç*.

[12] Cf. B, 18.

[13] Lire *ciram*.

[14] Peut-être °*pīndraṃ samā*°.

[15] Lire deux fois *tishṭha*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

tvadvīryyavyaktām udvīkshya neshyāmi tvāṃ yamakshayam ||
43. ityukto vismito garvvī sa vīraḥ pratyuvāca tam
mā bhīshayasva mā vīra vīryyam drakshyasi mecirāt ||
44. esha tikshṇaç[1] çaraç çīghra– m utsṛishṭas sphutapaurushaḥ[2]
yamakshayaṃ praṇeshyan tvāṃ caṭunā cen nivāryyatām ||
45. bhīshmām ubhāv abhāshetāṃ bhāshām anyonyabhīshaṇāt
prasparddhayādhvanaya!ā– n dhanur lavdhavalaṃ yudhi ||
46. kaṃvaunāmātirucire cāpe cetassamān nate
çarān sandhāya sainyeça– daṃshṭrādau sa cakhāna tam ||
47. sa sainyeçaç çarais tīkshṇai– r dhṛishṭapushpair[3] ivāhataḥ
vārivarshair ivādrīndro na cakampe kadācana ||
48. svaradbhir iva vahnyastra– japtais satpattribhis tribhiḥ
sa çirogrīvavakshas tu[4] çatrum āçu[5] khanat samam ||
49. tīkshṇeshubhiḥ kshataḥ kshoṇyā– n dvishan napatitaḥ[6] kshaṇam
cukroçoccair anucarā– n vedanāṃ vedayann iva ||
50. yamakshayaṅ gaterīndre savale savalādhipe
surās sarvve pare hṛishṭāḥ[7] jayaçavdaṃ samañ jaguḥ ||
51. pratyāgatas tu saṃprāpya pṛithuçailasthitaṃ çivam
praṇamya daṇḍavad bhūmau sodāt tasmai svam ātmanā ||
52. tatreçe tāraçṛiṅgāraṃ[8] bhogibhogābhanīradam
raupyaṃ pañcadaçakaṭṭi– sakaraṅkaṃ pratigraham ||
53. açītiparimāṇāṅkāṃ nikāçakanakormmikām[9]
kāntāṃ shoḍaçakarshāpāṃ[10] nānāratnopaçobhitām ||
54. bhūribhogīndrabhogābha– çobbitobhayatomukham
dolāyānaṃ māyūreṇa svarṇadaṇḍaçalākinā ||
55. ashṭāshṭanavabhiḥ kṛishṇa– māghomāhnīnavārake[11]
dattvā mātre laṃvaṅnāmnyai vartvacnāmno dhanāni nuḥ ||
56. rupyaṃ[12] pañcapaṇāpatra–[13] puṭan tāmrapratigrahān
vedān[14] tridaçakaṭṭīñç ca pañcanishkāñç ca mādhavān ||

[1] Lire *tīkshṇaç.*
[2] Lire *sphuṭa°*.
[3] *vṛishṭa°*?
[4] Lire *°grīvāvakshassu*; on ne peut guère admettre le composé comme un accusatif adverbial.
[5] Lire *āçv akhanat.*
[6] Lire *nipatitaḥ.*
[7] Lire *hṛishṭā.*
[8] Pāda incertain.
[9] *nikasha°*?
[10] Lire *shoḍaça°*.
[11] Le commencement du pāda très effacé : la troisième syllabe peut être lue indifféremment *mā*, *pā*, *shā*, *ha*.
[12] Lire *rūpyaṃ.*
[13] Lire *°paṇapattra–*, cf. D, 16.
[14] Cf. D, 16.

D

1. tatra yūthapanāthotha — sthitavān tatithas[1] ti .[2]
ekadā dehinān dūrā– — d viçvataç çuçruve vaca[ḥ]
2. eshosau slvatsamāhvāno — mahāvīryyotidussaha[ḥ]
mahotsāho mahāmāyaḥ — kūṭayuddhetikauçalaḥ
3. siddhikārābhidhānonya– — s subhatas[3] sodarānujaḥ
sagāntibbhuvanāhvāno[4] — vīronyo-raṇadurmmadaḥ ||
4. ekaikopi svavīryyeṇa — svavalaughena garvvadhṛit
kaṃvaunāmādhiko yuddhe — kleshṭā lokāntaliprabhaḥ[5] ||
5. sa senādhipatiç çrutvā — vācas[6] tad anukampayā
yūthapān suvibhajyāçu — vijetun tān samabhyayāt ||
6. dṛishṭvā-sadāyudhoddhṛishṭaṃ — slvatsaṃjñaṃ savalaṃ valī
lilayābhilalāpoccai–[7] — ç caturo raṇaraṅgavit ||
7. mahac citram aho vīra — siṅho mṛigayate mṛigam
prāg adya tu mṛigo rāja– — siṅhaṃ mṛiga(yate) svayam ||
8. ityuktas tena savala– — s slvatsaṃjñaḥ prītimān paṭuḥ
dhṛishṭena vacasovāca — camūpatim abhītavān ||
9. mṛigo garvvī mṛigapate– — r abhītohañ ca dū(rata)ḥ
çrutvā tvadbhujavīryyan ta– — d drashṭum sākshāt prayāmi vaḥ ||
10. parasparavivade tu — slvatsaṃjñas sa valādhipam
çaraçaktyādiçastrais ta– — tsainikan nicakhāna ca ||
11. vānair[8] anyaiç ca cicheda — cāpajyān tasya sadbhujau
samaṃ saṅgrāmasaṃjñonyā– — n siddhikārādikān bhatān[9] ||
12. dūrāt pradhāvato vānā–[10] — ṅ dīptadyutisamaprabhān
kshaṇaṃ prodvīkshya sabhayā– — t tepalāyanta çatravaḥ ||
13. dvishataḥ pradrutān prāṇā– — n moktukāmān diço gatān
sa senādhipatiç çrīmā– — n senābhis tān samanvayāt ||

[1] Le premier *t* est retourné, la boucle à droite et peut aussi être lu *k*.

[2] La consonne disparue était probablement *th;* quant à la voyelle, elle peut avoir été *e, ai, o* ou *au*. Je lis *tithe;* mais il doit y avoir quelque corruption dans le pāda. Faut-il lire *kathitasthitau?*

[3] Lire *subhaṭas*.

[4] Il faut lire probablement *saçānti°*.

[5] Leçon possible, mais bien peu probable; je corrige *lokān kaliprabhaḥ*.

[6] Lire *vacas?* le génitif pourtant n'est pas sans exemple. Dans ce cas, il faudrait joindre *tad* à *anukampayā*.

[7] Lire *līlayā°*.

[8] Lire *vāṇair*.

[9] Lire *bhaṭān*.

[10] Lire *vāṇā–*.

14.	praçānvrairmmyatpramāṇan tu	samprāpya pṛitanādhipaḥ
	durjayārijanāñ jetu-	n tatrasthān avyuvāsa[1] tām ‖
15.	ashṭāshṭanavabhir bhūmiḥ	praçānvrairmmyatpradeçake
	sādhitā tiṅkinimūla-[2]	pushpamūlākhyadehinoḥ ‖
16.	rupyapatraputenāshṭa-[3]	paṇenaikatulais tathā
	tāmrapratigrahair vvedai-	sh shashṭibhis sadvṛihatpaṭaiḥ ‖
17.	tatrāçramau çubbāv āḍbyau	dhanadhānyādipūritau[4]
	sadvimānāv[5] ivānītau	tena bhūmibhuvā(ṃ) divaḥ ‖
18.	çrībhadreçvaraçambhau tau	sadbhaktyā gosahasrakam
	dāsānāñ ca dviçatakaṃ	viṅçakaṃ[6] soditātmanā ‖
19.	tatas tatsthān arīñ jitvā	kṛitvā sarvvaṃ yathoditam
	dhṛishṭas sa savalasenā-	patis tān punar anviyāt[7] ‖
20.	jalāmalakasandhāna-	mādhavan dhvajinīpatiḥ
	sametyārādhya sudhiyā	dhāmnāsvasthāñ jahāra tān ‖
21.	haraye caturāyogā-	n sodād rūpyapratigraham
	bhājanaṃ rājataṃ ghaṇṭā-	yugaṃ pañca kadāhakān[8] ‖
22.	mādhavaṃ snāpayitvā sa	snānabhogair natodiçat
	çauraye gosahasrāṇi	tāni sarvvāṇi cātmanā ‖
23.	lokātītāpadānañ ca	dhairyyatvaṃ sonukampayā
	darçayañ chṛiṅgalair[9] vvaddhvā	dharābhartredita dvishaḥ ‖

24. kshoṇībhṛitaḥ kshitim imāṃ ripupāvakena
plushṭāñ ciraṃ praçamayann iva viprakīrṇam
vasvamvv anekavidham āhṛitam esha dikbhya-[10]
s sadbhaktaye bhṛitim adād avanīndranāthe ‖

25. esha kshitīçvarapatiḥ praṇatañ jitāriṃ
senādhipaṃ karuṇayārdramanā vabhāshe
vīrendra he mama hitaṃ tava karmma yuktaṃ
tad vīratām anupamāṃ mayi bhaktim āha ‖

26. sarvvan dhanan tava hṛitaṃ puṇar[11] āharethā-
ç cemāni me tava vasūni hi kalpitāni
tvadbhaktayotirucirā ramayanti nityaṃ

[1] Lire *adhyavāsa?*

[2] Ou *tiṅtini°*. Le nom étant probablement sanscrit, il faut lire *tintiḍī°* ou *tindinī°*.

[3] Lire *rūpya°*.

[4] L'*i* de *di* est appliqué sur la consonne.

[5] La lecture apparente est *°shānāv*.

[6] Très effacé. L'expression numérique est incorrecte.

[7] Lire *anvayāt*.

[8] Lire *kaṭāhakān*.

[9] Lire *chṛiṅkha°*.

[10] Lire *digbhya-*.

[11] Lire *punar*.

mām eva nedṛiçavasūni vasūpamaujaḥ ||
27. vīreçvaro nṛipam uvāca kṛipā kṛipātma–
ñ cen me suvarṇamayal(iṅ)gagateçvare te
sūkshmāntarātmani dhanāni hṛitāni bhaktyā–
s sāphalyam adya mama kartum imāni diçyāḥ ||
28. kshoṇīpatiḥ praṇamatā pṛitanādhipena
pratyukta evam anucintya cirād uvāca
vāḍhaṃ mahābhatapate[1] tava bhaktir īdṛi–
k pūrṇenduvimvarucirā prathitāyugāntāt ||
29. yodhādhipo yudhi kṛitārijayodhigantuṃ
bhūtiṃ kshitau kshitibhṛitā bhanitas[2] tathaivam
vaddhāñjaliḥ praṇata utthitavān prasanna–
s tacchāsanair itha[3] raghur nnitarāṃ rarāja

TRADUCTION.

A

1. ....

2. ....qui obtint la royauté (en l'année désignée) par les Vedas, deux et les montagnes[4], ...

3. .... une femme semblable à la femme de......appelée Mallikā ......

4. ....situé dans le district parcouru....du nom de Stukslā......

5. L'excellent brāhmane [Ma]dhusūdana, le sage purohita du roi, engendra avec celle-ci deux enfants...

6. [Ha]riçarman, estimé du roi, la souche (d'une race) de porteurs du chasse-mouche[5], (et) Sāvitrī, l'épouse de Dāmodara.......

7. De celle-ci (vinrent) quatre enfants.....deux femmes aux yeux de lotus[6], aux beaux yeux, ...Somaçarman..

[1] Lire °*bhaṭa*°.

[2] Lire *bhaṇitas;* la langue classique ne connaît cette racine que sous la forme *bhaṇ*.

[3] Lire *iva*.

[4] Les 4 Védas et les 7 montagnes : ensemble 724; cf. XV, B, 2.

[5] Ici et st. 22, où l'expression revient, il vaudrait peut-être mieux traduire « chef des porteurs de chasse-mouche ». Mais je n'ai pas d'exemple de *mūla* employé dans ce sens directement, sans préparation.

[6] Épithète ici et dans la stance suivante, mais nom propre st. 11.

8. Avec tout l'appareil de la magnificence royale et conformément à la loi, çrī-Prithivīnarendra... [prit (ou donna?) en mariage..] cette fille aux yeux de lotus.

9. Quant aux deux fils,... puissants, à qui leurs exploits avaient valu la faveur du roi, ils obtinrent de l'amitié de ce (prince) la ville de Vnurvyāṅ.........

10. Le maître de la terre étant monté sur le (mont) Mahendragiri, eux[1] le suivant, obtinrent la ville de Camprir et la ville ....

11. Et voici que çette Ambujanetrā eut une fille, Pavitrikā[2] et (une autre) brillante de beauté, nommée Mādeddhā[3].... Devavra[ta].......

12. Et celle appelée Pavitra[4]..... çrī-Prithivīnarendra...... au fils de sa sœur[5].... et son .. époux ......

13. .... appelé [Su]gatabhāva .... une jeune fille douée de..... Subhadrā .....

14. [Nare]ndralakshmī[6]...Rudrāṇī.....les nommés.....çava[7] et Gandha .....

15. [Nare]ndralaksmikā ..... reine principale ...... [fit] par sa beauté le bonheur du roi...

16. Ce Sugatabhāva[8]............. comme... appelé çrī-Raṇakesari.. ....

17. [Vainqueur] des princes ennemis difficiles à dompter.... le nommé... dāruṇa[9] (fut) ensuite réjoui par la parole du roi.

[1] Eux, au pluriel doit s'entendre de toute la famille.

[2] Lecture incertaine. Je le prends comme nom propre, à cause du *pavitrasamjñāñ* du vers suivant.

[3] «Enflammée de volupté» ou «Merveille de volupté». Peut-être *Mādendhā* «qui enflamme la volupté». La lecture est incertaine, mais le nom n'est certainement pas modeste. Je suppose qu'il s'agit d'une deuxième fille d'Ambujanetrā, qui aurait épousé Devavrata.

[4] Nous avons là un nom de femme avec terminaison masculine ou plutôt neutre, ce qui est contraire aux recommandations des çāstras (*Manu, II*, 33). Peut-être en était-il déjà de même XV, B, 3 (où paraît le même nom) et 4. Cf. le nom propre féminin *Tīrtha* (*Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 178). Pavitra désigne tout ce qui sert à purifier.

[5] Je suppose *svasrīyāya;* mais le mot pourrait être aussi un cas du féminin *svasrīyā*, «fille de la sœur». Le commencement du troisième pāda est très incertain.

[6] Cf. XVII, A, 7, et la note 2, p. 123. Au vers suivant, le nom a la forme d'un diminutif d'affection.

[7] Peut-être faut-il lire *Çiva*. Cf. st. 37, où ces noms reviennent.

[8] Ce nom a une physionomie bouddhiste.

[9] Ou «au terrible renom».

18. Ces deux généraux expérimentés. . . . . suivirent[1] avec leurs familles le. . . . monté sur le faîte[2] de la montagne.

19. Ayant atteint le plateau de la montagne. . . . . ils occupèrent avec leurs familles un district de neuf villages du nom de Mnak Rvvas[3].

20. [Ayant remporté] des victoires non remportées (jusque là) par d'autres, ... [ils obtinrent][4] un village acquis après combat et appelé (pour cela) Sangrāma[5].

21. L'époux chéri de Subhadrā . . . . . seigneur[6]. . . . une femme du nom de Bhāratī[7], [océan] (d'où sortit) l'amṛita du devoir des héros[8].

22. . . . . du roi çrī-Indravarman. . . . les [fils de celle-ci] appelés [Vīra], Dharma et Amṛita (furent) la souche (d'une race) de porteurs du chasse-mouche[9].

23. Ceux-ci [obtinrent de] çrī-Indravarman de beaux. . . . . ornés de superbes joyaux, avec de riches dons en or et en argent.

24. Quant à Çrī, épouse du brāhmane Keçava . . . . du nom de Moṃn[10]. . . . . de çrī-Yaçovarman, le protecteur de la terre.

25. . . . . de Vishṇu . . . . du roi çrī-Harshavarman . . . . . . Bhāratī[11] . . . .

[1] Je supplée *anvayātām.*

[2] *Uttala* n'est pas dans les lexiques.

[3] La première lettre *m* est douteuse. Pour la séparation des mots indigènes, je n'ai d'autre guide que l'emploi du *virāma;* je tiens compte aussi du *visarga* et de l'*anusvāra*. *Navagrāma* peut aussi signifier « un nouveau village ».

[4] A la fin du vers, je supplée *āpatuḥ*.

[5] *Saṅgrāma* signifie « combat ».

[6] La relation des mots de ce pāda demeure incertaine. *Svāmi*, qui paraît avoir l'*i* bref (peut-être aussi tout le premier pāda) formait sans doute le commencement d'un composé dont la fin se trouvait au pāda suivant. *Subhadrāvallabha* est aussi un des surnoms d'Arjuna.

[7] Ou « une femme dont on disait, c'est une autre *Bhāratī* ». Ce nom revient st. 25. Si *strīr* est réellement un singulier, comme cela est probable, la leçon est fautive, le nominatif singulier étant *strī*.

[8] En suppléant °*āmvudhiḥ* à la fin du vers; je vois là un jeu de mots sur les noms propres de la stance suivante, lesquels désigneraient les fils de cette femme. L'*amṛita*, le breuvage d'immortalité, sortit de l'océan baratté par les dieux.

[9] Cf. la note de st. 6. Le génitif du commencement du vers doit avoir dépendu d'une expression signifiant « par la faveur de, au service de ».

[10] Le composé peut être aussi bien masculin que féminin. Remarquer le mélange de noms sanscrits et de noms khmers, et cela dans une famille à prétentions brâhmaniques. Ces *vipras* du Cambodge ne paraissent pas avoir été bien scrupuleux à l'endroit de la pureté du sang.

[11] La déesse ou une personne réelle?

26. Vṛihaspati[1] .... du protecteur de la terre, çrī-Jayavarman .....

27. .... du monde de Brahmā...

28. ....

29. Le fils de celui-ci[2]......... neuf enfants nés de sa personne.........

30. Çrī......... « c'est une immortelle », ainsi (pensaient) ces hommes ravis de sa beauté[3].

31. .... héros, chef des armées du seigneur çrī-Jayavarman, jouissant d'une gloire excellente par (toute) la terre.

32. ....le général de çrī-Jayavarman suivit les chefs des ennemis.

33. .... lui de ... supérieur .... du roi .... de tout côté douze, il se reposa.

34. .... célèbre par (toute) la terre pour sa science.

35. .... pour la destruction des ennemis, chef des armées et favori du roi çrī-Sū[ryavarman].

36. .... du nom de Soshlabha[4], favori très cher de ce .... le maître de la terre.

37. .... cette excellente femme enfanta les nommés Çiva..... pra ... et Gandha[5].

38. .... neuf enfants nés de sa personne .... La nommée Ṅe enfanta au nommé Ke[6] une fille d'aimable aspect.

39. .... général en chef de ce roi,....................... .... du nom de ....ndra.

40-45. ....

46. .... par la plénitude de son héroïsme (partout) célébré, [chef des] armées de ce....

47. .... son fils, l'excellent favori du roi.........

48-49. ....

50. Ce soleil s'étant levé, en même temps que le lotus de l'espérance[7].......

[1] Un personnage réel ou le guru des dieux?

[2] Ou « de celle-ci ».

[3] Ou « les hommes ravis de ta beauté ».

[4] Peut-être *Soshṭabha*, ou, en prenant la première syllabe pour le pronom, *Ashṭabha*.

[5] Ce nom se trouvait déjà à la st. 14.

[6] Très effacé; peut-être y avait-il °*nām-nīṃ*. Dans ce cas, il faudrait traduire, « une fille nommée Ke ».

[7] Doit s'entendre de l'espérance des amis ou des sujets du roi comparé au soleil levant. Peut-être ce roi était-il *Udayādityavarman II*, le successeur de Sūryavarman. (Cf. XVII, B, 20.) Udayāditya signifie soleil levant. On peut aussi songer à *Udayārkavarman*, le troisième successeur

51. Heureusement levé avec toutes ses kalās[1], répandant, pour la joie du monde, ses gracieux rayons...
....

B

1. ....
2. .... quant au nommé..... ssah.........
3. .... le cadet.......... par ses mérites.......
4. .... et serviteur habile du [roi çrī-....]varman[2], le servant avec le chasse-mouche.
5. .... fier héros, habile aux armes, depuis longtemps illustre sous le nom de Saṅgrāma, de grande puissance.
6. ...... prompt à lancer et à parer les coups et, comme l'Ambidextre[3], maniant les traits de la (main) droite et de la (main) gauche.
7. Sans rival dans le combat, placé le premier par ses ennemis mêmes, proclamé (un nouveau) [Kṛishṇa] ou (un autre) Arjuna, nul héros sur terre ne l'égale.
8. Héros tout dévoué aux intérêts....., quand il va conquérir sur de vaillants ennemis des femmes (dignes) des dieux, il ne les a pas plus tôt abordés, eux qui venaient eux-mêmes pour piller[4], qu'il les disperse de force à (tous) les points de l'horizon.
9. [Aussi] ce (guerrier) de grand courage (fut-il) établi par le roi grand chef de l'armée, pour la défense de la Lakshmī royale, dans l'intérêt des sujets et du (roi) lui-même[5].
10. [Il y eut] (en l'année désignée) par les Rāmas, les montagnes et les cavernes[6], un chef des ennemis difficile à dompter dans le combat, du nom de [Ara]vindahrada[7], qui (se rendit) redoutable dans la contrée méridionale.

du même prince, dont le nom a la même signification et prêterait à la même allusion.

[1] « Avec toutes les perfections » et aussi « avec son disque plein ». L'avènement du prince, tout à l'heure comparé au lever du soleil, l'est ici à celui de la pleine lune.

[2] Probablement *Udayārkavarman;* cf. p. 143. Le mot terminant le vers était *°bhṛityaka* ou *°bhṛityatā*.

[3] Arjuna.

[4] Ou « pour ravir ces femmes »; *surastriyaḥ* peut être complément des deux verbes.

[5] Cette construction de *prati* avec le génitif est rare. Peut-être faut-il traduire : « pour défendre la Fortune royale et les sujets, à l'égal du (roi) lui-même ».

[6] Les 3 Rāmas, les 7 montagnes et les 9 ouvertures du corps; ensemble 973.

[7] « Étang de lotus ». Les mutilations qu'ont subi les commencements de vers

IMPRIMERIE NATIONALE.

11. Instruit à fond dans la science [de l'arc], habile, maître de lui-même, chef d'une armée de héros, doué d'une grande force, cet orgueilleux portait avec puissance, dans la région méridionale, (le fardeau de) la moitié de la terre.

12. Devathpalkhphas, Gñāñlaṃ, Poḥ, Spot, Khmoññ, (le chef d')Avadhyapura[1], ceux-ci et d'autres capitaines dépêchés[2] par le roi pour le dompter, combattirent cet ennemi.

13. Et à eux tous, malgré leur héroïsme, la force de leur corps, leurs (excellentes) armes et le flot impétueux de leur armée, ces chefs ne réussirent pas à abattre dans le combat cet adversaire et son armée.

14. Ce puissant ennemi ayant ainsi anéanti plus d'un chef d'une grande armée, Sangrāma, le général, après s'être prosterné devant son souverain, lui dit :

15. « Procure-moi l'occasion, roi des rois, et cet ennemi difficile à vaincre pour d'autres, je suis capable, moi, de te le vaincre, si nous venons à mesurer nos forces; emploie-moi. »

16. Ainsi supplié par ce (héros), le roi des rois, tout joyeux, lui répondit : « Très bien, très bien ! ô héros. Je veux faire selon ton désir. »

17. Ayant reçu cette réponse, le général qui porte le nom de Saṅgrāma, s'étant mis à la tête de son armée, après s'être prosterné, alla promptement là où (se tenait) ce chef des ennemis si difficile à dompter.

18. Ayant atteint les troupes redoutables de l'ennemi, aussi difficiles à approcher que les plus hautes montagnes, le général en chef, prompt à la parole, leur cria d'une voix terrible :

19. « En voulant lutter contre le feu de la puissance du maître de la terre,

1-10, ne permettent pas de reconnaître avec une entière certitude, en quel endroit il commence à être question de cet Aravindahrada. A la rigueur, quelques-unes des stances précédentes pourraient déjà lui appartenir. Dans ce cas, il eût été un serviteur rebelle, comme Kaṃvau.

[1] Pour la séparation des mots indigènes, cf. la note de A, 19. Le premier mot est sans doute le sanscrit *deva*. Le dernier est évidemment le nom d'une ville, « la ville inviolable », et doit désigner le chef héréditaire de cette ville. Notre langue féodale s'exprimait ainsi; mais le sanscrit classique, en pareil cas, exigerait un dérivé. Il serait intéressant de savoir si parmi les noms khmers il s'en trouve aussi qui soient des noms de localités. Il y aurait là un indice que le nom de Saṅgrāma lui-même pourrait bien se rattacher à ce village appelé Saṅgrāma, dont il est parlé A, 20, comme ayant été acquis par les ancêtres du senāpati. En tout cas, Aravindahrada a bien l'air d'un nom de lieu.

[2] Comme le roi paraît ne pas assister à ces combats, je vois dans *ajitā* le participe de *aj*, dont le parfait se trouve C, 23. Autrement il faudrait traduire : (jusque là) invincibles à la guerre, combattirent avec le roi cet ennemi ».

devant lequel les remparts des ennemis s'effondrent, tu trouveras promptement la mort, comme un moucheron.

20. — « Cette terre doit être protégée par un roi vaillant : qu'es-tu donc, toi qui trembles, qui es incapable de (la) défendre?[1] » — C'est là, misérable, ce que, dans ta folie, tu penses de nous.

21. « Insensé, si tu t'obstines au combat, regarde cette flèche impétueuse, difficile à parer, qui, à l'instant, va te conduire au trépas. »

22. Ainsi interpellé, ivre d'orgueil, le chef des ennemis qui jamais ne faiblit dans le combat, tout enflammé de colère, répondit ces mots au général qui brandissait ses armes :

23. « N'essaie pas de me faire peur; car ce n'est pas d'aujourd'hui, sache-le, que le combat est d'issue incertaine et que cette terre aime à changer de maître. Cesse donc de nous mépriser. »

24. Le chef ennemi ayant ainsi répondu, Saṅgrāma, pour consumer (tout) ce combustible d'ennemis, déchaîna le feu irrésistible de ses flèches.

25. Et Aravindahrada s'enfuit au plus vite dans la ville de Campā[2]. Saṅgrāma, après la fuite du chef ennemi, se rendit auprès de l'Īçvara de Rājatīrtha[3].

C

1. .... la masse en quelque sorte de sa propre splendeur.

2. .... pour l'affermissement de ce......, plein de foi en Çambhu, il [donna] deux superbes et fiers éléphants.

3. .... la terre de Kavoḥ avec dix vases d'étain de quatre dāyas[4].

4. .... un agréable āçrama, l'œuvre de sa propre habileté, réunissant (toutes) les marques favorables[5].

[1] Pour trouver ici l'opposition marquée d'ordinaire par le *kva* répété, il faudrait admettre un *saṃrakshaṇā* féminin, possible assurément, mais que les lexiques ne donnent pas. Le sens serait alors : « toi qui es un lâche, comment saurais-tu la défendre? »

[2] Pour *Campā*, voir la note de XI, 8.

[3] Je ne pense pas qu'on puisse prendre *rājatīrtheçvaraṃ* comme une périphrase signifiant « le roi ».

[4] Ou « formant quatre lots »? Je ne sais que faire de ce mot, de lecture incertaine. Peut-être est-ce le nom d'une mesure? Ici et plus loin, dans les phrases construites sur le même type, je prends l'instrumental dans le sens copulatif : « tel objet avec tels autres, plus tels autres ». Mais il pourrait bien aussi exprimer la relation « au prix de tels autres ».

[5] Les signes de bon augure, que détermine le *çilpaçāstra*.

5. .... le Seigneur ayant été honoré d'ablutions avec tout l'appareil requis, prosterné devant lui, il lui fit hommage [de ces dons].

6. .... avec mille têtes de bétail et des serviteurs, toutes les choses nécessaires aux cérémonies du culte, qu'il fit préparer chaque jour.

7. .... et pour la répression des méchants, le général avec son armée [s'établit] au haut de la montagne.

8. .... comme les ennemis des dieux, à l'arrivée de ce (nouveau) fils de Raghu à l'immense splendeur, dans (cette autre) forêt de Daṇḍaka [1].

9. ..... [aux populations] éprouvées par de rudes assauts, que l'ennemi avait ruinées, il rendit la prospérité.

10. Étant arrivé à ....., il y établit une cella décorée d'une frise de lotus rehaussés d'or et d'argent.

11. [Le bassin] [2] du tīrtha de ...., qui était rompu et sans eau, brilla de nouveau, rempli, grâce à ses efforts, d'une eau profonde et pure.

12. .... là, plein d'une foi pure, il fit hommage à Īçvara d'une ..... vaste et unie, (et) d'un superbe et fier éléphant.

13. ....au commencement de la quinzaine claire de Caitra [3], un lundi, il conféra la terre de Jraiṇan, plus un noble éléphant, à l'individu appelé Vraḥ Valaya.

14. Et, pour son parent du nom de ..drāṃ, avec une paire de superbes buffles, trente grandes toiles, un vase d'argent de trois kaṭṭis [4],

15. Avec une feuille..... [5] et vingt taureaux châtrés, il établit là un āçrama et un (autre) āçrama au nord de l'étang contigu au (sanctuaire de) Çiva.

16. Ayant honoré Īçvara [d'ablutions] avec tous les apprêts requis, il lui fit hommage, prosterné devant lui et plein de joie, d'un millier de têtes de bétail, avec des présents en or et en argent, plus les deux āçramas.

[1] *Daṇḍa*, que donne le texte, est une variante connue de *Daṇḍaka*, la grande forêt du sud où Rāma séjourna.

[2] Le sujet de la phrase était probablement quelque nom neutre, tel que *taṭāka*, à moins qu'il ne faille le voir dans le composé du deuxième pāda.

[3] Mars-avril. Pour la construction de la phrase, cf. D, 15. En général, dans ces protocoles de donation, le style devient singulièrement abrupt. On dirait des traductions faites mot pour mot du cambodgien, sans autre souci que de parfaire le mètre. Non seulement la relation des stances entre elles, mais la signification de chaque stance reste souvent obscure. L'incertitude s'aggrave, quand elle se complique, comme ici, d'incorrections et de lacunes.

[4] Mot qui manque dans les lexiques et qui doit être le nom d'une mesure. Cf. 52 et 56.

[5] Il s'agit probablement d'une de ces feuilles roulées en cornet, dans lesquelles on présentait des sommes d'or et d'argent. Cf. 56 et D, 16.

17. [Il y eut] un très illustre émissaire[1], habile favori du roi, vaillant héros du nom de Kaṃvau, que le roi avait fait général d'armée.

18. Aveuglé par l'éclat de sa grandeur et méditant en son cœur la ruine de celui à la puissante faveur duquel il devait cette grandeur, celui-ci sortit un jour de (sa) ville avec ses troupes.

19. Avec la force de son corps, ses (excellentes) armes, sa prudence, sa puissance, il était par tous estimé capable de dompter à lui seul la terre entière.

20. Ses troupes de grande vaillance, aux grandes armes, à l'héroïsme éprouvé, (s'avançaient) innombrables, distribuées à tous les points de l'horizon, sans qu'on en pût apercevoir la fin.

21. Avec ses légions impétueuses et bien armées, aspirant à conquérir tous les dieux, (bien qu'il ne fût qu')un homme, il parcourut, semblable à Rāvaṇa, la terre (jusqu'à l'endroit) où se tenait le héros[2].

22. Devasrau, Vloṅ, Vnur, Gaṃ, Ceṅsrau, Caṃnatt, Rāññ, Khmoññ, ces grands chefs d'armée et maints autres grands capitaines du roi,

23. (Tous) de grande énergie, furent chargés par le roi de vaincre (cet) ennemi. Et l'ennemi les ayant vaincus, les pourchassa, les enveloppant[3] en pleine bataille dans l'éclat de la victoire.

24. Ceux-ci tués, le roi des rois dit à ses généraux : « Les héros qui meurent fidèles à leur maître, sont servis par Lakshmī, leur épouse céleste.

25. « Hâtez-vous (donc) sur l'heure, avec vos légions bien armées, ô capitaines! » Ainsi interpellé, Saṅgrāma, le chef d'armée, fit cette réponse :

26. « Les dieux eux-mêmes, qui ont Indra à leur tête, ô roi, quelque prodigieuse que soit leur vaillance, ne soutiendraient pas un instant ton assaut dans le combat; à plus forte raison de (simples) mortels.

27. « Sois tranquille, ô grand roi; avec ta puissance, cet avaleur d'Indra, si difficile à vaincre pour d'autres, c'est décidé, je vais l'anéantir. »

28. Et plein d'estime, le roi répondit au général : « Très bien! Ta parole, je le sais, est véridique. Tel qu'est ton désir, tel est aussi le mien. »

29. Ainsi encouragé, Saṅgrāma s'étant une fois de plus prosterné, lui l'homme

[1] Il se peut que *cāro* soit la fin d'un composé et n'ait point ici le sens d'« émissaire ». On remarquera pourtant que, dans l'ancien Orient, ce rôle n'a rien de déshonorant. Dans Manu et, en général, dans le Nītiçāstra, le *cāra* est un serviteur de confiance, qui est en rapport direct avec le roi. Dans le Rāmāyaṇa, c'est un dieu, qui sert de *cāra* à Rāma et, dans le Shahnameh, c'est d'ordinaire le chef ou le roi lui-même qui se charge de ce rôle.

[2] C'est-à-dire Saṅgrāma.

[3] Je prends *samāja* comme parfait de *sam+aj*, parfait que Pāṇini n'admet pas, mais qu'autorisent d'autres grammairiens. Cf. *samajita*, B, 12.

altier, alla promptement avec son armée là où (se tenait) ce chef ennemi si difficile à vaincre.

30. Et, de son côté[1], le héros ennemi, avec toute son armée, connaissant l'héroïsme du général, pour sauver sa vie (des mains) de ce puissant adversaire, s'en alla au bout de l'horizon, semblable au (mont) Mālyavat[2] (qui viendrait à s'ébranler).

31. Aussitôt Saṅgrāma, le général en chef, avec les capitaines de son armée, poursuivit, désireux de le terrasser, ce grand ennemi aux troupes impétueuses.

32. Étant arrivé au (sanctuaire de) Çiva du Pṛithuçaila[3], il honora (le dieu, avec une dévotion parfaite, (lui) donnant de l'or, de l'argent, de nobles éléphants, et implorant (de lui) la victoire sur le chef ennemi.

33. S'avançant de son côté, pour son malheur[4], enlacé par le lacet de Kāla[5], l'ennemi, avec toute son armée, vint, désireux de combattre, à la rencontre de Saṅgrāma.

34. S'étant aperçus l'un l'autre, pleins de joie et impatients de s'arracher la splendeur de la victoire, ces deux héros coururent l'un contre l'autre semblables à Rāma et à Rāvaṇa.

35. (Les voyant ainsi), avec la force de leurs bras robustes, ardents au combat singulier, leurs grands capitaines, prosternés devant eux, parlèrent ainsi :

36. « Ah seigneur! ah grand héros! renonce vite au combat : laisse-nous, nous en sommes capables, le soin de repousser ce héros. »

37. Ayant ainsi parlé, tous, les armes à la main, se placèrent devant eux dans la bataille, combattant chacun face à face un adversaire d'une valeur (également) éprouvée.

38. (Du feu) des cimeterres, des çataghnīs[6], des sabres, des piques, des lances, des armes de toute sorte qu'on brandissait, qui allaient et venaient de part et d'autre, le ciel brilla soudain de vifs reflets.

[1] Je prends *api* comme exprimant simplement la coordination.

[2] Ce qui me décide, malgré *pakshīndrendra* (cf. *senāpatipati* de C, 31), à voir dans *Mālyavat* la montagne et non l'asura de ce nom tué par Vishṇu, c'est *diggataḥ*. S'il était possible de lire ou permis de corriger *ni(r)ggataḥ*, il faudrait évidemment traduire : « Et, de son côté, avec toutes ses forces, le héros ennemi expert en héroïsme, se mit en marche pour ôter la vie au général, comme (l'asura) Mālyavat (pour tuer) le maître de Garuḍa. »

[3] « La large montagne. »

[4] Ou, en séparant *asu-sthityai*, « pour l'arrêt de la vie », c'est-à-dire : « courant à la mort ». L'expression ferait en quelque sorte antithèse avec *pradhāvan*.

[5] « Le Temps, » c'est-à-dire la Mort.

[6] « Qui abat une centaine, » nom d'une arme fantastique. Pour *ça* qui termine le pāda, le dictionnaire de Saint-Pétersbourg ne connaît pas d'exemple dans le sens de *çastra*; en voici un.

39. Maints braves capitaines ennemis criblés de blessures s'endormirent dans la mort, les membres souillés des flots d'un sang épais, semblables à des rangées de montagnes.

40. (A la vue du) chef ennemi s'avançant vers lui l'arc à la main[1], Saṅgrâma, habile à parler, l'apostropha d'une voix fière et profonde :

41. « Insensé, pervers, il y a longtemps que je te cherche! Comment, malgré sa folie, serait-il sans crainte, celui qui s'attaque à Indra?[2]

42. « Arrête, arrête, grand héros! montre-moi ta valeur. Aussitôt que j'aurai pu m'assurer de ta valeur, je t'enverrai dans la demeure de Yama. »

43. Ainsi interpellé, le fier héros répondit d'un ton hautain : « Cesse de vouloir m'effrayer, ô héros! sous peu tu verras mon héroïsme.

44. « Cette flèche aiguë et virile, qui, lancée (par moi), va te conduire promptement dans la demeure de Yama, essaie-donc, avec de belles paroles[3], de la parer. »

45. Ils échangeaient (ainsi) de terribles propos pour s'effrayer l'un l'autre : à l'envi ils faisaient résonner leur arc puissamment bandé pour le combat.

46. Sur son arc resplendissant et courbé (avec force), Kaṃvau ayant ajusté des flèches, images de ses pensées, (et ayant visé) le général à la mâchoire, le perça.

47. Et le général frappé par ses flèches aiguës comme par une pluie de fleurs[4], n'en fut pas plus ébranlé que ne l'est par les ondées le roi des monts.

48. Promptement, avec trois (flèches) bien empennées, sonores comme le bruissement du trait d'Agni, il perça son ennemi à la fois à la tête, à la nuque et à la poitrine.

49. Déchiré par ces traits aigus, l'ennemi, s'abattant sur le sol, poussa un cri terrible, annonçant en quelque sorte la triste nouvelle à ses suivants[5].

[1] Voici qui montre bien, s'il eût été besoin d'un témoignage à cet égard, que l'assertion de la relation chinoise, qui refuse aux Cambodgiens l'usage de l'arc (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 148), ne doit s'entendre que de leur cavalerie. Lassen s'y est mépris, *Indische Alterthumsk*, IV, p. 406.

[2] Ou, en faisant de *matto* le pronom, « Comment pourrait-on ne pas me craindre, eût-on même pris refuge auprès d'Indra? » Il est peu probable qu'il faille faire de *gantā* une deuxième personne.

[3] Ou « lancée (par moi) même en plaisantant », selon qu'on fait retomber l'incidente *caṭanā cen* sur ce qui suit ou sur ce qui précède.

[4] Si on retient *dhṛishṭa*°, il faut traduire « comme par des fleurs insolentes ». Les pluies de fleurs tombant du ciel sont une des machines de la poétique hindoue. L'image porte ici sur la couleur sanglante des blessures.

[5] L'expression joue sur *vedanā* et signifie à la fois, « annonçant la nouvelle » et « faisant savoir sa douleur ».

50. Le chef ennemi étant allé dans la demeure de Yama avec son armée et les capitaines de son armée, tous les dieux du ciel [1], ravis de joie, poussèrent à la fois un cri de victoire.

51. Revenant sur ses pas et arrivé auprès du Çiva érigé sur le Pṛithuçaila, (le général) s'étant prosterné à terre tout de son long [2], fit hommage lui-même [3] (au dieu) de tout ce qu'il possédait.

52. (Il donna) à Īçvara une parure de perles, un crachoir [4] dont le déversoir [5] était formé par une tête de serpent, (le tout) en argent, (du poids) de quinze kaṭṭis, avec une aiguière;

53. Une ūrmikā ayant quatre-vingts aṅkas sur le pourtour [6], en or (éprouvé) à la pierre de touche [7], très belle, (du poids) de seize karshas, ornée de divers joyaux;

54. Un palanquin orné à ses deux extrémités de plusieurs têtes de dragon [8], avec un parasol (de plumes) de paon à hampe et à monture d'or [9].

[1] Les dieux interviennent ici si brusquement, qu'on se demande, surtout en présence de *pare*, si *surās* n'est pas pour *çūrās*, « tous les héros de l'autre parti ».

[2] Littéralement, « comme un bâton ».

[3] Ici et D 18 et 22, où *ātmanā* est employé de même, je le prends dans le sens de *ipse*. On pourrait aussi traduire « de son plein gré »; mais je crois devoir écarter la signification « avec sa propre personne ». — N'était le voisinage immédiat d'*ātmanā* et, au commencement du vers suivant, *tatra*, qui équivaut à une sorte de ponctuation, j'aimerais mieux rapporter *svam* au dieu et traduire : « . . il donna lui-même en toute propriété (52) à Īçvara une parure de perles, » etc

[4] C'est le sens que les lexiques donnent au mot *pratigraha*, qui revient souvent dans ces inscriptions. Le crachoir, pour lequel on emploie parfois les métaux les plus précieux, est un meuble de première nécessité chez un peuple où tout le monde mâche du bétel. Il se pourrait toutefois que ce mot eût ici un sens plus large : étymologiquement il signifie « récipient ».

[5] Sens étymologique de *nīrada*, le seul qui paraisse convenir ici.

[6] *Ūrmikā* est expliqué dans les lexiques par « bague », signification qui ne s'accorde guère avec le poids qui lui est assigné ici, 16 *karshas*, environ 150 grammes, selon l'estimation la plus usuelle. Aucune des acceptions connues de *aṅka* et de *parimāṇa* ne suggère quelque chose de précis. Outre les significations enregistrées dans les lexiques, ce dernier mot a encore le sens spécial de « mesure de volume, capacité » (*Çukranīti*, *II*, 399), qui ne donne rien non plus de satisfaisant. Plusieurs caractères de cette stance sont d'ailleurs de lecture incertaine.

[7] Si on retient *nikāça*, il faut traduire, « en similor ».

[8] Voir la description d'un de ces palanquins, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 143.

[9] Le substantif parait être *çalākin*, qui désigne un objet pourvu de baguettes, fait de baguettes, en particulier ici la moutnre d'un parasol. Le sens de l'expression entière est mis hors de doute par la mention

55. (En l'année désignée) par huit, huit et neuf[1], dans la (quinzaine) noire de Māgha[2], le jour (consacré) à Umā[3], un dimanche[4], après avoir donné à la mère nommée Laṃ Vaṅ de l'homme nommé Vartvac[5] les biens (suivants) :

56. Une feuille (roulée) en cornet (contenant) cinq paṇas d'argent[6], quatre crachoirs[7] en cuivre de treize kaṭṭis et des mādhavas (du poids ou de la valeur) de cinq nishkas[8].

D

1. Le chef des commandants de troupes séjourna là, protégeant la multitude[9], quand, en automne, un jour, on entendit au loin de toute part cette clameur des hommes :

2. « Voici ce fameux (guerrier) du nom de Slvat, de grande force, irrésistible, de grande audace, de grande ruse, incomparablement habile dans le combat à la massue[10],

3. « (Et cet) autre grand guerrier du nom de Siddhikāra, son frère cadet, né de la même mère, (et cet) autre héros appelé Saçāntibhuvana, dont la force est si redoutable dans le combat.

4. « Chacun d'eux, fier de sa force, de ses troupes impétueuses, supérieur à

faite dans les inscriptions khmers de *māyūracchatra*, de « parasols de plumes de paon », par exemple XV, a, 12. Ces parasols sont souvent figurés dans les bas-reliefs d'Angkor Vat.

[1] C'est-à-dire 988.

[2] Janvier-février.

[3] Douteux.

[4] Ou « un vendredi », *ina* désignant aussi bien Vénus que le soleil.

[5] Ou « à la mère..... les biens de l'homme..... ». C'est là du pur jargon.

[6] Le *paṇa*, qui a du reste varié, comme toutes les quantités de la sorte, est d'ordinaire évalué à 9 grammes. C'est aussi le nom d'une monnaie et d'une mesure de capacité.

[7] *Veda* employé ici non plus comme terme symbolique entrant dans l'énoncé d'un nombre, mais comme simple synonyme de « quatre », est barbare. Nous le retrouverons employé de même, D, 16. Pour « crachoir » conf. la note de st. 52.

[8] Je ne sais quel sens donner ici à *mādhava*. Comme substantif, il ne peut signifier que « des (figures de) Kṛishṇa » ou « des haricots ». Je n'aperçois pas non plus de correction plausible. Le *nishka*, qui, outre le sens de « collier » désigne une monnaie, est aussi le nom d'un poids estimé communément à environ 36 grammes. On peut aussi séparer *pañca nishkāṅç*.

[9] Ou, si on admet la correction proposée en note, « dans la position dont il vient d'être parlé ». *Tati, tha, titha* sont des mots rares en sanscrit classique ou connus seulement par les lexiques, tandis que *sthiti* est le terme propre pour la « position » occupée par une armée.

[10] Ou « dans les combats d'embuscade ».

IMPRIMERIE NATIONALE.

Kaṃvau (lui-même) dans la bataille, un fléau des hommes, semblable d'aspect à Kali[1]. »

5. Le général en chef ayant entendu cette clameur, plein de compassion, après avoir habilement assigné leur poste à ses capitaines, se hâta de marcher à la rencontre de ces (ennemis).

6. Ayant aperçu Slvat entouré de ses troupes et confiant en ses bonnes armes, le fort et alerte Saṅgrāma, expert dans les jeux du combat, l'apostropha à haute voix avec une grâce enjouée :

7. « Voici un grand prodige, ô héros! Jusqu'ici c'est le lion qui a chassé le daim; mais aujourd'hui c'est le daim qui chasse le lion royal. »

8. Ainsi interpellé par lui devant ses troupes, Slvat prompt à la réplique, joyeux et sans crainte, répondit au général d'une voix assurée :

9. « Je (suis) un brave daim, qui ne crains pas le lion. J'ai entendu de loin (vanter) la force de ton bras, et c'est pour la voir de mes yeux, que je viens à vous. »

10. Pendant qu'ils échangeaient entre eux ces propos, Slvat cribla de flèches, de javelots, de traits de toute sorte, le général et son armée.

11. Et, avec d'autres flèches, le (général) lui trancha à la fois la corde de son arc et ses deux bras robustes, (tuant en même temps) Siddhikāra et d'autres capitaines.

12. En voyant de loin voler les traits, dont l'éclat brillait comme la flamme, les ennemis, frappés de crainte, soudain s'enfuirent.

13. Les ennemis ayant bien vite, pour sauver leur vie, disparu à l'horizon, le général en chef, au faîte de la gloire, les suivit avec son armée.

14. Étant arrivé aux confins[2] de Praçānvrairmmyat, le général en chef, afin de vaincre les ennemis difficiles à vaincre qui se tenaient là, prit position en ce (lieu)[3].

15. (En l'année désignée) par huit, huit et neuf[4], une terre fut conférée dans le canton de Praçānvrairmmyat aux individus nommés Tintiḍīmūla et Pushpamūla;

[1] La personnification de l'âge de fer, du mal et de la discorde.

[2] Ou « district »? Le mot paraît correspondre à *pradeçaka* de st. 15.

[3] *Tām* ne se rapporte à rien. Il faut le rapporter à *bhūmim* sous-entendu.

[4] C'est-à-dire 988. Pour l'interprétation générale de cette stance et de la suivante, je me décide d'après la construction similaire de C, 13 et aussi d'après la signification que le locatif et l'instrumental paraissent avoir ailleurs encore, dans des phrases analogues. Sans cela, la tentation serait bien forte de voir dans les objets énumérés st. 16, le prix d'acquisition de la terre.

16. Avec une feuille (roulée en) cornet (contenant) huit paṇas d'argent, plus quatre crachoirs en cuivre (du poids) de un tula[1] (chacun) et soixante grandes pièces d'étoffe.

17. Et deux āçramas beaux et riches, remplis d'objets précieux, de riz et de toute sorte de biens (furent établis) là comme deux superbes palais des dieux[2] amenés par lui du ciel sur la terre.

18. A Çambhu çrī-Bhadreçvara il fit en personne, avec une dévotion parfaite, hommage de ces deux (āçramas), d'un millier de têtes de bétail et de deux cent vingt serviteurs.

19. Ensuite, ayant vaincu les ennemis qui se tenaient là, et ayant tout fait comme il vient d'être dit, le général plein de confiance, à la tête de son armée, se remit à la poursuite de ces (adversaires).

20. Étant arrivé auprès du (sanctuaire de) Mādhava (qui se trouve) à la limite de Jala et d'Āmalaka[3], après avoir honoré (le dieu) avec une dévotion parfaite, le général, avec sa puissance, s'empara de ces (ennemis) découragés.

21. A Hari il donna quatre offrandes d'honneur[4], un crachoir en argent, un vase et une paire de clochettes en argent[5] et cinq chaudrons.

22. Ayant fait l'ablution de Mādhava avec les offrandes requises, prosterné devant Çauri[6], il lui fit hommage en personne d'un millier de têtes de bétail et de tous ces (biens).

23. Montrant (ainsi) sa libéralité[7] sans égale en ce monde, sa vaillance et aussi

[1] Environ 3 kilogr. 500 grammes.

[2] Le *vimāna* est proprement une habitation volante dans laquelle les dieux et les génies se meuvent à travers l'espace.

[3] Je prends la première partie du composé comme formée de deux noms de lieu, dont le deuxième, *Āmalaka*, nous est déjà connu par XV, A, 2 et 4, et dont le premier, *Jala* ou *Jalā*, rappelle le *Jalāṅgeça* de XV, B, 5. C'est au *sandhāna*, au « confin » de ces deux localités qu'aurait été situé ce sanctuaire de Mādhava, c'est-à-dire de Krishṇa. Je dois dire pourtant que le sens propre de *sandhāna* suggère une autre explication : « le Mādhava en qui s'unissent Jala et Āmalaka » ou « qui ne fait qu'un avec Jalāmalaka ». Nous aurions ainsi un *Harikara*, peut-être même une *Trimūrti* vishnouite. Mais l'onomastique pourtant si vaste de ces cultes, ne fournit pas de données confirmant cette supposition.

[4] Offrandes spécialement composées de parfums et de guirlandes. Comme « quatre » ne paraît pas être ici un nombre consacré, *catura āyogān* serait plus correct.

[5] Les clochettes sont indispensables dans le culte des temples. Fixées à l'entrée du sanctuaire, elles sont sonnées au commencement et à la fin de chaque offrande.

[6] Krishṇa.

[7] Je prends *apadāna*, proprement « un acte mémorable », comme se rapportant aux fondations pieuses de Saṅgrāma.

sa miséricorde[1], il fit charger de liens ces ennemis et les remit au maître de la terre.

24. Éteignant en quelque sorte (la conflagration de) cette terre du protecteur du monde qu'avait longtemps brûlée l'ennemi, ce feu (dévorant), après avoir recueilli de nouveau le liquide des multiples richesses (du roi) qui s'était répandu à tous les points de l'espace, il remit au maître de la terre (ce qui n'était pourtant que) la solde due à sa parfaite fidélité.

25. Et ce maître des maîtres de la terre voyant son victorieux général prosterné à ses pieds, lui dit, l'âme attendrie par l'émotion : « Modèle des héros, les actions que tu as faites ainsi pour mon bien, sont dignes de toi : elles proclament ton héroïsme ainsi que ton incomparable fidélité envers moi.

26. « Tous ces biens que tu as conquis, daigne les reprendre : ainsi que ces miens trésors, ils sont bien à toi. Ce qui fait à jamais mon bonheur, ce sont les preuves éclatantes de ta fidélité, et non de semblables richesses, ô toi dont la force égale celle des Vasus[2]. »

27. Et le chef des héros dit au roi : « Si je trouve grâce (devant toi), qui es la grâce même, daigne faire hommage de ce butin à ton moi invisible, à Īçvara logé dans un linga d'or[3], et ma fidélité aura aujourd'hui porté son fruit. »

28. A cette réponse du général en chef prosterné devant lui, le maître de la terre, après avoir réfléchi longtemps, dit : « Eh bien, soit! ô chef des grands guerriers. Cette tienne fidélité, éclatante comme le disque de la pleine lune, sera célébrée jusqu'à la fin du yuga. »

29. Et le chef des guerriers, vainqueur de l'ennemi sur le champ de bataille, recevant ainsi du maître de la terre l'assurance d'une fortune glorieuse en ce monde, se prosterna, les mains jointes, (puis) s'étant relevé satisfait des ordres (du roi), brilla (désormais) du plus vif éclat, semblable à Raghu[4] lui-même.

---

[1] Sans doute parce qu'il s'est contente d'enchaîner ses ennemis, quand il pouvait les tuer sur place.

[2] Jeu de mots sur *vasu* « trésor » et aussi le nom d'une classe de dieux dont Indra est le chef.

[3] Nous avons vu déjà plus d'un exemple de cette association de l'adorateur avec le dieu : cf. surtout XV, B, 14 et XVII, A, 13. Ici elle est présentée d'une façon plus explicite, avec une sorte de commentaire védantique : Çiva est assimilé à l'*antaryāmin*, à l'âme conçue comme principe directeur, tandis que *liṅga* rappelle le *liṅgaçarīra*, une des enveloppes subtiles de l'ātman.

[4] Roi de la légende épique, ancêtre de Rāma.

XIX (123 a).

PRASAT PRAH KHSET.

Hauteur.................................. 0m38
Largeur.................................. 0 42

Dates.......... 988 et 989 çaka = 1066 et 1067 A. D.

Quatorze lignes, comprenant sept stances divisées en leur pādas et occupant deux lignes chacune, 1 est une *çakkarī Vasantatilaka;* 2 est une *trishṭubh Indravajra;* 3-6 sont des çlokas *anushṭubh;* 7 est une *jagatī Upajāti*[1].

Prasat Prah Khset, d'où provient l'inscription, est un petit temple au sud-est de Spean Teip[2], dans la province siamoise d'Angkor. Je crois reconnaître cette dernière localité dans le groupe de ruines marqué sous le nom de Spean Tüp sur la carte dressée par M. Moura et qui est jointe à son ouvrage sur le *Royaume du Cambodge.* Le site est placé par lui au nord-ouest d'Angkor, par 13° 45′ N. et 101° 8′ E. Il ne figure sur aucune des autres cartes que j'ai pu consulter. L'inscription est gravée sur la paroi de droite de la principale tour du temple : sur la paroi de gauche est une inscription en langue khmer. Le document est assez bien conservé dans son ensemble. Quelques passages effacés ont pu être restitués, à l'exception toutefois d'une lacune plus grande qui a emporté une partie de la dernière ligne. L'inscription qui se distingue par l'absence de toute formule d'invocation, relate la restauration d'un linga par un certain *Saṃkarsha*, fils de *Vāsudeva*, surnommé *Dvijendravallabha*, et de la sœur du roi *Udayārkavarman*, sous le règne de ce prince, en l'année 988.

[1] *a, b, c* Indravaṃçā; *d* Vaṃçastha. — [2] Ou Spean Trip? Le nom n'est pas bien lisible dans la note de M. Aymonier.

L'année suivante, le même personnage ajouta au linga une curieuse association d'images, composée de Brahmā, de Vishṇu et de Buddha, dans laquelle ce dernier était par conséquent substitué à Çiva. L'ensemble de ces figures, que le texte paraît désigner par l'expression de *caturmūrti*, n'en était pas moins consacré à Çiva. Le linga ainsi restauré par Saṃkarsha, avait été « donné » autrefois au roi *Sūryavarman* par son ministre *Sarāma*. Le roi, à son tour, l'avait « donné » à Saṃkarsha, avec les terres et les gens qui en dépendaient, et il venait d'être « brisé » par *Kaṃvau* dans la rébellion dont XVIII nous a donné le récit. Le sacrilège avait-il été accidentel ou commis à dessein? Y avait-il des motifs religieux dans la rébellion de Kaṃvau que XVIII, C, 21 (l'expression a tout l'air d'être une simple hyperbole) semble accuser de faire la guerre aux dieux? Le texte ne dit rien à cet égard, pas plus qu'il ne nous renseigne sur la nature juridique de ces « dons » d'un sanctuaire, de sujet à roi et de roi à sujet.

L'inscription en langue khmer, qui se trouve sur la paroi de gauche, contient 21 lignes. Elle est en grande partie effacée. On y retrouve les noms de *Sarāma*, de *Kaṃvau*, de *çrī-Sūryavarmmadeva*, l'expression de *madhyadeça*, plus les noms de *Nirvāṇapada*, *çrī-Vīralaka*(°*loka*), *Rudraloka*, *Paramarudraloka*[1].

L'écriture est la même que dans les deux précédentes inscriptions, mais moins soignée et inclinant davantage vers les formes cursives. La seule différence notable concerne le *ru*, où le signe de l'*u* au lieu d'être replié verticalement sur la gauche de la consonne, est prolongé horizontalement, sous la ligne. Pour écrire *rū* (le groupe ne se présente qu'une fois) le lapicide paraît avoir ajouté au bas du *ru*, non le signe de l'*u* bref, mais celui de l'*ū* long. Chaque stance est, non seulement suivie, mais aussi précédée du signe marquant la séparation des vers.

[1] Pour ces derniers noms ou surnoms, cf. la liste de M. Bergaigne, p. 72, et ci-dessus p. 102, note 1. — Au-dessous de l'inscription on distingue des restes de trois lignes écrites en caractères plus forts et d'un type sensiblement différent.

1. ‖ liṅgaṃ sarāmasacivena samadhyadeçaṃ
çrīsūryyavarmmanṛipatau svayam eva dattam
tan madhyadeçaviditepy udayārkkavarmma–
bhūpasya vāndhavavare sajanaṃ sa cādāt ‖

2. ‖ kaṃvausamākhyātaripuprabhinnā–
t tasmāt pratishthāpitam [1] atra yena
liṅgaṃ mudedaṃ vasumūrttarandhrai–[2]
s tasyodayārkkāva(n)ipasya rājye ‖

3. ‖ yaç ca padmodbhavāmbhoja– netravuddhān atishthipat [3]
navamūrttiviletra dvau vañcārāme tathāparam ‖

4. ‖ kāryyabhedād abhinnopi bhinnaç çiva iti çrutam
yena bhaktyā caturmūrtti– ç çaivī saṃsthāpitā mudā ‖

5. ‖ dvijendravallabhākhyasya vāsudevasya yas sutaḥ
vāsudevākṛitijyeshtha [4] idam rūpam atishthipat [5] ‖

6. ‖ saṃkarshākhyoniruddho yo– dharmmasaṃkarshaṇāt [6] priyaḥ
udayārkkavarmmabhūpāla– bhāgineyas sa nītimān ‖

7. ‖ saṃkarshanāmnanas [7] sukṛitasya yat phalaṃ
tasyaiva pitr(or) iva saṃpradīyatām
dharmme sthitā tasya matir bhavatv aghā–
n nivṛittir asyā ᵕ ᵕ – ᵕ bhaktatā [8] ‖

[1] Lire °*shṭhāpitam.*

[2] A la rigueur on pourrait lire °*mūrtti*°, ce qui serait préférable. Mais l'original paraît bien avoir °*mūrtta*°. Les deux groupes ne se distinguent pas bien dans cette inscription.

[3] Lire °*shṭhipat.*

[4] Lire °*shṭha.*

[5] Lire °*shṭhipat.*

[6] Je crois que c'est ainsi qu'il faut lire et que le signe qui se voit à gauche de l'*r* de *dharmma*° est le signe de l'*ū* souscrit au *ru* de *rūpam* dans la ligne précédente. Mais il se pourrait aussi que *rū* fût ici, comme dans les deux inscriptions précédentes, marqué par la simple addition de l'*u* bref (*ru* + *u*). Le signe en question appartiendrait en ce cas à la ligne inférieure, où il serait celui de l'*ṃ*, et il faudrait lire : *yodharmmaṃ saṃka*°.

[7] Le sens et le mètre indiquent qu'il faut corriger °*shanāmnas sukṛi*°.

[8] Avant *bhaktatā*, il y a le reste d'un groupe où l'un des estampages permettrait de reconnaître *mbhu*, ce qui fournirait une restitution telle que : *asyāstu ca çambhubhaktatā.* Mais les deux autres estampages indiquent plutôt *stu*, qui ne peut guère être que le reste de *astu* et ne suggère rien pour le reste de la lacune.

TRADUCTION.

1. Le linga donné (jadis) avec le Madhyadeça[1], par Sarāmasaciva[2] au roi çrī-Sūryavarman, celui-ci, à son tour, le donna, avec les gens (qui en dépendent), à un (homme) connu jusque dans le Madhyadeça, illustre parent du roi Udayārkavarman.

2. De brisé (qu'il avait été) par l'ennemi appelé Kaṃvau, celui-ci rétablit ici ce linga avec joie, (en l'année désignée) par les Vasus, les corps et les crevasses[3], sous le règne de ce roi Udayārka.

3. Il érigea aussi (des images de) Padmodbhava, d'Ambhojanetra et de Buddha[4], en (l'année désignée par) neuf, les corps et les cavernes[5]; les deux (premières), ici même; l'autre, dans le Parc des bambous.

4. Pour avoir été fait en deux fois, bien que non brisé[6], (ce linga) est appelé « le Çiva brisé ». Ces quatre images[7] consacrées à Çiva ont été érigées par lui, avec une pieuse joie.

[1] Un des estampages donne *samadhyadeça*, ce qui obligerait de joindre le mot au suivant et de traduire, « donné par Sarāmasaciva au roi Sūryavarman, natif comme lui du Mādhyadeça, » qu'il s'agît du pays de ce nom dans l'Inde propre, l'Hindoustan, ou d'un Madhyadeça du Cambodge. Mais les deux autres estampages ne laissent aucun doute sur l'existence de l'anusvāra. Il faut donc rapporter *samadhyadeçaṃ* au linga. Mais alors qu'est-ce que ce *madhyadeça?* La signification de « taille, milieu du corps », ne convient guère. « Région, terre sise au milieu » ne donne rien de précis. Reste à le prendre comme nom propre. Mais, dans ce cas, il ne peut guère désigner, ce semble, qu'un domaine restreint, car, quelque richement dotés qu'aient pu être ces sanctuaires, leurs propriétés ne formaient pas des provinces entières. Au troisième pāda, le mot est évidemment nom propre et paraît désigner l'Hindoustan.

[2] C'est-à-dire « le ministre Sarāma ». Dans le texte khmer le nom revient sans la finale *saciva*.

[3] Les 8 dieux appelés Vasu, les 8 corps de Çiva et les 9 ouvertures du corps : ensemble 988.

[4] *Padmodbhava* « né du lotus (de Vishṇu) » est un nom de Brahmā. *Ambhojanetra* (manque dans les lexiques) est, comme le synonyme *Padmāksha* « aux yeux de lotus », un nom de Vishṇu. Ce mélange de bouddhisme et de çivaïsme est conforme à ce que nous apprennent les livres de la collection dite népalaise, ainsi que d'autres monuments tant littéraires que figurés de l'Inde. Il est inconnu à Ceylan et dans les églises qui suivent le canon pāli.

[5] Les 8 corps de Çiva et les 9 ouvertures du corps : ensemble 989.

[6] Ou « Bien que non brisé, grâce à cette double opération ».

[7] Cf. *caturṇnimā* XV, B, 14. L'expression *caturmūrttiç* est singulière pour dési-

5. Fils aîné de Vāsudeva qui est surnommé Dvijendravallabha[1], semblable à Vāsudeva lui-même, il a érigé ici cette image;

6. Lui, cet (homme) irrésistible[2], qui s'appelle Saṃkarsha parce qu'il comprime l'injustice[3], le neveu[4] chéri et plein de prudence du roi Udayārkavarman.

7. Que le fruit de cette œuvre pie de Saṃkarsha soit transféré[5] à ses père et mère. Puisse sa pensée être ferme dans le bien, et sa dévotion le préserver.... du mal.

gner quatre images distinctes et qui ne paraissent pas même avoir été érigées dans le même lieu. Je ne crois pourtant pas devoir la séparer de l'énumération qui précède et y voir une image distincte. Au deuxième pāda, *çrutam*, au neutre, se rapporte à son objet logique, le linga.

[1] « Favori des brâhmanes ». Le nom de *Vāsudeva* s'est déjà rencontré XVII, A, 17. Au troisième pāda, il désigne Kṛishṇa.

[2] Et sans doute aussi : « cet (autre) Aniruddha qui s'appelle Saṃkarsha. » *Aniruddha*, qui joue un grand rôle dans la gnose des Bhāgavatas (cf. Colebrooke, *Essays*, I, 439, nouv. éd.), est petit-fils de *Vāsudeva* et arrière-neveu de *Saṃkarshaṇa*. C'est le rapprochement de ces noms qui a amené le jeu de mots.

[3] *Saṃkarsha*, qui n'est peut-être ici qu'une autre forme de *Saṃkarshaṇa*, le frère, selon la chair, de Vāsudeva-Kṛishṇa, mais sa première manifestation, selon l'esprit, signifie « celui qui resserre, qui comprime ».

[4] Proprement « le fils de la sœur ».

[5] *Iva* est explétif, ou plutôt, il adoucit, par une nuance de politesse, le ton de l'impératif.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

P. 22, note 2. — Ponhear Hor doit être cherché à 50 kilomètres environ, N. O. de Chaudoc, c'est-à-dire vers 102° 27′ E. et 11° N. *Communication de M. Aymonier.*

P. 26, note 2. — *Dhanvipura* « la ville des archers » ou « de l'archer » pourrait être à la rigueur un synonyme de *Vyādhapura* « la ville des chasseurs » ou « du chasseur », une des plus anciennes capitales du Cambodge, que M. Aymonier croit pouvoir identifier avec les ruines d'Angkor Baurey, dans la province voisine de Prey Krebas : Aymonier, *L'épigraphie kambodjienne,* dans *Excursions et Reconnaissances,* t. VIII, p. 279; p. 29 du tirage à part. *Dhanvin* et *Vyādha* sont aussi, l'un et l'autre, des noms de Çiva.

P. 28, note 2. — Veal Kantel est situé à l'extrémité méridionale de la province de Tonle Ropou, sur le grand fleuve, en face de Sting Trêng, vers 13° 30′ N. : Aymonier, *Notes sur le Laos,* dans *Excursions et Reconnaissances,* t. VIII, p. 326; p. 14 du tirage à part.

P. 32, note 4. — Le pic de Bayang forme l'extrémité orientale d'une chaîne de collines, à 15 ou 20 kilomètres à l'Ouest de Chaudoc, et se trouve bien compris dans le *khêt* (cf. hindī *khēt* = sansc. *kshetra*) ou province de Trèang. *Communication de M. Aymonier.* L'erreur est donc imputable aux cartes, où la délimitation des provinces n'est indiquée que très imparfaitement.

P. 45, note 1. — Svai Chno et Vat Prey Veng sont deux villages sans ruines remarquables, à 3 ou 4 lieues S. O. de la capitale Phnom Penh, dans une plaine cultivée en rizières, où abonde le palmier à sucre. *Communication de M. Aymonier.*

P. 48, note 2. — Ang Pou ou Vat Pou est situé au milieu d'une plaine cultivée, environ à mi-chemin entre Ponhear Hor et Bayang (voir Additions 1 et 4). *Communication de M. Aymonier.*

P. 61, note 1. — Le petit district de Mechong est à l'Est de celui de Koh, sur la rive gauche de l'arroyo de Banam (voir p. 51). Il est limité au Nord et à l'Est par les districts de Romduol et de Svai Teep, et au Sud par le canal qui va de l'arroyo susdit au poste de Hong Nguyen, et qui forme ici la frontière de la Cochinchine

française. Vat Prey Vier se trouve à peu près au centre du district. *Communication de M. Aymonier.*

P. 75, note 6. — Barai, comme nom de lieu, est fréquent au Cambodge. Le Barai en question est celui qui donne son nom à la province. Il est situé à peu près à moitié chemin entre Han Chey (voir p. 8) et Kompong Thom, le chef-lieu de la province voisine de Kompong Svai. *Communication de M. Aymonier.* La localité est donc le Barai que la carte de M. Moura place sur le Stung Chinit. Les autres cartes laissent ces parages en blanc.

P. 79, note 1. — Bastian, qui a visité la localité, parle de Phra Inkosi comme d'un couvent (*Die Völker des östlichen Asien*, t. IV, p. 79). Au-dessus des portes des deux tours il mentionne des bas-reliefs, dont l'un représente le barattement de l'océan. Cf. B, st. 15 et 16.

P. 98, l. 1. — Prea Kev, plus exactement Prah Kev, ou Ta Kev (c'est le nom que donne Garnier, dont la carte, toutefois, n'est pas bien exacte pour le détail), est l'un des nombreux groupes de ruines de la plaine d'Angkor. Il est situé au S. O. de la levée de Barai et à l'O. N. O. de Ta Prom, à 3 kilomètres environ à vol d'oiseau à l'Est d'Angkor Thom. *Communication de M. Aymonier.* Il suit de là que Prah Kev est l'édifice qui, chez Moura (t. II, p. 359), est décrit sous le nom de Prea-sat-keo.

P. 109, note 2. — Cf. pourtant les formes semblables, avec signification de simples passés, que Holtzmann a relevées dans le Mahābhārata : *Grammatisches aus dem Mahabharata*, p. 42, § 1021.

P. 109, note 7. — Peut-être Stukkak est-il nom de lieu, et faut-il traduire *Stukkakbhū* par « résident à (ou « natif de) Stukkak ». Cf. Aymonier, *L'épigraphie kambodjienne*, dans *Excursions et Reconnaissances*, t. VIII, p. 266; p. 16 du tirage à part.

P. 110, note 8. — M. Aymonier place cette résidence parmi les ruines de la plaine d'Angkor. Il croit reconnaître l'étang de Yaçodhara, qui se trouvait près de la ville, dans le bassin Srah Srang, à quelques kilomètres à l'E. S. E. de Prea Kev : *L'épigraphie kambodjiennne*, dans *Excursions et Reconnaissances*, t. VIII, p. 290; p. 38 du tirage à part.

P. 126, note 2. — Cette constitution de la famille dans la ligne féminine, la succession passant en quelque sorte à côté de l'homme et allant de la mère à la sœur, de la belle-mère à la femme ou à la belle-sœur, est encore aujourd'hui en vigueur dans certaines parties du Laos. Voir par exemple : *Voyage dans le haut Laos*, par M. le docteur P. Neis; dans *Le Tour du monde*, t. L, p. 70-71 (1er août 1885). Dans tout le Laos, au Cambodge et parmi les tribus Tcham (Campa), le mari suit la femme et va résider chez ses beaux-parents : Aymonier, *Notes sur le Laos*, dans *Excursions et Reconnaissances*, t. IX, p. 116; p. 186 du tirage à part, et *Notes sur l'Annam*,